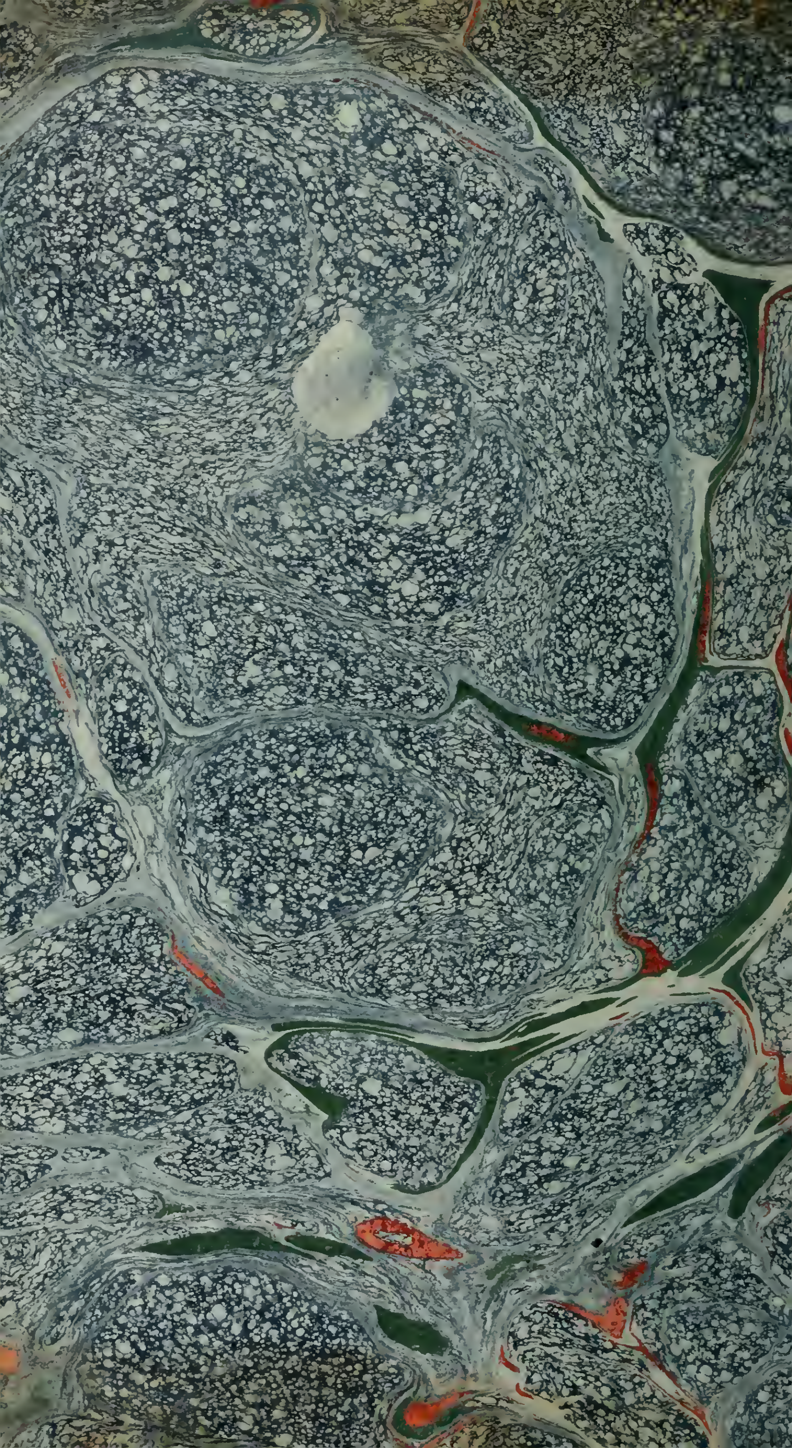
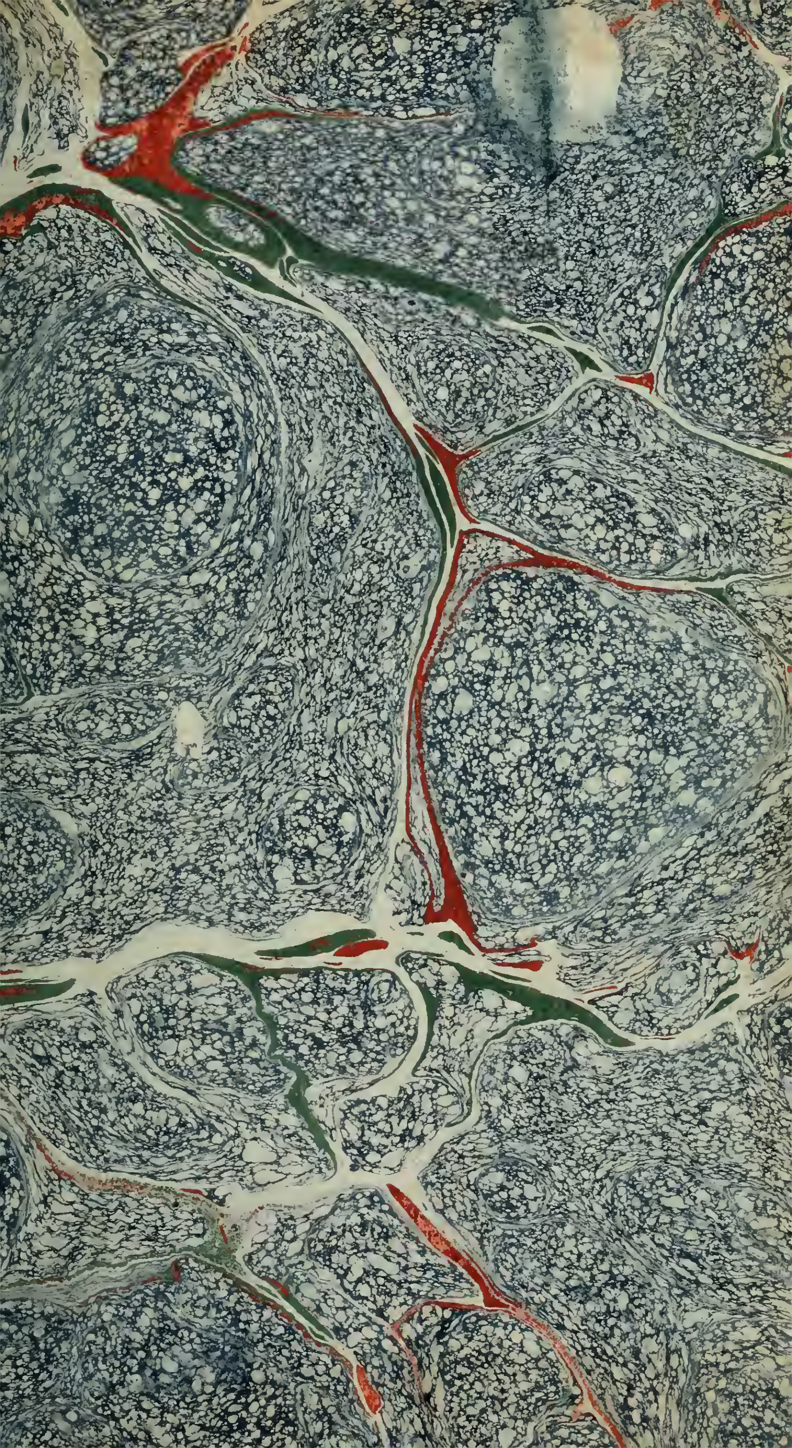






THÉATRE

DE

RENÉ-CHARLES

GUILBERT DE PIXERÉCOURT.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.



TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

CŒLINA,

OU

L'ENFANT DU MYSTÈRE,

DRAME EN TROIS ACTES,

EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

Par R. C. Guilbert-Pixerécourt.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 15 fructidor an 8.

A PARIS,

Se vend au théâtre, et se trouve au Palais du Tribunat.

AN XI. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUFOUR, vieillard goutteux et infirme, père de Stéphany.	*Dumont.*
TRUGUELIN, oncle de Cœlina.	*Tautin.*
FRANCISQUE, pauvre homme muet.	*Boischeresse.*
COELINA, crue nièce de Dufour.	Mlle *Lévêque.*
STEPHANY, fils de Dufour et amant de Cœlina.	*Jolivet.*
ANDREVON, médecin.	*Lebel.*
TIENNETTE, ancienne gouvernante de Dufour.	Mme *Corsse.*
FARIBOLE, domestique de Dufour.	*Platel.*
MICHAUD, meunier.	*Raffile.*
GERMAIN, domestique et confident de Truguelin.	*Martin.*
UN EXEMPT de maréchaussée.	*Dupuis.*
Cavaliers de maréchaussée.	
Paysans et Paysannes.	

La scène est en Savoie.

Les deux premiers actes se passent à Sallenche, chez M. Dufour; et le troisième au pied du rocher d'Arpennaz, situé à une lieue de Sallenche.

CŒLINA,

OU

L'ENFANT DU MYSTÈRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse de la maison de Dufour, donnant sur le jardin. Une porte de fond : deux portes latérales : une table, des sièges. A gauche du devant, un grand fauteuil à bras. Il est sept heures du soir ; il y a deux flambeaux allumés sur la table.

SCENE PREMIERE.

COELINA, TIENNETTE.

(*Tiennette traverse rapidement la salle, Cœlina entre par la porte du fond et l'arrête.*)

CŒLINA.

Ou cours-tu donc si vîte, ma bonne Tiennette ? tu parais bien pressée.

TIENNETTE.

Dieu merci, quoique la besogne ne manque point dans cette maison, il vient de m'en arriver un surcroît dont je me serais bien passée.

CŒLINA.

Qu'est-ce donc ?

TIENNETTE.

Ne faut-il pas préparer un appartement pour M. Truguelin et son fils ?

CŒLINA.

Est-il possible ! mon oncle et mon cousin reviennent ici ?

TIENNETTE.

On les attend ce soir ou demain.

CŒLINA.

J'en suis bien fâchée !

TIENNETTE.

A dire vrai, je ne suis pas plus contente que vous. Ils me déplaisent à moi, ces Truguelin, je les crois jaloux, faux et méchans. Quelle différence entre cet oncle là, et ce bon M. Dufour, votre oncle paternel !

CŒLINA.

Et entre mes deux cousins ! Je crois qu'elle est encore plus grande, car je déteste l'un, bien sincèrement, tandis...

TIENNETTE, *souriant.*

Que vous aimez l'autre, plus sincèrement encore : n'est-ce pas ?

CŒLINA.

Tu sais s'il le mérite, ma bonne Tiennette.

TIENNETTE.

Ce n'est pas parce que je l'ai vu naître, ce cher Stéphany ; mais c'est bien le meilleur enfant que je connaisse, et je suis sûre qu'il rendra sa femme heureuse.

CŒLINA, *vivement et avec naïveté.*

N'est-ce pas ! je l'ai toujours pensé comme toi.

TIENNETTE.

Oui dà ! vous pensez donc à cela quelquefois ?... Il n'est pas encore tems, mademoiselle, vous êtes trop jeune... Ce n'est pas à votre âge qu'on doit... Ce n'est pas l'embarras, je crois que, si M. Dufour n'était pas votre tuteur, il ne serait point éloigné de vous marier au petit cousin.

CŒLINA, *vivement.*

Tu crois, Tiennette ?

TIENNETTE.

J'en suis sûre. Vous entendez bien qu'il n'est pas moins clairvoyant qu'un autre, et qu'il n'en est point à s'appercevoir que vous vous aimez. Mais dam ! les convenances... la délicatesse... il craint qu'on ne dise dans le pays qu'il a profité de l'ascendant qu'il avait sur vous pour enrichir son fils... C'est tout simple ça, je me mets à sa place... et quand on est honnête et délicat...

CŒLINA.

Tiennette, je me charge de détruire ses scrupules à cet égard ; je refuserai tous les partis qui se présenteront ; je dirai à mon oncle que Stéphany est le seul que j'aime, que je puisse aimer ; et je lui offrirai moi même mon cœur et ma fortune...

TIENNETTE.

Laissez faire votre tuteur, et soyez sûre que...

DUFOUR, *en dehors.*

Tiennette ! Tiennette !

TIENNETTE.

Je l'entends qui m'appelle. Sans doute il veut prendre le frais dans cette salle. Je vous quitte.

CŒLINA.

Un moment, Tiennette.

TIENNETTE.

Je ne le puis. Quand sa goutte le tourmente, vous savez que le cher homme n'est point endurant.

DUFOUR, *en-dehors.*

Tiennette !

TIENNETTE.

J'y vais, monsieur. (*Elle jette un coup-d'œil du côté du jardin.*) Consolez-vous, mon enfant, voilà Stéphany qui revient de la chasse, il vous tiendra compagnie. Vous ne perdrez pas au change, n'est-il pas vrai ? Je suis sûre qu'à présent vous ne voudriez pas de moi, quand je vous proposerais de rester.

CŒLINA.

Tu sais, ma bonne Tiennette, que je n'ai pas un secret, une pensée qui ne t'appartiennent.

DUFOUR, *en-dehors.*

Tiennette !

TIENNETTE.

Me voilà, monsieur. (*Elle sort.*)

SCENE II.

COELINA, STEPHANY.

STEPHANY, *entre un fusil sous le bras ; il le pose dans le fond de la chambre.*

Bon soir, petite cousine.

CŒLINA.

Bon soir, Stéphany.

STEPHANY.

Qu'as-tu donc, Cœlina ? d'où vient que la tristesse est empreinte sur ton front ?

CŒLINA.

Je te l'avouerai, mon ami, l'arrivée de mon oncle Truguelin m'afflige.

STEPHANY.

M. Truguelin ici !

CŒLINA.

On l'attend.

STEPHANY.

Quand ?

CŒLINA.

Ce soir ou demain.

STEPHANY.

Vient-t-il seul ?

CŒLINA.

Son fils l'accompagne.

STEPHANY.

Marcan avec lui ! sais-tu ce qui les amène ?

CŒLINA.

Non.

STEPHANY.

Je le soupçonne. Sans doute, il s'agit de mariage.

CŒLINA.

De mariage ! ô ciel !

STEPHANY.

Oui, je les connais : ils sont ambitieux, avares. Ils savent que tes parens t'ont laissé de grands biens ; que mon père qui régit pour toi ce riche héritage peut seul disposer de ta fortune, de ta main ; ils viennent ici demander l'une et l'autre, et mon père qui les aime sera assez foible pour te sacrifier à leur cupidité.

CŒLINA.

Pourquoi penses-tu que ce serait me sacrifier ?...

STEPHANY.

Pardon, Cœlina, ce mot m'est échappé sans le vouloir. (*Avec contrainte.*) En effet, il est possible que vous aimiez Marcan, et que ce soit pour vous un bonheur de l'épouser.

CŒLINA.

Méchant ! peux-tu me railler aussi cruellement ?

STEPHANY, *de même.*

Ai-je le droit de vous aimer autrement que comme une parente, et dois-je prétendre au bonheur de devenir votre époux, quand je songe à l'énorme distance qu'il y a entre la fortune de mon père et la vôtre ?

CŒLINA, *avec un peu d'humeur.*

Vous calculez, Stéphany !... Oh oui... Vous avez raison. Vous ne m'aimez que comme une parente.

STEPHANY.

Tu connais bien peu mon cœur !

CŒLINA.

Tu juges bien mal le mien !

STEPHANY.

Que je hais ce Marcan ! que je lui en veux de venir troubler la paix dont nous jouissons !

CŒLINA.

Si l'annonce de son arrivée a pu nous affliger ainsi, que sera-ce donc quand il habitera cette maison ? Oh, j'en frémis d'avance !

STEPHANY.

Pourquoi ces pressentimens ?...

CŒLINA.

Chaque fois qu'il est question de ces hommes que je crains sans que j'en puisse démêler la cause, les dernières paroles de ma mère se présentent à ma mémoire. Mon enfant, me dit-elle, avant de mourir : donne toute ta tendresse à ton oncle Dufour, il en est digne, et fera ton bonheur. Méfie-toi des Truguelin, ils sont capables de tout...

STEPHANY.

Loin de nous, Cœlina, ces idées sombres et sinistres, espérons tous de l'avenir, de la bonté d'un père, et tâchons de retrouver cette douce sérénité, cette gaîté franche qui ce matin encore faisaient notre bonheur.

CŒLINA.

Tu as raison.

DUFOUR, *en-dehors.*

Je vous dis, Tiennette, que cela sera.

STÉPHANY.

J'entends mon père.

CŒLINA.

Comme il parle haut !... On dirait qu'il est fâché.

SCENE III

Les précédens, DUFOUR, TIENNETTE.

TIENNETTE, *soutenant Dufour qui vient s'asseoir dans le grand fauteuil.*

Allez, monsieur, il y a de l'inhumanité dans ce que vous m'ordonnez !... Et je vous jure que je ne me prêterai jamais à une pareille injustice.

DUFOUR.

Je vous dis que je le veux. Vous allez voir que je ne serai pas le maître chez moi.

TIENNETTE.

Non, monsieur, non, tant que j'y serai, vous ne serez pas le maître de faire une mauvaise action.

CŒLINA.

Quel est donc le sujet de votre querelle ?

TIENNETTE.

C'est monsieur qui veut que je renvoie de la maison ce pauvre homme qui est ici depuis huit jours, sous prétexte que la chambre qu'il occupe est nécessaire à M. Truguelin !...

CŒLINA.

Ah, mon oncle, il paraît bien honnête !...

STEPHANY.

Mon père, il est bien malheureux !....

DUFOUR.

Oui, par sa faute comme tant d'autres ! Je voudrais bien savoir quel intérêt vous prenez tous à un mendiant que vous ne connaissez pas plus que moi, et qui a abusé de ma sensibilité pour s'introduire ici et s'y établir ?

CŒLINA.

Celui qu'inspire le malheur.

TIENNETTE.

Quel intérêt, monsieur ? celui que je prends à tous les infortunés. Je ne sais quel est cet homme ; j'ignore jusqu'à son nom ; mais il a une physionomie si douce, des yeux où se peignent si bien la candeur de son ame, un maintien si décent, il jette sur moi des regards si expressifs... qu'on ne peut s'y méprendre... Oui, monsieur, je me connais en physionomie, je vous réponds que c'est un honnête homme et qu'il a éprouvé de grands malheurs.

DUFOUR.

Qui te l'a dit ?

TIENNETTE.

A coup-sûr, ce n'est pas lui, puisqu'il est muet ; mais sa profonde tristesse, les traces de la douleur empreintes sur son front, tout me l'assure.

DUFOUR.

Tu es folle.

TIENNETTE.

Oh, voilà comme vous êtes, monsieur ; vous vous prévenez injustement contre les uns, tandis que vous vous passionnez pour d'autres qui... Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit... Je vous déclare que je sortirai de chez vous plutôt que d'en voir renvoyer cet indigent.

DUFOUR.

Vous abusez de ma patience et de mon amitié pour vous, Tiennette ; mais je ne souffrirai pas que personne fasse ici la loi, et s'oppose à mes volontés... entendez-vous ?

TIENNETTE.

Ah ! monsieur, si vous aviez été comme moi témoin des pleurs que la situation de ce malheureux fit répandre, il y a sept à huit ans, dans les environs de Sallenche, vous ne pourriez vous défendre d'un certain intérêt en sa faveur, et ne voudriez point le désespérer en le chassant ignominieusement de chez vous.

DUFOUR

Tu ne m'avais pas dit cela.

TIENNETTE.

Comment, monsieur, vous ne vous souvenez pas...

DUFOUR.

Non, sans doute.

TIENNETTE.

O ! je veux vous la raconter cette funeste aventure, et je suis sûre qu'elle vous intéressera.

DUFOUR.

Parle, mon enfant, je t'écoute.

TIENNETTE.

Je revenais au soir de Chambéry, où vous m'aviez envoyée, et m'étais assise un moment au pied du rocher d'Arpennaz, là... tout près du petit moulin, lorsque des cris aigus viennent frapper mon oreille. Deux hommes armés et couverts de sang sortent du bois, passent en fuyant près de moi, traversent l'ouverture pratiquée dans le roc, et disparaissent à ma vue. Bientôt des gémissemens sourds, et qui semblent partir de la forêt, m'avertissent que leur victime n'est point éloignée. La pitié l'emporte sur mon effroi. Je me lève; j'entre dans le bois, et ne tarde point à trouver étendu, sur la terre, un homme défiguré et couvert de son sang. Je lui parle, il ne peut me répondre; les monstres l'ont privé de l'organe de la parole, il ne peut que gémir, et me tendre une main défaillante, qui semble implorer mon secours.

COELINA.

L'infortuné !

TIENNETTE.

Ne pouvant lui donner seule les soins qu'il reclamait, je fis retentir la forêt de mes cris, et vis bientôt accourir vers moi quelques montagnards, qui s'empressèrent d'étancher le sang de ce malheureux, et le transportèrent au moulin, où il fut reçu avec le plus touchant intérêt, par l'honnête Michaud, que vous connaissez, monsieur, et où on lui prodigua les secours nécessaires.

DUFOUR.

Pauvre homme !

TIENNETTE.

Jugez de ma surprise lorsque je rencontrai, il y a huit jours, cet infortuné couvert de haillons, et me priant de pourvoir à sa subsistance par une légère aumône. Je lui témoignai mon étonnement, il parut me reconnaître, et je vis éclater la joie sur son front décoloré. Je vous demandai, monsieur, de lui accorder un asyle pour quelques jours, vous y consentîtes; car, malgré ce dehors brusque et quelquefois repoussant, vous avez un bon cœur; et c'est ce même homme que vous voulez chasser aujourd'hui ! Non, monsieur, vous ne persisterez point dans cette résolution cruelle; si mes efforts et mes prières ne peuvent rien sur vous, eh bien ! je prendrai sur mes gages pour lui louer un petit logement, je partagerai ma nourriture avec lui. Par ce moyen nous serons satisfaits tous deux, vous n'au-

rez plus sous les yeux un infortuné dont l'aspect vous fatigue, et moi j'aurai la consolation d'avoir, par un léger sacrifice, arraché un malheureux à l'opprobre et au désespoir.

COELINA.

Mon oncle, prenez pitié de lui.

STÉPHANY.

Encore quelques jours, mon père.

DUFOUR.

Mais enfin où couchera-t-il pendant que messieurs Truguelin seront ici ?

TIENNETTE.

Sur cette bergère : il s'y trouvera à merveille.

DUFOUR.

A la bonne heure... tu sais bien Tiennette, que je ne veux chagriner personne; dis à cet indigent qu'il se rassure, et que je le garde encore pendant quelque tems.

TIENNETTE.

Comme il va vous bénir !

DUFOUR.

Ce que tu m'en as dit pique ma curiosité, je serai bien aise de le voir, et d'apprendre par lui la cause de ses malheurs. Sait-il écrire !

TIENNETTE.

Oui, monsieur.

DUFOUR.

Je veux qu'il m'écrive ses aventures. S'il est honnête homme.. nous verrons. Fais-le venir

TIENNETTE.

(*A part.*) Enfin j'ai réussi. (*Haut.*) Je vous l'amène à l'instant. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté TIENNETTE.

DUFOUR.

Eh bien, vous voilà tous contens, n'est-ce pas ?

STÉPHANY.

Vraiment, mon père, cet indigent mérite ce que vous faites pour lui. J'ai appris de vous à me méfier de cette espèce d'hommes, mais celui-là commande la compassion, et je vous avoue qu'il m'inspire le plus vif intérêt.

COELINA.

Tiennette a raison, et je répondrais que c'est un honnête homme.

STÉPHANY.

Il a pour ma cousine mille prévenances, mille soins délicats.

DUFOUR.

En vérité ?

COELINA.

Oui, mon oncle, tous les matins, en sortant de ma chambre, je le trouve assis près de la porte, et tenant un bouquet qu'il m'offre d'une main tremblante et avec la plus touchante expression.

DUFOUR.

C'est fort bien.

COELINA.

Souvent je le vois me fixer en cherchant à lire dans mes yeux ce qui m'occupe ou m'intéresse. Quand il croit l'avoir deviné, il me quitte et revient bientôt m'apporter ce qu'il suppose l'objet de mes desirs. Lorsqu'il a réussi, la joie la plus vive brille dans ses regards; il semble tout fier d'avoir pénétré ma pensée, et me demande, d'un air suppliant, de lui permettre de baiser ma main qu'il baigne de ses larmes. O mon oncle ! on ne peut être un méchant homme avec un si bon cœur.

STÉPHANY.

De plus, il possède des talens qui prouvent qu'il n'est point né dans l'état abject où il est réduit.

DUFOUR.

Il a des talens, dis-tu ?

COELINA.

Oui, mon oncle; il dessine à merveille.

DUFOUR.

Je suis bien aise d'apprendre tous ces détails; mais encore faut-il savoir qui l'on a chez soi.

STÉPHANY.

Je crois que le voici.

COELINA.

Oui.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE, TIENNETTE.

(Francisque s'avance lentement et d'un air timide.)

DUFOUR, *à Francisque.*

Approche, mon ami, ne crains rien. Tiennette reste là; si je n'entends pas bien ses gestes, tu me les expliqueras. Assieds-toi, brave homme; j'aime ta physionomie : elle prévient en ta faveur. Mes enfans, laissez-nous; votre présence pourrait le gêner.

(Stéphany et Cœlina font un mouvement pour sortir ; Francisque se lève précipitamment, les prend par la main, et les ramène à leur place, en les priant d'y rester.)

DUFOUR.

Allons, restez, puisqu'il le veut. Mon ami, voilà une plume et de l'encre : approche-toi de cette table, et tu me répondras par écrit, quand tu ne pourras le faire autrement ; mais surtout dis-moi la vérité.

(Francisque témoigne qu'il est incapable de mentir.)

DUFOUR.

Comment te nomme-tu ?

(Fratcisque écrit, et Tiennette placée derrière lui lit à haute voix.)

TIENNETTE.

Francisque Humbert.

DUFOUR.

Quel est ton âge ?

TIENNETTE.

Quarante ans.

DUFOUR.

Qui a causé tes malheurs ?

TIENNETTE.

L'amour et l'ambition

DUFOUR.

Tu aimais et tu as été ambitieux ?

TIENNETTE.

Non pas moi, mais un homme cruel à qui je dois tous mes maux.

DUFOUR.

Tiennette m'a raconté qu'elle t'avait trouvé un jour près du moulin d'Arpennaz, percé de coups et baigné dans ton sang.

TIENNETTE.

C'est vrai.

DUFOUR.

Quels sont les monstres qui t'ont réduit en cet état ? les connais-tu ?

FRANCISQUE, *fait un signe affirmatif.*

DUFOUR.

Nomme les.

TIENNETTE.

Je ne le puis, sans faire le malheur de tous ceux qui me sont chers. (*Francisque jète un regard expressif sur Cœlina.*)

DUFOUR.

Pourquoi ce mystère ?

TIENNETTE.

Le tems vous l'apprendra.

DUFOUR.

Tes persécuteurs...

TIENNETTE.

Dites mes assassins.

DUFOUR.

Sont-ils de ce pays ?

FRANCISQUE, *fait un geste affirmatif.*

DUFOUR.

Dans quelle classe de la société ?...

TIENNETTE.

Riche.

DUFOUR, *à part.*

Il m'étonne. (*haut.*) Sont-ils considérés ?

TIENNETTE.

Que trop.

DUFOUR.

Penses-tu qu'ils me soient connus ?

TIENNNETTE.

Beaucoup.

DUFOUR.

Quelle énigme !... explique-toi plus clairement, je le veux ; je l'exige, ou je ne te garde pas plus loug-tems chez moi...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FARIBOLLE, puis TRUGUELIN.

FARIBOLE.

Monsieur, je vous annonce l'arrivée de M. Truguelin.

CŒLINA.

Mon oncle !

STEPHANY.

Déjà ?

DUFOUR.

Où est-il ?

FARIBOLE.

Il me suit... le voilà.

(Au mot de Truguelin, Francisque s'est levé avec effroi, et s'est élancé vers la porte ; mais comme il va pour sortir, il se trouve en face de Truguelin, qui recule de quelques pas, et paraît frappé dé terreur. Francisque détourne la vue et sort précipitamment.)

DUFOUR.

Où va-t-il donc ?... et quel est ce vertige ?... cours après, Tiennette, et ramène-le.

TIENNETTE.

J'y vais, monsieur. (*elle sort avec Faribole.*)

STEPHANY.

Et moi aussi, mon père. (*à part.*) Que je hais ce Truguelin ! (*il sort.*)

SCENE VII.

DUFOUR, TRUGUELIN, COELINA.

TRUGUELIN *s'est remis promptement et s'approchant de Dufour, lui dit avec un ton affectueux.*

Bon soir, M. Dufour Il me tardait depuis long-tems de vous voir, de connaître par moi-même l'état de votre santé... Elle me paraît meilleur ; je vous en félicite. Embrassez-moi, ma nièce. (*il l'embrasse.*) Elle est charmante ! . . . Vraiment, M. Dufour, c'est tout le portrait de votre frère.

DUFOUR.

On trouve, au contraire, qu'elle ressemble beaucoup à sa mère.

TRUGUELIN.

A ma sœur !... je ne suis pas de cet avis... mais qu'importe... elle est à merveille... et mon fils le sait bien...

DUFOUR.

Où donc est-il, monsieur votre fils ?... est-ce qu'il ne vous a point accompagné ?

TRUGUELIN.

Il est resté à Genève pour faire quelques emplettes qu'il destine à sa cousine. . . . mais je pense qu'il sera ici dans deux jours au plus tard. Je n'ai amené avec moi que mon fidèle Germain.

DUFOUR.

Asseyez-vous, M Truguelin.

TRUGUELIN.

Volontiers. Aussi bien ai-je à vous parler de la grande affaire dont je vous entretins lors de mon dernier voyage, il y a 8 ans.

COELINA.

Je me retire, mon oncle.

DUFOUR.

Va, mon enfant.

COELINA, *à part.*

O mon dieu ! ne permet pas que je sois séparée des objets qui me sont chers. (*Elle sort, après avoir embrassé Dufour.*)

SCENE VIII

DUFOUR, TRUGUELIN.

DUFOUR.

Nous sommes seuls.

TRUGUELIN.

Vous savez, monsieur, combien je fus attaché à ma sœur, cette pauvre Isoline, qui eut l'honneur d'épouser M. le baron

des Echeleittes, votre frère. Un contrat bizarre scellla cette union qui pouvait devenir fatale a ma sœur, si l'hymen n'eût pas donné une fille à votre frère. Cœlina vit le jour et perdit quelques annés après ses père et mère, qui lui laissèrent un héritage considérable. Vous eûtes la bonté de vous charger de la gestion de ses biens et de l'éducation de l'enfant...

DUFOUR.

Qui a répondu à mes soins au-delà de toute attente.

TRUGUELIN.

Pouvait-on faire pour elle un choix plus avantageux?... Vous seul avez le droit de disposer de sa main, et si j'ose aujourd'hui vous la demander pour mon fils, ne croyez pas que le desir de partager les biens de cette riche orpheline ait dirigé ma démarche. C'est que je sais, à n'en pas douter, que ces jeunes gens ressentent l'un pour l'autre, depuis l'enfance, une tendresse réciproque. Mon fils, sur-tout, aime sa cousine avec une véritable passion : pendant le cours de nos voyages, il n'a cessé de me parler d'elle; je lui ai promis de venir vous la demander, et j'espère ne point vous trouver contraire à un hymen qui comble les vœux de ma sœur, les miens, et qui doit faire le bonheur de ces deux enfans.

DUFOUR.

Monsieur, l'alliance que vous me proposez pour ma pupille n'a rien dont je ne doive être flatté. Les rapports de fortune, les convenances sociales s'y trouvent également observés; mais vous me permettrez de ne point en croire aveuglement ce que vous me dites de l'inclination réciproque de ces jeunes gens. L'amitié que j'ai pour Cœlina, la tendresse dont elle me donne chaque jour de nouvelles preuves, me prescrivent impérieusement de ne lui faire contracter aucun engagement sans une entière liberté de sa part.

TRUGUELIN.

N'avez-vous pas sur elle des droits?...

DUFOUR.

Je n'en veux avoir que sur son cœur...

TRUGUELIN.

Il me semble cependant... que vous pourriez...

DUFOUR.

La contraindre? Jamais. Je sais trop que la violence n'est propre qu'à vous faire haïr.

TRUGUELIN.

Ainsi vous me refusez?

DUFOUR.

Non, monsieur; je diffère seulement ma réponse jusqu'à ce que les sentimens de Cœlina me soient parfaitement connus. Monsieur votre fils arrive dans deux jours, j'aurai bientôt lu dans le cœur de ma nièce, et soyez sûr que rien ne pour

rer son bonheur dès que je serai convaincu qu'il tient à cette union. La voici, changeons de discours.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, CŒLINA.

TRUGUELIN.

Que nous veut mon aimable nièce ?

CŒLINA, *à Dufour.*

Je vous apporte, mon oncle, une lettre dont l'indigent vient de me charger pour vous.

TRUGUELIN, *avec indifférence.*

Qui ? cet espèce d'imbécille que j'ai rencontré en entrant ici? A propos, M. Dufour, j'avais oublié de vous demander ce que vous faites chez vous d'un homme de cette espèce.

CŒLINA, *piquée.*

Un homme de cette espèce est souvent plus estimable qu'un autre.

TRUGUELIN, *froidement.*

C'est à monsieur que je m'adresse, ma nièce.

DUFOUR.

C'est un malheureux que Tiennette a recueilli; il était sans asyle, sans secours, et j'ai consenti qu'il restât quelque tems ici. Lorsque vous êtes arrivé, il me faisait part de ses aventures.

TRUGUELIN.

Oh ! ces drôles-là ne manquent jamais de moyens pour abuser de la compassion des hommes, qui sont comme vous, sensibles et hospitaliers. Quand à moi, je n'en écoute aucun.

DUFOUR.

Je m'en méfie comme vous. Mais les aventures de celui-ci sont vraiment de nature à intéresser. Figurez-vous que ce malheureux, privé de la parole et couvert de cicatrices, a été ainsi mutilé, il y a quelques années, à une lieue d'ici, auprès du moulin d'Arpennaz. . . . Vous connaissez peut-être cet endroit...

TRUGUELIN, *se troublant.*

Oui... je le connais... Et nomme-t-il...

DUFOUR.

Qui ? les monstres qui l'ont réduit en cet état ?... Non. Il les connaît cependant...

TRUGUELIN, *d'un air contraint et avec un faux intérêt.*

Ah ! il les connaît.

DUFOUR.

Et ce qui vous paraîtra bien singulier, c'est qu'il assure que ce sont des personnes fort considérées dans le pays. . . Mais je m'amuse à vous conter tout cela comme si vous y deviez prendre quelqu'intérêt...

TRUGUELIN, *s'efforçant de se remettre de son trouble.*

En effet, j'en prends plus que vous ne pouvez le croire. Il suffit qu'il vous paraisse mériter quelqu'estime, pour qu'il ait des droits à la mienne.

DUFOUR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

TRUGUELIN.

Si vous m'en croyez, vous ne lirez point cette lettre. Ce sont sans doute de nouvelles plaintes, des demandes indiscrettes, car ces gens-là ne sont jamais contens de ce qu'on fait pour eux, ou quelque nouveau récit de ses malheurs. A quoi bon vous remplir la tête de ces contes mensongers? Suivez en sa faveur votre inclination généreuse; mais n'excitez pas mal à propos votre sensibilité au point d'en altérer votre repos et votre santé.

DUFOUR.

Je crois que vous avez raison. (*Truguelin s'empare de la lettre que Dufour tient négligemment de la main gauche.*)

TRUGUELIN.

C'est le plus sage, et pour que, dans un autre moment, vous ne soyez point tenté de la lire... (*il fait un mouvement pour la déchirer, Cœlina la lui prend.*)

CŒLINA.

Pardon, monsieur, mais en me chargeant de cette lettre pour mon oncle, je me suis engagé à rapporter la réponse à celui qu'elle intéresse. Ainsi trouvez bon que j'insiste pour qu'il la lise. (*Truguelin paraît déconcerté et fait tous ses efforts pour ne point se trahir.*)

DUFOUR.

Lisons donc. (*il ouvre la lettre et lit.*)

« *Homme généreux! je ne puis demeurer plus long-tems*
» *chez vous sans troubler la tranquillité de votre famille, et*
» *je me retire, pénétré de la plus vive reconnaissance. Agréez*
» *mes remercîmens et mes adieux, et croyez que quelque part*
» *que je sois, je n'oublirai jamais l'honnête M. Dufour, ni ses*
» *aimables enfans.* » Je ne veux pas qu'il s'en aille.

TRUGUELIN.

Que vous importe? un pareil être mérite-t-il de fixer votre attention?

DUFOUR.

Va, cours, ma nièce, dis-lui que je lui défends expressément de partir ce soir, que j'exige qu'il passe la nuit ici, et que je le verrai demain matin.

TRUGUELIN, *à part.*

C'est ce que je saurai bien empêcher.

DUFOUR.

Va vîte, mon enfant.

CŒLINA.

J'y cours, mon oncle. (*à part.*) Oh! que je suis contente. (*Elle sort en courant.*)

SCENE X.

DUFOUR, TRUGUELIN, FARIBOLE.

DUFOUR, *à Faribole.*

Que veux-tu, mon garçon?

FARIBOLE.

Vous dire que M. le docteur est là, qui demande s'il peut vous voir.

DUFOUR.

Sans doute. N'est-il pas le maître d'entrer ici à toute heure?.. ce cher docteur!... dis-lui que je l'attends avec impatience, car j'ai beaucoup souffert de ma goutte, la nuit dernière.

FARIBOLE, *dans le fond.*

Entrez, entrez M. Andrevon.

TRUGUELIN, *vivement frappé.*

Andrevon!

FARIBOLE.

Notre monsieur dit qu'il sera bien aise de vous voir.

TRUGUELIN, *embarrassé et faisant mine de vouloir se retirer.*

Permettez... (*à part, voyant entrer Andrevon.*) Il est trop tard.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ANDREVON.

ANDREVON.

Bonsoir, mon voisin. Je n'ai pu vous voir hier... (*En avançant il apperçoit Truguelin, et recule, frappé d'horreur et d'effroi.*) Vous ici, monsieur!...

TRUGUELIN, *avec un grand sang-froid.*

N'ayant pas l'honneur de vous connaître, monsieur, je ne vois pas en quoi ma présence ici peut vous intéresser ou vous déplaire.

ANDREVON, *d'un ton brusque, après avoir jeté un regard de mépris sur Truguelin.*

Bonsoir, M. Dufour; vous me verrez une autre fois. (*il sort.*)

DUFOUR.

Ecoutez-moi, docteur... Docteur! M. Andrevon! Est-ce que tous ces gens-là sont devenus fous?... Tiennette! Tiennette!

TIENNETTE, *en dehors.*

Plait-il, monsieur?

DUFOUR.

Cours après le docteur ; dis-lui que j'ai le plus grand besoin de ses conseils. (*à Faribole.*) Toi, donne-moi le bras. Excusez, M. Truguelin, si je vous quitte ; mais je veux absolument lui parler.

TRUGUELIN.

Cet homme extravague, je le connais de réputation.

DUFOUR.

Il extravague ! le docteur Andrevon !... c'est l'homme le plus sensé de la Savoie. Bonsoir, M. Truguelin, voilà votre appartement. Demandez ce qui vous sera nécessaire, Tiennette vous obéira. M. Andrevon !... M. Andrevon !...

TRUGUELIN, *à Faribole.*

Mon ami, je vous prie de m'envoyer mon domestique.

FARIBOLE.

Cela suffit, monsieur.

DUFOUR, *s'appuie sur le bras de Faribole, et sort par le fond en continuant d'appeller*, M. Andrevon ! M. Andrevon !

SCENE XII.

TRUGUELIN, *puis* GERMAIN.

TRUGUELIN.

Que fait ici ce Francisque ?... je croyais m'en être entièrement défait... Sans doute c'est pour me nuire auprès de ce crédule vieillard qu'il s'est introduit chez lui. S'il dit un mot, mes projets sont évanouis et moi-même... Oh ! je frissonne !

GERMAIN, *mystérieusement.*

Vous me demandez, monsieur ?

TRUGUELIN.

Oui, Germain, j'ai grand besoin de ton secours.

GERMAIN.

Parlez, monsieur.

TRUGUELIN.

Francisque est ici.

GERMAIN.

Je le sais.

TRUGUELIN.

Un mot de sa part...

GERMAIN.

Peut nous perdre. M. Dufour ?...

TRUGUELIN.

Ne sait rien encore.

GERMAIN.

Mais d'un moment à l'autre il peut tout apprendre.

TRUGUELIN.

Ton avis ?...

GERMAIN.

Le vôtre ?...

TRUGUELIN.

Tu m'entends...

GERMAIN.

Il suffit.

TRUGUELIN.

Misérable Francisque ! tu paieras cher les inquiétudes que tu me causes.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, COELINA.

COELINA, *à part dans le fond.*

Ils parlent de l'indigent... Ecoutons. (*Elle se glisse jusqu'à la porte qui est à gauche, et la tient entr'ouverte.*)

GERMAIN.

Point d'éclat.

TRUGUELIN.

Sais-tu où couche ce malheureux ?

GERMAIN.

Ici.

TRUGUELIN.

Ici !

GERMAIN.

On l'a déplacé pour vous recevoir.

TRUGUELIN.

Entrons dans mon appartement et...

GERMAIN.

Quand tout le monde reposera...

TRUGUELIN.

A minuit... S'il résiste...

GERMAIN.

Il est mort...

TRUGUELIN.

Retirons-nous.

COELINA, *à part.*

Les monstres !

TRUGUELIN.

J'entends du bruit.

GERMAIN, *allant au fond.*

On vient... c'est lui.

TRUGUELIN.

Lui ! pourquoi différer ?...

GERMAIN.

Il n'est pas tems encore, cachons-nous.

TRUGUELIN.

Tu veilleras.

GERMAIN.

Vous agirez.

COELINA, *à part.*

Les scélérats !

(*Truguelin et Germain entrent doucement dans l'appartement de droite et emportent la lumière qui est sur la table.*)

SCENE XIV.

COELINA, *cachée*, TIENNETTE et FRANCISQUE.

Francisque entre lentement par le fond, tenant une lampe à la main.

TIENNETTE.

Je suis désespérée, pauvre homme, de ne pouvoir vous loger plus commodément ; mais la chambre que vous occupiez est nécessaire à M. Truguelin, et tant qu'il restera ici, il faudra vous contenter de la bergère qui est dans ce cabinet.

Francisque témoigne sa reconnaissance, et combien il s'estime heureux.

TIENNETTE.

Soyez tranquille sur votre sort, M. Dufour vous aime ; vos malheurs l'ont intéressé, et il ne vous abandonnera pas. Bonsoir. Bonne nuit.

Francisque la remercie et lui souhaite le bonsoir. Il l'accompagne jusqu'à la porte du fond, et vient s'asseoir près de la table.

SCENE XV.

COELINA, *cachée*, FRANCISQUE, *puis* TRUGUELIN et GERMAIN.

Francisque, après un moment de réflexion, se lève, fait le tour de la salle, s'arrête à la porte de la chambre où est Truguelin, s'en éloigne avec horreur et revient près de la table.

COELINA *sort doucement du cabinet où elle est, et tire Francisque par le pan de son habit. Celui-ci se retourne avec une sorte d'effroi ; mais en voyant Cœlina, son front s'épanouit, la joie brille sur son visage. A voix basse et très-vivement, en lui montrant la chambre de droite ;*

Vos jours sont menacés, ne dormez pas, je veille sur vous.

(*Elle sort, Francisque va à la table, écrit quelques mots, et laisse tomber sa tête sur ses mains, comme un homme plongé dans de profondes réflexions.*)

SCENE XVI.

TRUGUELIN, GERMAIN, FRANCISQUE.

TRUGUELIN, *sortant de la chambre, dit à voix basse à Germain, en lui montrant la porte du fond.*

Veille à cette porte.

(A Francisque, d'un ton menaçant.)

Malheureux, que viens-tu faire ici ?

(Francisque se lève vivement, recule, tire de son sein deux pistolets qu'il dirige sur Truguelin et son domestique, en leur faisant signe de lire le papier qu'il vient d'écrire, et qui est resté sur la table)

TRUGUELIN, *s'approche et lit.*

« *Si vous ne sortez à l'instant, je vous brûle la cervelle, et je déclare tout.* »

(Avec un sourire de mépris.)

Imprudent ! que pourrais-tu contre deux personnes ! *(il jette une bourse sur la table.)* Cet or est à toi, si tu promets de sortir d'ici avant le point du jour.

(Francisque refuse.)

TRUGUELIN.

Accepte cette offre.

(Même signe de la part de Francisque.)

TRUGUELIN.

Tu penses me braver impunément ; mais nous saurons bien te forcer d'obéir.

(Il tire un poignard de son sein, et se précipite sur Francisque qui fait feu de la main gauche. Germain vient vivement le saisir par le bras droit et lui arrache son arme. (Tableau.)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CŒLINA, *puis* DUFOUR, STEPHANY, TIENNETTE, FARIBOLE.

CŒLINA *ouvre la porte du fond, et jette un cri perçant.*

Mon oncle !... Stéphany !... venez, accourez tous.

(Au cri de Cœlina, Truguelin et Germain ont lâché Francisque et se sont éloignés de lui. Germain paraît déconcerté et tremblant. Francisque lève les yeux au ciel avec la plus touchante expression, et Truguelin s'avance avec assurance vers Cœlina.

TRUGUELIN.

Qu'avez-vous, ma nièce, et pourquoi ces cris ?

CŒLINA.

Allez !... c'est affreux ce que vous faites-là !

DUFOUR.

Il est bien étonnant, monsieur, que vous vous permettiez de maltraiter chez moi un homme à qui j'accorde ma protection : cette conduite révoltante m'intéresse autant en sa faveur qu'elle m'indispose contre vous.

TRUGUELIN.

Voilà bien les hommes; toujours prompts à croire le mal, et jamais disposés à s'éclairer avant de juger. Cet homme m'avait insulté, fallait-il donc souffrir patiemment une injure d'un pareil misérable ?

DUFOUR, *avec étonnement.*

Mais ces coups de pistolet...

TRUGUELIN.

C'est sur moi qu'ils ont été dirigés.

DUFOUR.

Par qui ?

TRUGUELN, *montrant Francisque.*

Par lui.

DUFOUR, *à Francisque.*

Est-il vrai ?

(*Francisquefait signe que c'est la vérité.*)

DUFOUR, *à Francisque.*

Est-ce ainsi que tu respectes les devoirs de l'hospitalité ?

TRUGUELIN et GERMAIN *paraissent au comble de la joie.*

COELINA.

Ah ! mon oncle, s'il s'est porté à cette extrémité, c'est qu'il y a été contraint par les violences qu'on exerçait sur lui.

TRUGUELIN, *avec sévérité.*

Mademoiselle !...

COELINA, *à Dufour.*

Oui, mon oncle, on voulait le forcer à sortir de la maison, et, en cas de résistance, on avait juré sa perte.

TRUGUELIN.

Qui ?

COELINA, *avec énergie.*

Vous.

TRUGUELIN.

Quoi ! vous osez...

COELINA.

Tout pour sauver un innocent.

TRUGUELIN, *à Dufour.*

Cette inculpation...

COELINA.

Est vraie. J'en jure par mon cœur et le ciel qui sait si jamais je me suis abaissée jusqu'à feindre.

TRUGUELIN, *avec ironie.*

Qui donc a pu si bien vous instruire ?

COELINA.

Moi-même.

TRUGUELIN, *se troublant.*

Vous ?...

COELINA.

Oui. Cachée derrière la porte de ce cabinet, j'ai entendu le complot infernal tramé contre ce malheureux, par vous et votre indigne valet. Démentez, maintenant, si vous le pouvez, tout ce que je viens de dire.

TRUGUELIN.

J'espère, M. Dufour, que vous êtes loin d'ajouter foi aux discours insensés de votre nièce... et que...

DUFOUR.

Monsieur, je n'entreprendrai point de décider de quel côté sont les torts. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a qu'un moment que vous êtes ici, et que vous avez répandu l'effroi dans ma maison ; tout le monde vous fuit ou semble se troubler à votre aspect ; j'aime les hommes francs, et comme j'entrevois dans tout ceci une espèce de mystère qui me déplaît, et que je saurai découvrir malgré vous, trouvez bon que je rejette décidément la proposition que vous m'avez faite pour Cœlina, et que je vous dispense à l'avenir de me procurer l'honneur de votre visite.

TRUGUELIN.

Vous ne dites pas tout, ambitieux vieillard, et ce n'est là qu'un prétexte adroit pour colorer un refus que vous étiez décidé à me faire. Mais j'en sais plus que vous ne pensez ; je sais que votre fils aime Cœlina, et que vous protégez cette inclination, pour faire entrer dans votre famille les grands biens de cette riche héritière. Mais tremblez... si vous osez former cette union, vous ne savez pas jusqu'où peut aller la jalousie dans un cœur comme celui de mon fils, et je vous déclare que je ne m'opposerai point à ses progrès. Je ne resterai pas plus long-tems dans un lieu où ma présence semble vous gêner, je me retire, et vais attendre de vos nouvelles à la grande auberge. Mais si demain, avant dix heures, je ne reçois point votre consentement, tremblez tous, un seul mot peut rompre le mariage que vous projettez, et ce mot je le dirai. Adieu. (*Il sort avec Germain.*)

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* TRUGUELIN ET GERMAIN.

DUFOUR.

Vaines menaces et qui ne m'effraient point... (*A Cœlina et à Stéphany.*) Rassurez-vous, mes enfans, mes projets sont

changés ; si M. Truguelin s'était présenté ici d'une manière convenable, j'aurais peut-être accueilli sa demande ; et, en effet, cette union eût été plus avantageuse pour Cœlina ; mais il se déclare notre ennemi ; c'est une raison pour que j'accélère votre bonheur, et vous serez unis. (*à Cœlina.*) Tu as besoin d'un protecteur, mon enfant, et je ne puis t'en donner un plus zélé, plus ardent, que celui qui n'a pas cessé un instant de t'aimer.

COELINA.

Mon oncle !

STÉPHANY.

Mon père !

DUFOUR.

Demain nous célébrerons vos fiançailles. Allons nous reposer, mes amis, j'en ai grand besoin, car cette soirée m'a furieusement ému. (*à Faribole.*) Toi, ferme soigneusement les portes, afin que ce méchant homme ne vienne plus nous troubler.

(*Cœlina embrasse son oncle, Stéphany baise la main de sa cousine. Francisque salue respectueusement Dufour, et regagne son appartement avec un visage calme et serein ; Dufour rentre dans le sien, soutenu par son fils et Cœlina ; Faribole et Tiennette sortent par le fond.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin agréablement décoré, et dans lequel tout est préparé pour une fête ; à gauche est la maison du Dufour, vis-à-vis se trouve un joli berceau de verdure ; dans le fond des arbres isolés et des bosquets praticables.

SCENE PREMIERE.

FARIBOLE, PAYSANS.

(*Au lever du Rideau, Faribole et ses compagnons sont occupés à faire des guirlandes, à placer des devises amoureuses, et à suspendre des festons aux arbres. Tous sont groupés diversement et d'une manière pittoresque.*)

FARIBOLE.

Dépêchons-nous, mes camarades, songez qu'il faut que tout cela soit prêt pour le lever de mademoiselle Cœlina.

Premier PAYSAN.

Quelle heure est-il ?

FARIBOLE.

Bientôt huit heures. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Premier PAYSAN.

Soyez tranquille, M. Faribole, cela sera fini.

Second PAYSAN.

Faribole ! quel drôle de nom ! je ne peux l'entendre prononcer sans rire.

Premier PAYSAN.

Est-ce votre nom de famille ?

FARIBOLE.

Pas du tout ; c'est un sobriquet. J'ai servi, voyez-vous.

Second PAYSAN.

Vous ?

FARIBOLE.

Oui, j'étais tambour.

TOUS.

Ah ! ah ! ah !

FARIBOLE.

Au régiment j'étais gai, j'étais drôle ; je contais toute la journée des contes à mes camarades, et ils appelaient cela des fariboles... Ma foi, le nom m'en est resté, et depuis, on ne

ne connaît que sous l'étymologie de Faribole..... Mais il ne faut pas nous déranger pour cela.... Travaillez donc... Aussi bien, voici notre jeune maître.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, STÉPHANY.

STÉPHANY.

Avez-vous fini, mes amis ?

FARIBOLE.

Cela s'avance.

STÉPHANY.

Hâtez-vous, car mon père et ma cousine ne tarderont point à se rendre au jardin. Faribole, as-tu fait toutes mes commissions ?

FARIBOLE.

Je crois qu'oui, not' jeune maître.

STÉPHANY.

Aurai-je des musiciens ?

FARIBOLE.

Certainement; tout l'orchestre de Sallenche est à vos ordres. Vous aurez une vielle, une musette et un tambourin; j'espère que ce sera joli... Aussi ce n'est pas sans peine que j'ai pu rassembler tout cela..... sans compter que Mlle Tiennette et moi nous jouerons des castagnettes à faire plaisir.

STÉPHANY.

A merveille, mon garçon ! et des jeunes filles ?

FARIBOLE.

Vous en aurez... soyez tranquille... j'ai arrangé tout cela...

STÉPHANY.

Tu leur a bien indiqué à tous ?...

FARIBOLE.

Ce qu'ils ont à faire ?... Eh oui.

STÉPHANY.

Tu n'oublieras rien ?

FARIBOLE.

N'ayez pas peur. Ce que vous m'avez dit est cloué là.

STÉPHANY.

Allons, je te fais pour aujourd'hui maître des cérémonies...

FARIBOLE, *aux paysans.*

Vous l'entendez ! je suis maître des cérémonies. . . . ainsi tout le monde doit m'obéir sans replique.

STÉPHANY, *à part.*

Le jour qui se prépare sera le plus beau de ma vie !

TIENNETTE, *à la porte de la maison.*

Voici M. Dufour. (*Elle rentre.*)

STÉPHANY, *aux paysans.*

Eloignez-vous.

FARIBOLE.

Sauvons-nous.

STÉPHANY, *à Faribole.*

Ne manque pas le moment.

FARIBOLE.

Vous me prenez donc pour un idiot ? Croyez-vous qu'il faille me répéter dix fois la même chose ? Allez, allez, vos cérémonies sont en bonnes mains.

(*Tous les paysans sortent avec Faribole.*)

SCENE III.

DUFOUR, COELINA, STÉPHANY, TIENNETTE.

COELINA.

Oh ! que cela est joli, mon oncle !

DUFOUR.

Vraiment, c'est fort bien arrangé.

COELINA.

Pauvre cousin ! tu n'as donc pas dormi ?

DUFOUR.

Bon, dormir !.... à son âge, je faisais comme lui ; j'aurais passé dix nuits de suite pour ménager une surprise agréable à ma femme.

COELINA.

En vérité, Stéphany, on n'est pas plus galant.

DUFOUR.

Tiennette, apporte-nous le déjeûner sous ce berceau : cela fera plaisir à nos jeunes gens, n'est-il pas vrai ?

TIENNETTE.

J'y vais, monsieur. (*elle va, vient et dispose tout pour le déjeûner.*)

COELINA.

Venez vous asseoir, mon oncle.

DUFOUR.

Tout à l'heure, je ne sais si c'est le plaisir de faire des heureux qui me rajeunit, mais je me trouve aujourd'hui beaucoup mieux que je n'ai été depuis long-tems. En attendant le déjeûner, causons de vos intérêts. (*à Cœlina.*) Mon enfant, ta fortune, déjà considérable à la mort de ton père, s'est encore augmentée par les épargnes que j'ai faites, et tu te trouves maintenant une des plus riches héritières de la Savoie. La conduite révoltante de M. Truguelin me prouve qu'en demandant ton alliance pour son fils, il cherchait plutôt à s'approprier tes biens, qu'à former une union assortie ; c'est ce qui m'a

affermi dans la résolution, peut-être un peu prompte, que j'ai prise de vous unir...

STÉPHANY.

Quoi, mon père, vous repentiriez-vous?

DUFOUR.

Mon fils, le monde est injuste, méchant et toujours disposé à trouver des torts aux hommes les plus probes. On pourrait m'accuser d'avoir séduit le cœur de ma pupille; d'avoir abusé de mon empire sur elle, pour lui faire épouser un jeune homme, qui n'a rien, et ne possédera, après ma mort, qu'une fortune des plus modiques. Je devais donc, par délicatesse, favoriser la recherche de M. Truguelin, tant que je l'ai cru dirigé par des motifs louables; maintenant que je suis désabusé, je saisis avec empressement l'occasion de combler vos vœux, en couronnant un amour que vous n'aviez pas jugé à propos de me confier, mais que j'avais pénétré depuis longtems avec la plus vive satisfaction.

COELINA.

Mon oncle, j'accepte avec reconnaissance le présent que vous me faites, en m'unissant à l'ami de mon cœur, à celui que je chéris depuis l'enfance; mais, je vous l'avouerai, M. Truguelin m'épouvante, et je frémis encore des menaces de ce méchant homme.

DUFOUR.

Crainte puérile!..... Qu'avons-nous à redouter de sa part, et qu'y a-t-il de commun entre nous? Les biens de mon frère étaient clairs et bien acquis, son testament les assure à sa fille, tu es son unique héritière; tout ce qui concerne ma gestion est parfaitement en règle, et je brave hardiment les menaces d'un furieux. Il suffit même qu'il paraisse vouloir me contraindre, et qu'il soit venu me narguer jusques chez moi, pour que je mette de l'entêtement à suivre mon premier plan, et que je presse la conclusion de votre mariage.

STÉPHANY.

Mon père!

COELINA.

Que de bonté!

DUFOUR.

Embrassez-moi, mes enfans. Demain vous serez unis; demain j'acquitte une dette sacrée envers mon respectable frère, en fixant à jamais le sort de sa fille.

TIENNETTE.

Vous êtes servi, monsieur.

DUFOUR.

Déjeûnons; après quoi j'irai chez M. Antoine, mon notaire, pour régler les articles du contrat. Tu me donneras le bras, Stéphany.

STÉPHANY, *gaîment.*

Oui, mon père.

DUFOUR, *souriant.*

Je gage que jamais tu ne m'auras accompagné d'aussi bon cœur. Tiennette, comment va ce pauvre homme? est-il remis de sa frayeur d'hier?... Appelle-le.

TIENNETTE.

Oui, monsieur.

DUFOUR.

Dis-lui qu'il vienne dejeûner avec nous.

TIENNETTE.

J'y vais.

DUFOUR, *à Cœlina.*

Soutiens-moi, mon enfant. (*Cœlina donne le bras à Dufour, tous deux s'avancent vers le berceau. Stéphany va au fond, et fait un signe d'intelligence à Faribole, qui appelle ses compagnons. Tout le monde se cache derrière les arbres.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE, FARIBOLE, Paysans et Paysannes.

(*Au moment où Cœlina et Dufour se placent sous le berceau, les branches du haut se séparent et laissent voir un cartel soutenu par des guirlandes et des festons, et sur lequel est écrit :* A l'amour et à la reconnaissance. *Deux couronnes, l'une de roses et l'autre d'immortelles, sont placées sur la tête du vieillard et de sa nièce. De tous cotés, les branches se déploient et laissent voir des chiffres amoureux. Cœlina est restée debout, Dufour est assis, Stéphany est aux pieds de son père. Francisque, conduit par Tiennette qui lui montre ce tableau, est resté immobile devant la porte de la maison.*)

COELINA, *avec l'accent de la surprise et de la joie.*

Ah! mon oncle!

FARIBOLE, *s'avance en riant.*

Eh bien! c'est-il joliment ordonné, ça? Vous ne comptiez pas là-dessus, n'est-ce pas?...

DUFOUR.

Bravo! mes enfans, bravo!.... Il y a 40 ans que je n'aurais pas fait mieux.

(*Il relève Stéphany, l'embrasse et le fait placer à sa droite; Cœlina est près de lui.*)

(*A Francisque.*) Approche, brave homme, cela paraît te faire plaisir.

FRANCISQUE *exprime qu'il éprouve la plus vive satisfaction.*

FARIBOLE, *à Tiennette.*

Ah ! vous ne direz plus que je suis un maladroit ; j'espère que ce coup-d'œil là a été exécuté de main de maître... Avez-vous vu quelquefois des cérémonies mieux ordonnancées que ça ? Allons, vous autres... avancez... sur-tout faites bien ce que je vous ai dit.

(*Tout le monde s'avance, salue Dufour et présente des bouquets à Cœlina.*)

FARIBOLE.

Pas mal ! pas mal ! je suis content de vous.... A présent.... placez-vous pour la danse... ohé... la musique... bon... voilà la place de l'orchestre.... grimpez là-dessus.... et vive la joie.

(*Trois paysans jouant du tambourin, de la musette et de la vielle, montent sur un banc ; on danse.*)

FARIBOLE.

Ça n'est pas amusant du tout, cette danse-là, c'est toujours la même chose. Pour mettre un peu de variation là-dedans, je vas vous chanter une ronde. Mademoiselle Tiennette, nous danserons nous deux pour la rareté du fait. Je crois bien qu'il y a long-tems que cela ne vous est arrivé ; mais ça n'y fait rien. Un petit mémento de tems en tems, ça amuse.

TIENNETTE.

Je le veux bien. Cette journée m'a rajeunie de dix ans.

FARIBOLE.

Allons... les castagnettes ?...

TIENNETTE.

Les voilà.

FARIBOLE.

Attention, je commence. Vous autres, vous chanterez le refrein avec moi, tant bien que mal, comme vous pourrez... j'y suis.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN, *arrivant précipitamment et présentant une lettre à M. Dufour.*

Lisez.

(*Tout le monde se lève de table et paraît frappé d'étonnement ; la danse cesse et chacun demeure immobile ; Germain se retire avec un air de satisfaction.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* GERMAIN.

(*Après un moment de silence et d'indécision, Dufour ouvre le paquet et lit. Il paraît vivement agité pendant cette lecture ; à la fin il s'écrie :*)

DUFOUR.

O honte ! je suis trahi, déshonoré !...

STÉPHANY.

Que dites vous ?

CŒLINA.

Qu'entends-je ?

TIENNETTE.

O ciel !

FARIBOLE.

Ah ! mon dieu.

(*Francisque paraît au désespoir.*)

DUFOUR.

Plus d'hymen ! plus d'amour ! la douleur et la haine...... voilà le partage de ma triste vieillesse.

STÉPHANY.

Expliquez-vous...

CŒLINA.

Parlez, mon oncle...

DUFOUR, *la repoussant.*

Je ne suis point votre oncle.

TOUS.

Elle n'est pas !...

CŒLINA.

(*Stupéfaction générale.*)

Je ne suis pas !

DUFOUR.

Non, elle n'est point ma nièce... c'est l'enfant du crime et de l'adultère.

(*Francisque paraît frappé du coup le plus sensible.*)

STÉPHANY.

Mon père, on vous trompe.

DUFOUR, *lui présentant le papier.*

Lisez.

STÉPHANY, *voyant la signature.*

Truguelin ! c'est une calomnie.

DUFOUR.

Lisez.

STÉPHANY, *lit à haute voix.*

« Cœlina n'est point votre nièce, elle n'est point la fille
» de votre frère. Il fut trompé par sa coupable épouse. Faut-il,

» hélas ! que cette femme criminelle ait été ma sœur ? Isoline
» eut cet enfant d'un misérable sans état, sans fortune et sans
» mœurs. Je vous envoie son extrait de baptême : vous y ver-
» rez qu'elle ne porte point le nom de votre frère, et qu'en un
» mot, elle vous est parfaitement étrangère... »

DUFOUR, *lui montrant les différens seings et lui donnant l'extrait de baptême.*

Le voilà, cet acte.

STÉPHANY, *lit.*

Extrait des registres de baptême de la paroisse St.-Etienne de Servoz.

« Cejourd'hui 11 mai 1754, sur les dix heures du soir, a
» été baptisée Suzanne Cœlina, fille d'Isoline Truguelin et
» de Francisque Humbert... »

(*Francisque jette un cri et tombe sur un banc.*)

COELINA.

Vous, mon père !...

(*Francisque lui tend les bras et elle s'y precipite.*)

STÉPHANY.

Se peut-il ?

DUFOUR.

Quoi ! malheureux ! non content d'avoir déshonoré mon frère, tu as osé t'introduire ici pour solliciter ma pitié, et me laisser contracter l'alliance la plus honteuse. Va ! sors de ma présence, et emmène avec toi le fruit de ton coupable amour...

STÉPHANY.

Cœlina est innocente...

DUFOUR.

Mais son père est un monstre... Sortez, vous dis-je, je vous chasse...

(*Francisque qui, pendant cette scène, a tenu sa fille embrassée, se lève fièrement, et emmène Cœlina vers le fond.*)

DUFOUR, *se retournant brusquement.*

Arrête, malheureux ! . . . sans moyens, sans asyle, sans biens, où conduis-tu cet enfant ?... que va-t-elle devenir ?... doit-elle expirer de besoin, parce que son père fut un misérable ?... prends cette bourse ; quand elle sera épuisée tu me feras connaître ton asyle, et mes secours te suivront...

COELINA.

Gardez, monsieur, des bienfaits que nous ne méritons plus.

DUFOUR.

Eh ! pauvre enfant ! tu n'as rien fait pour t'en rendre indigne.

STEPHANY, *vivement.*

Qu'avez-vous dit, mon père ?

DUFOUR, *brusquement.*

Rien... rien... je dis que je les chasse ; que je ne veux plus les voir... sortez... sortez.

CŒLINA.

Adieu, Stéphany... adieu, Tiennette...

STEPHANY.

Non, tu ne partiras pas... ou je te suivrai partout.

DUFOUR.

Ingrat! abandonner son père!... ah! ce dernier trait m'irrite encore plus contre eux... Sortez, vous dis-je... éloignez-vous, et que je ne vous revoie jamais... (*aux paysans.*) Vous, retenez cet insensé!

(*Tiennette embrasse Cœlina que Francisque emmène. Tiennette les accompagne jusqu'au fond. Stéphany veut en vain les suivre; il est retenu par Faribole et les paysans, et va tomber sur les marches de l'escalier qui est devant la maison.*)

SCENE VII.

DUFOUR, STEPHANY.

STEPHANY.

On me l'enlève... je ne la verrai plus. Mon père! mon père! rendez-moi Cœlina.

DUFOUR.

Réprimez ces cris qui m'offensent. Oubliez Cœlina; elle n'est point votre cousine.

STEPHANY.

Elle est plus; elle est mon amante!

DUFOUR.

Qu'osez-vous dire?...

STEPHANY.

Elle sera ma femme.

DUFOUR.

Insensé!

STEPHANY.

Je vais partir, la suivre, et lui donner ma main aux pieds des autels.

DUFOUR.

Sans mon aveu!...

STEPHANY.

Vous nous le donnerez : la haine ne peut germer dans un cœur comme le vôtre.

DUFOUR.

Ingrat! tu quitterais ton père? tu abandonnerais un vieillard infirme, qui n'a que toi dans le monde pour le consoler?

STEPHANY.

Je reviendrai vous présenter mon épouse, et vous nous presserez tous deux dans vos bras paternels.

DUFOUR.

Si tu es assez imprudent pour effectuer ce projet, je te déshérite et te donne ma malédiction.

STÉPHANY.

La malédiction d'un père est repoussée par l'Être-suprême, quand elle est injuste.

DUFOUR.

Tu oses me manquer de respect?...

STÉPHANY.

Vous faites mon malheur!

DUFOUR.

Ingrat!...

STÉPHANY.

Père dénaturé!...

DUFOUR.

Sors de ma présence... ou je ne réponds plus de mon indignation...

STÉPHANY.

O ciel!... est-on plus malheureux!...

SCENE VIII.

LES PRÉCEDENS, TIENNETTE, *revenant.*

TIENNETTE.

Eh bien? eh bien? . . . qu'y a-t-il encore de nouveau?. . . Vous voulez donc faire mourir tout le monde?....

DUFOUR.

Je ne m'étonne plus, vraiment, si M. Truguelin voulait faire sortir cet homme de chez moi... Il avait de bonnes raisons pour cela... et je l'approuve maintenant...

TIENNETTE.

Votre Truguelin est un monstre...

DUFOUR.

Vous aussi, Tiennette!...

TIENNETTE.

Oui, je le répète.... un monstre!.... il est capable d'avoir falsifié cet acte pour se venger du refus que vous lui avez fait.

DUFOUR.

Cet acte est parfaitement en règle. Je n'en puis nier l'évidence.

TIENNETTE.

Et quand cela serait, monsieur, est-ce une raison pour rom-

pre le bonheur de deux jeunes gens qui s'aiment? pour chasser honteusement de chez vous une jeune personne que vous avez élevée, et qui a partagé, pendant douze ans avec votre fils, vos soins et votre tendresse?... Allez, monsieur, rien ne peut vous justifier d'une semblable injustice... Ce que vous venez de faire est affreux.

DUFOUR.

Songez-vous à qui vous parlez?...

TIENNETTE.

Et ce pauvre Stéphany... qu'a-t-il fait pour être frappé d'un coup aussi sensible?... Et vous pensez qu'il se laissera enlever ses espérances, et qu'il va renoncer tranquillement à celle que vous lui ordonniez d'aimer, il n'y a qu'un moment?... Non, monsieur, il n'y renoncera pas, et il aura raison.... Vous aurez beau le retenir... il vous quittera; il rejoindra l'amie de son cœur... et tous deux iront jouir loin de vous d'un bonheur que vous ne leur avez laissé entrevoir que pour leur rendre leur perte plus sensible.

DUFOUR.

Finissez, Tiennette, ou bien...

TIENNETTE.

Vous me chasserez, n'est-ce pas?... Vous renverrez une fille qui vous sert avec attachement et fidélité depuis trente ans, et cela pour vous avoir dit la vérité, pour s'être révoltée à l'aspect d'une injustice... Oh! oui, vous en êtes capable!... Eh bien, je m'en irai!... Oh! mon dieu, je m'en irai; mais ce ne sera pas du moins sans vous avoir dit tout ce que je pense... sans vous avoir répété que vous êtes un homme dur, méchant, que vous serez abandonné de tout le monde, que vous traînerez une vie languissante et malheureuse, et que personne ne vous plaindra, parce que vous l'aurez mérité... Oui, monsieur, je vous dirai tout cela... je vous le répéterai cent fois, et puis je m'en irai.

DUFOUR.

Encore une fois, taisez-vous.

TIENNETTE.

Je me tais, monsieur, je n'ai plus rien à dire.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANDREVON.

TIENNETTE, *appercevant le docteur qui entre avec empressement.*

Accourez, monsieur le docteur... venez vous joindre à nous pour reprocher à monsieur son injustice.

ANDREVON, *à Dufour.*

Que viens-je d'apprendre ?... Quoi ! vous avez chassé votre nièce de chez vous ?

DUFOUR.

Elle n'est point ma nièce.

ANDREVON.

D'où le savez-vous ?

DUFOUR.

Par ces papiers.

ANDREVON.

De qui les tenez-vous ?

DUFOUR.

De M. Truguelin.

ANDREVON.

C'est un scélérat.

STÉPHANY.

Vous l'entendez, mon père !

TIENNETTE, *avec satisfaction.*

Eh bien ! monsieur, me croirez-vous une autre fois ?

DUFOUR.

Paix !... (*au docteur.*) Vous dites...

ANDREVON.

La vérité. Ah ! mon cher Dufour, si le cœur des mortels se montrait à découvert, on ne ferait peut-être pas un pas dans la société sans rencontrer un être corrompu ou un homme immoral.

DUFOUR.

Docteur, vous connaissez mon opinion sur les hommes ; vous savez qu'en général je ne les estime point : mais une inculpation de cette nature est trop grave pour que j'y croie aussi légèrement, et vous me permettrez de n'y point ajoûter foi, jusqu'à ce que vous m'ayez donné des preuves certaines et irrécusables.

ANDREVON.

Ah ! vous voulez des preuves : je vais vous en donner.

(*Tout le monde se rapproche d'Andrevon et lui prête la plus grande attention.*)

DUFOUR.

Parlez, docteur.

ANDREVON.

Il y a huit ans à peu près (je n'avais pas encore l'honneur de vous connaître) que, revenant au soir de la ville de Cluse, où j'avais été voir quelques malades, je montais doucement le rocher d'Arpennaz...

TIENNETTE, *à part.*

Le rocher d'Arpennaz !

ANDREVON.

Lorsque deux hommes égarés et couverts de sang passent rapidement à mes côtés, comme s'ils venaient de commettre un grand crime.

TIENNETTE, *à part.*

Quel singulier rapport !

ANDREVON.

Mais à peine ont-ils fait cent pas devant moi, que celui qui me paraissait le maître chancelle et tombe baigné dans son sang. Je vole près de lui, et bientôt par mes soins, il est en état de se soutenir jusques chez moi où il passe la nuit. Je le questionne ainsi que son valet, et tous deux s'accordent à dire qu'ils ont été attaqués par des voleurs. Cependant leurs vètemens déchirés, une morsure considérable que le maître avait à la main gauche, d'autres blessures qui me paraissent avoir été faites par un homme sans armes, et plus que tout cela, leur embarras et le peu de vraisemblance de leur récit, me font concevoir des soupçons qui s'accroissent et se changent en certitude, lorsque j'apprends le lendemain que le meûnier d'Arpennaz, l'honnête Michaud, a recueilli la veille, et précisément dans le lieu d'ou j'avais vu partir ces deux hommes, un malheureux, criblé de coups et horriblement mutilé.

TIENNETTE.

Michaud !... le rocher d'Arpennaz !... il y a huit ans !...

DUFOUR.

Laissez finir le docteur.

ANDREVON.

Je ne doutai plus que j'avais chez moi des assassins, et je sortis dans l'intention de les livrer à la justice, qui les faisait chercher ; mais, à mon retour, je ne les trouvai plus ; ils avaient fui. Je courus à leur appartement : ils y avaient laissé une bourse et cette lettre.

DUFOUR, *jetant un coup-d'œil sur la lettre.*

C'est l'écriture de Truguelin.

ANDREVON.

Jugez de ma surprise et de mon indignation en rencontrant hier ici ce même homme que je croyais vous être parfaitement étranger. Je n'ai pas été maître de moi, et vous ai quitté pour aller le dénoncer aux magistrats. Depuis ce matin les archers sont à sa poursuite, et peut-être en ce moment le conduit-on à Chambéry pour en faire un exemple.

DUFOUR.

Vous avez bien fait, on en saurait trop tôt purger la terre des méchans qui la fatiguent de leur présence.

TIENNETTE.

Mais, monsieur, ce malheureux trouvé près du moulin, recueilli par Michaud...

ANDREVON.

Eh bien ?

STEPHANY.

Il était ici...

TIENNETTE.

C'est le père de Cœlina.

ANDREVON.

Quoi ! ce pauvre homme...

DUFOUR

C'est lui-même.

STEPHANY.

Les persécutions que Truguelin n'a cessé de lui faire éprouver, cachent quelqu'affreux mystère...

DUFOUR.

Je le crois : mais comment l'éclaircir, j'ai éloigné ceux qui pouvaient m'instruire...

ANDREVON.

Comment avez-vous pu croire si légèrement ?

DUFOUR.

Comment ! comment ! il ne s'agit pas de cela... c'est fait...

ANDREVON.

Il faut voir Cœlina, cet indigent...

TIENNETTE.

Oui, monsieur, il faut les voir.

STEPHANY.

Courir sur leurs traces.

DUFOUR.

Mais où sont-ils enfin, pour qu'on les voie, pour qu'on leur parle ?

ANDREVON.

Au moulin d'Arpennaz, chez le bon Michaud, pour lequel cet indigent conserve la plus vive reconnaissance.

DUFOUR.

Vous les avez donc vus ?

ANDREVON.

Je les quittais en entrant chez vous.

DUFOUR.

Allons les trouver.... je veux les voir absolument.

STÉPHANY.

Mon père ! vous leur rendrez donc votre amitié ?

DUFOUR.

S'ils la méritent.

ANDREVON.

Et s'ils ne sont que malheureux ?...

DUFOUR.

Je les plaindrai.

STÉPHANY.

Ce n'est point assez, mon père, il faut...

DUFOUR.

Je sais ce que j'ai à faire.... Est-ce à 65 ans que j'ai besoin qu'on règle ma conduite ? Allons, donne-moi le bras et partons.

ANDREVON.

Je suis content de vous, mon voisin.

DUFOUR.

Un moment, vous ne savez pas encore ce que je ferai.

TIENNETTE.

C'est égal, monsieur, je vous rends d'avance mon amitié.

DUFOUR.

Je te remercie, Tiennette.

STÉPHANY.

O ciel ! exauce mes voeux !

(*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un lieu sauvage, connu sous le nom du Nant-d'Arpennaz; dans le fond, entre deux rochers très-élevés, est un pont de bois, au-dessous duquel se précipite un torrent écumeux, qui traverse le théâtre et vient passer derrière un moulin, placé à droite au second plan; la porte du moulin fait face à la coulisse, et les croisées sont vis-à-vis des spectateurs; il y a un banc de pierre au-dessous des croisées; à quelques pas du moulin, se trouve un petit pont très-frêle qui communique à un sentier escarpé qui borde le torrent et mène au haut de la montagne. Des sapins répandus çà et là, semblent encore faire ressortir davantage l'aspérité de ce séjour. A gauche, vis-à-vis du moulin, est une petite masse de rochers, couronnée par deux ou trois sapins, et au-devant de laquelle on remarque une partie platte, taillée pour faire un banc.

Pendant l'entr'acte on entend le bruit éloigné du tonnerre; bientôt l'orage augmente, et, au lever du rideau, toute la nature paraît en désordre; les éclairs brillent de toutes parts, le torrent roule avec fureur, les vents mugissent, la pluie tombe avec fracas, et des coups de tonnerre multipliés qui se répètent cent fois, par l'écho des montagnes, portent l'épouvante et la terreur dans l'ame.

SCENE PREMIERE.

TRUGUELIN, *déguisé en paysan.*

(*Il arrive avec un air égaré, et parcourt le théâtre comme un insensé.*)

Ou fuir?... où porter ma honte et mes remords? Errant depuis le matin dans ces montagnes, je cherche en vain un

asyle, qui puisse dérober ma tête au supplice... Je n'ai point trouvé d'antre assez obscur, de caverne assez profonde pour ensevelir mes crimes. Sous ces habits grossiers, rendu méconnaissable à l'œil le plus pénétrant, je me trahis moi-même, et baissant vers la terre mon front décoloré, je ne réponds qu'en tremblant aux questions qu'on m'adresse. — Il me semble que tout, dans la nature, se réunit pour m'accuser... — Ces mots terribles retentissent sans cesse à mon oreille : point de repos pour l'assassin ! vengeance ! vengeance !... — (*On entend résonner l'écho. Truguelin se retourne avec effroi.*) Où suis-je ? et quelle voix menaçante... ciel !... que vois-je ?... ce pont... ces rochers... ce torrent... c'est là.... là.... que ma main criminelle versa le sang d'un infortuné... O terre! entr'ouvre-toi !... abîme, dans ton sein, un monstre indigne de la vie... O mon dieu ! toi que j'ai si long-tems méconnu.... vois mes remords, mon repentir sincère.... verse sur moi ce baume consolateur... Arrête, misérable ! et n'outrage plus le ciel par de telles prières !... Des consolations à toi !... cette faveur n'est réservée qu'à l'innocent, tu ne la goûteras jamais. La honte... les larmes...l'échafaud... voilà le sort qui t'attend... et auquel tu ne pourras échapper. (*il tombe anéanti sur un banc de rocher, et ajoute d'une voix pénétrée.*) Ah ! si l'on savait ce qu'il en coûte pour cesser d'être vertueux, on verrait bien peu de méchans sur la terre. (*il est absorbé dans ses réflexions.*)

(*Pendant cette scène l'orage a continué.*)

SCENE II.

TRUGUELIN, MICHAUD.

MICHAUD, *paraît sur le pont ; il arrive en chantant.*

Air : (de Toberne) *Pendant le jour je bêche.*

La foudre sur ma tête
Gronde sans m'effrayer,
Je ris de la tempête,
Et brave le danger,
Franc, joyeux, charitable,
Je crains peu le trépas ;
Ce jour n'est redoutable
Que pour les scélérats.

TRUGUELIN, *revient de son accablement, comme s'il sortait d'un long sommeil, se lève et s'écrie :*

O ciel !... on m'a reconnu !... (*il regarde dans le fond, et apperçoit Michaud qui descend de la montagne.*) Funeste conséquence du crime !... je ne vois par-tout que des accusateurs. Remettons-nous. (*il s'assied, et s'efforce de prendre une contenance assurée.*)

MICHAUD, *finissant l'air.*

Banissons l'humeur noire,
Et vive les plaisirs !
Travailler, rire et boire,
Voilà tous mes desirs.

(*Il va à la porte du moulin, et apperçoit Truguelin.*) Eh ! l'ami ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

TRUGUELIN.

Je suis à l'abri de l'orage.

MICHAUD.

Parbleu ! entrez dans mon moulin, vous serez mieux.

TRUGUELIN, *à part.*

Si je pouvais par-là me soustraire aux recherches...

MICHAUD.

Eh bien ! est-ce que cela vous fâche; vous ne me répondez pas ?

TRUGUELIN, *à part.*

Acceptons. (*haut.*) Au contraire, mon camarade... je suis ou ne peut pas plus reconnaissant...

MICHAUD.

Vous paraissez accablé... c'est sans doute la fatigue...

TRUGUELIN, *d'un air contraint.*

Oui... oui... c'est la fatigue.

MICHAUD.

Venez-vous de loin, comme celà ?

TRUGUELIN.

De Genève.

MICHAUD.

Et vous allez ?

TRUGUELIN.

A la Couteraye.

MICHAUD.

Encore sept lieues !.... Vous ne comptez pas y arriver aujourd'hui ?

TRUGUELIN.

Si mes forces le permettent.

MICHAUD.

Vous trouvez peut-être singulier que je vous questionne aussi librement..... Ma foi vous m'excuserez, c'est ma manière... Je suis rond, loyal, un peu causeur, mais d'une franchise à toute épreuve; et, voyez-vous, je mettrais aussi peu d'importance à vous raconter mes affaires, que je témoigne d'empressement pour être instruit des vôtres. Avez-vous passé à Sallenche ?

TRUGUELIN.

Ce n'est pas ma route.

MICHAUD.

Vous avez raison... J'y étais encore il n'y a pas une heure, et j'ai été témoin d'un grand acte de justice. Il n'est pas, que vous n'ayez entendu parler d'une histoire arrivée ici, il y a 8 ans... d'un jeune peintre, nommé Francisque, que j'ai trouvé là-bas... de l'autre côté du pont, à moitié mort, et horriblement mutilé ?

TRUGUELIN, *avec une indifférence affectée.*

Cette aventure a fait assez de bruit.

MICHAUD.

On a cherché long-tems à découvrir les auteurs de ce meurtre sans pouvoir y parvenir; ils étaient disparus... Mais voyez, comme on a bien raison de dire que le crime ne reste jamais impuni... Hier soir, le docteur Andrevon, en entrant chez son ami Dufour, reconnaît les assassins de ce pauvre Francisque... Il ne perd pas de tems, court les dénoncer aux magistrats; on se met à leur poursuite, et, comme je vous le disais, je viens de voir conduire en prison le domestique de ce scélérat Truguelin... il a tout avoué... ainsi son affaire ne sera pas longue..

TRUGUELIN, *à part.*

Je frissonne!

MICHAUD.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

TRUGUELIN.

L'idée de ce crime est épouvantable.

MICHAUD, *lui frappant sur l'épaule.*

Soyez tranquille. Allez, ils ne le porteront pas loin... les ordres sont donnés... les archers sont en campagne... la moindre chaumière sera visitée... oh! il est impossible que le maître échappe... Ma foi, quoique je ne sois pas méchant, l'amitié que j'ai pour ce malheureux Francisque, me fait desirer que la punition de ce monstre soit prompte et exemplaire... Tenez, voyez plutôt si je ne vous ai pas dit vrai... Voilà une brigade qui se dirige de ce côté.

(*Pendant cette scène, l'orage a cessé.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN EXEMPT, ARCHERS.

MICHAUD *quitte Truguelin et s'avance jusqu'au petit pont de bois.*

TRUGUELIN, *à part.*

Un moment plutôt j'étais perdu! Grand dieu!... la rencontre de cet homme serait-elle un de tes bienfaits?... voudrais-tu me soustraire au supplice qui m'est réservé?... (*il se rapproche de Michaud.*)

MICHAUD.

Cherchez-vous quelqu'un, mes bons messieurs ?

L'EXEMPT, *tenant un papier à la main.*

Oui, brave homme; nous cherchons un certain Truguelin, que nous avons ordre d'arrêter, et dont voici le signalement.

TRUGUELIN, *à part.*

Je suis perdu.

L'EXEMPT, *lit.*

François Truguelin, âgé de 47 ans, taille de 5 pieds 3 pouces... front élevé... sourcils et cheveux châtains, yeux noirs et caves, nez aquilin, bouche moyenne, menton rond, visage long, physionomie fausse, la voix forte, et la démarche hardie, habit vert galonné, une large cicatrice sur le revers de la main gauche.

TRUGUELIN, *à part, et mettant vivement sa main gauche dans la poche de son habit.*

Je frémis !

MICHAUD.

Je ne le connais pas; mais j'en ai entendu parler.

TRUGUELIN.

C'est un grand coupable, à ce qu'on dit.

L'EXEMPT.

C'est un scélérat que reclame la justice.

MICHAUD.

Elle fait très-bien; je l'approuve d'autant plus que je suis l'ami intime du malheureux qui a été victime de ce Truguelin. Mais il n'est pas à présumer qu'il soit resté aussi près des lieux où s'est commis le crime... et où il pourrait être reconnu...

L'EXEMPT.

Oh! il n'a pas eu le tems d'aller bien loin : on nous a assuré qu'on l'avait vu s'enfoncer dans ces montagnes...

TRUGUELIN.

Il aura peut-être gagné les bords de l'Arve...

MICHAUD.

Cela serait très-possible.

L'EXEMPT.

En effet, ce côté étant moins fréquenté...

MICHAUD.

Il s'y sera cru plus en sûreté, et de là il aura été par Chamouny jusqu'au Buet, où, une fois arrivé, il lui sera très-facile de se soustraire aux recherches.

L'EXEMPT.

Il a raison.

MICHAUD.

Si vous m'en croyez, vous vous dirigerez promptement vers ces lieux...

L'EXEMPT.

Merci, mes amis.

MICHAUD.

Ne perdez pas de tems.

L'EXEMPT.

Voilà ce qui s'appelle un brave homme. Adieu.

TRUGUELIN.

Bon voyage, messieurs.

MICHAUD, *les conduisant jusqu'au-delà du pont.*

Sur tout, ne le manquez pas.

TRUGUELIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Si je pouvais rester jusqu'à la nuit chez cet homme, j'échapperais peut-être aux recherches... mais qui m'assurera que le hasard me soit aussi favorable une autre fois, et qu'une seconde visite...

MICHAUD, *aux archers.*

Songez que l'orage a grossi les torrens... vous ne pourrez pas passer-là... montez encore... bon... c'est cela... (*On les perd de vue.*)

TRUGUELIN, *à part.*

En tout cas, je cours moins de risque en demeurant ici, qu'en parcourant des lieux où la présence d'un homme seul excite la curiosité... mais si, sur quelqu'indice, ce paysan découvrait en moi le coupable qu'on cherche, que risqué-je ? je suis armé... Encore un crime, Truguelin !... et tu ne frémis pas !

MICHAUD.

Les voilà dans le bon chemin. (*il revient.*)

TRUGUELIN, *à part.*

Est-ce par de nouveaux forfaits que tu veux obtenir le pardon du premier ?

SCENE IV.

MICHAUD, TRUGUELIN.

MICHAUD.

Camarade, il se fait tard ; les chemins sont mauvais... vous êtes fatigué, et il vous est imposible d'arriver ce soir à la Couteraye. Croyez-moi, passez la nuit au moulin ; vous m'avez l'air d'un galant homme, d'un bon vivant : je trouverai là-dedans quelques vieilles bouteilles de vin. J'ai servi autrefois ; je vous conterai mes aventures, vous m'apprendrez les vôtres. Insensiblement la nuit se passera, et demain, aussi matin que vous le voudrez, vous vous remettrez en route.

TRUGUELIN.

J'accepte volontiers vos offres.

MICHAUD.

Eh bien, voilà qui est dit. Entrons, vous vous reposerez plus à votre aise. Pendant ce tems, je préparerai notre petit repas; et qui sait? vous aurez peut être le plaisir, avant de vous en aller, de voir arrêter ce coquin de Truguelin.

TRUGUELIN, *à part.*

Plaise au ciel que ce ne soit point l'affreuse vérité!

MICHAUD.

Entrons. (*Il le prend par la main.*) Diable! vous avez là une terrible cicatrice.

TRUGUELIN.

(*A part.*) O ciel! (*embarrassé.*) une cicatrice! (*se remettant et affectant de sourire.*) Ah! oui, à la main; c'est la suite d'une blessure reçue à l'armée... Je vous conterai cela.

MICHAUD.

C'est presque comme celle que l'officier vient de nous lire. (*en riant.*) Si on allait vous prendre pour le coquin qu'on cherche à présent, cela ne vous amuserait pas, heim? Je dis cela pour rire au moins, il ne faut pas que cela vous fâche. Allons, je suis bien aise que vous ayez servi; cela fera que vous ne serez pas en reste vis-à-vis de moi. Entrez donc... que diable! est-ce que vous faites des façons?...

TRUGUELIN.

Je vous obéis. (*ils entrent dans le moulin.*)

SCENE V.

COELINA, FRANCISQUE.

(*Ils paraissent sur le haut de la montagne.*)

(*Francisque soutient Cœlina, qui peut à peine marcher. Quand ils sont arrivés au petit pont, il lui montre le moulin, en lui indiquant que c'est là qu'ils trouveront le repos.*)

COELINA.

C'est donc ici le terme de notre voyage?

(*Francisque fait un signe affirmatif, et la conduit vers le banc où elle s'assied.*)

COELINA.

Quoi! si près de Sallenche?

(*Francisque témoigne combien il est affecté de n'avoir à lui offrir qu'un aussi triste asyle.*)

COELINA.

Ne vous affligez pas, mon père; Cœlina, près de vous, trouvera son bonheur à vous exprimer chaque jour sa tendresse et à vous prodiguer les soins les plus empressés.

(*Francisque la serre vivement contre son cœur et lui exprime ses craintes de la voir un jour regretter les grands biens qu'il lui a fait perdre.*)

COELINA.

Non, mon père, ce ne sont pas les richesses auxquels je n'avais aucun droit, dont la perte me paraîtra sensible. C'est l'ami de mon cœur que je regrette. Ce cher Stéphany... ah! mon père!... je l'ai perdu pour toujours.

(Francisque la rassure en lui annonçant qu'elle peut encore prétendre à se voir son épouse.)

COELINA.

Moi, devenir son épouse!... jamais, mon père.

(Francisque répète ce qu'il vient de dire.)

COELINA.

Comment espérez-vous y parvenir?

(Francisque montre son cœur et le ciel, et répond qu'il réussira.)

COELINA.

Puissiez-vous dire vrai!... mais l'espoir a fui de mon cœur.

(Francisque la rassure encore et va frapper à la porte du moulin.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MICHAUD.

MICHAUD, *ouvre la porte et se jette dans les bras de Francisque.*

C'est vous, mon bon ami!... je ne vous attendais pas si vîte... foi de Michaud.

COELINA, *vivement.*

Quoi! serait-ce là ce bon Michaud, dont les soins généreux et constans vous ont conservé la vie?

(Francisque fait signe que oui.)

MICHAUD.

Est-ce que je n'ai pas l'air d'un honnête homme, mademoiselle?

COELINA.

Ah! mon père, je sens que je l'aimerai presque autant que vous.

MICHAUD.

C'est vous qui êtes mademoiselle Cœlina?...

COELINA.

Oui.

MICHAUD.

Et par quel hasard vous vois-je dans nos montagnes?

COELINA.

J'ai suivi mon père.

(Francisque paraît souffrir.)

MICHAUD.

Vous semblez affligés ; que vous est-il donc arr ivé ?

(*Francisque soupire et lève les yeux au ciel.*)

COELINA.

L'hymen alaitserrer les plus doux nœuds, j'allais épouser l'ami de mon cœur... mon père jouissait en secret du bonheur de sa fille.

MICHAUD.

Eh bien ?

COELINA

Quand un monstre...

MICHAUD.

Achevez.

COELINA.

Truguelin a découvert le secret de ma naissance.

MICHAUD.

Encore ce coquin !... J'espère qu'il paiera bientôt tout cela.

COELINA.

Que voulez-vons dire ?...

MICHAUD.

Qu'on le poursuit... que son domestique est déjà arrêté, et que lui-même ne peut tarder à tomber entre les mains de la justice.

(*Francisque et Cœlina se jettent à genoux par un mouvement spontané, et remercient le ciel.*)

(*Francisque exprime à sa fille que c'est un commencement de justice, et qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté divine.*)

(*Michaud la contemple avec ravissement.*

MICHAUD.

Mais cette chère enfant doit avoir besoin de prendre quelque chose, entrons...

COELINA.

Encore un moment... Je me sens oppressée...

MICHAUD.

Dans ce cas, demeurez au grand air... aussi bien ne faut-il pas vous presser d'entrer là-dedans... il n'y fait pas beau, du moins, je vous en avertis. Cela ne ressemble pas du tout aux belles chambres de la ville.

COELINA.

Vous vous moquez, bon Michaud.

MICHAUD.

Je vais vous chercher quelques fruits. (*il entre.*)

COELINA.

Mon père, donnez-lui ces effets...

(*Francisque prend le paquet qu'il avait en entrant, et le porte au moulin.*)

MICHAUD, *sortant et apportant un petit panier rempli de fruits.*

Pourquoi ne m'avez-vous pas donné cela ?... Je l'aurais serré moi-même.

(*Francisque passe outre et entre dans le moulin.*)

MICHAUD.

Tenez, ma brave demoiselle, voilà des fruits délicieux ; ils sont de notre jardin. Goûtez, goûtez... cela vous remettra.

COELINA.

Excellent homme !...

(*Francisque sort précipitamment du moulin ; il est pâle ; l'épouvante et l'horreur sont peintes sur sa figure; Michaud et Cœlina se lèvent et vont à lui.*)

MICHAUD.

Qu'avez-vous ?

COELINA.

D'où naît cet effroi ?

(*Francisque montre la chaumière à plusieurs reprises en reculant, et leur indiquant qu'elle renferme un homme qu'il craint.*)

COELINA.

Que voulez-vous dire ?

MICHAUD.

Cet homme vous aurait-il effrayé ?

(*Francisque indique que, malgré son déguisement, il l'a reconnu ; il montre sa main à Michaud, et lui rappelle que c'est à ce signe qu'il aurait dû reconnaître son assassin.*)

MICHAUD.

Est-il possible !... Ce serait là Truguelin ?

COELINA.

Truguelin, ô ciel !

(*Francisque assure que c'est lui.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, TRUGUELIN, *à la croisée du moulin.*

TRUGUELIN, *à part, sans être vu.*

L'absence de cet homme m'inquiète... Qu'entends-je ?... on m'a nommé.

MICHAUD.

O malédiction ! Les archers étaient là et je n'ai pas su deviner cela !.... C'était cependant bien facile... et cette cicatrice... Ah, Michaud !... Michaud !... où avais-tu mis ton esprit ?

COELINA.

Fuyons, mon père! éloignons-nous de ce méchant homme?

TRUGUELIN, *de même.*

J'en sais assez, retirons-nous. (*il rentre et ferme la croisée.*)

SCENE VIII (*).

COELINA, FRANCISQUE, MICHAUD.

MICHAUD.

Gardez-vous bien de vous en aller. Il est encore tems de réparer ma sottise; les archers ne peuvent être fort éloignés; je vais courir après eux et les ramener avec moi; que ce soit ici.... là.... où le crime a été commis, que le monstre en reçoive la punition.

(FRANCISQUE *arrête Michaud et lui montre le moulin, en lui faisant entendre que Truguelin peut s'échapper.*)

MICHAUD.

Vous avez raison... Etourdi!... j'oubliais que l'essentiel est de nous assurer des issues. Commençons par fermer la porte. (*Il ferme la porte.*) (*Allant vers la croisée.*) Visitons ce côté... bon! il ne se doute de rien... veillez soigneusement... Avez-vous des armes?

(FRANCISQUE *tire des pistolets de sa poche.*)

MICHAUD.

Gardez celui-ci... il vous servira à tenir notre homme en respect, s'il tentait de s'évader.... et donnez-moi l'autre... Si mes cris ne penvent se faire entendre des archers... ma dernière ressource sera de lâcher un coup de pistolet pour les attirer de ce côté...

COELINA.

Allez vîte..

MICHAUD.

Du courage... de la prudence...

COELINA.

Veillez sur mon père...

MICHAUD.

Le ciel veille sur tous deux.

(FRANCISQUE *témoigne sa reconnaissance à Michaud, qui monte rapidement sur le pont, regarde de tous côtés et disparaît.*)

(*)Cette scène doit être jouée d'une manière mystérieuse et avec vivacité.

SCENE IX.

TRUGUELIN, COELINA, FRANCISQUE.

COELINA.

Demeurez ici, mon père, je vais sur le pont pour découvrir plutôt Michaud, ou appeler du monde s'il s'en présente.

(*Elle monte sur le pont : Francisque, assis au bord du torrent près la porte du moulin, a le dos tourné à la croisée et regarde sa fille.*)

TRUGUELIN, *rouvre la croisée.*

Je n'entends plus rien, ils se sont sans doute éloignés.... le moment est favorable... mettons-nous, par une prompte fuite, à l'abri de leurs perquisitions.

(*Il monte sur la croisée, descend sur le banc de pierre qu'est placé devant, et de là à terre; il va doucement jusqu'à l'angle du moulin. Quand il y est arrivé, il apperçoit Francisque à deux pas de lui, alors il recule, et, tirant ses pistolets, il se présente brusquement à lui.*) Si tu fais un mouvement, tu es mort. (*Et il s'éloigne en menaçant toujours Francisque, qui se lève vivement pour prendre son pistolet. Truguelin lâche son coup et le manque. Cœlina jette un cri perçant.*)

COELINA.

Michaud! Michaud!

(*On entend dans l'éloignement un second coup de pistolet. Francisque court vivement sur Truguelin et lui coupe le chemin en côtoyant le torrent, de sorte que celui-ci se trouve forcé de revenir du côté de la maison. Cœlina est descendue, s'est jetée au-devant de son père et l'a entraîné dans le moulin.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ARCHERS, PAYSANS.

(TRUGUELIN *fuit par le sentier qui borde le torrent et va traverser le pont du haut, quand un archer se présente le sabre élevé; Truguelin se jette sur lui, le désarme et le jette dans le torrent; alors il veut passer outre; mais plusieurs archers l'en empêchent, et il est forcé de redescendre précipitamment jusqu'auprès du moulin, où se livre un combat très-vif entre lui et les archers, il en reverse un et va échapper à l'autre, quand les paysans armés, se précipitent sur lui et veulent le frapper. Francisque et sa fille sortent du moulin et se jettent au-devant des coups.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DUFOUR, ANDREVON, STÉPHANY, MICHAUD, TIENNETTE, FARIBOLE.

DUFOUR, ANDREVON, STÉPHANY et TIENNETTE *paraissent sur le pont. Michaud voyant ce qui se passe en bas, descend rapidement, se place entre Truguelin et les paysans, et relève les armes dirigées contre Truguelin.* (Tableau.)

MICHAUD.

Mes amis, laissez aux lois le soin de vous venger. L'homme vertueux punit, mais il n'assassine pas.

DUFOUR, *aux archers.*

Faites votre devoir. (*On emmène Truguelin blessé et paraissant profondément accablé.*)

SCENE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, excepté, TRUGUELIN et les ARCHERS.

MICHAUD.

Enfin nous en voilà débarrassés !

DUFOUR, *à Francisque.*

Mais que je sache au moins la cause de ce mystère et le motif des persécutions de Truguelin.

(*Francisque lui présente un papier que Stéphany prend et ouvre avec empressement ; tout le monde s'approche avec intérêt, et paraît en désirer impatiemment la lecture.*)

STÉPHANY, *lit.*

« Un mariage secret m'unissait depuis deux mois à la belle
» Isoline, lorsque monsieur votre frère la vit et proposa de
» l'épouser. Vous savez qu'en se mariant il assurait tous ses
» biens à ses enfans au cas qu'il en eût. Truguelin, dans l'es-
» poir de s'emparer un jour de ce riche héritage, et sans res-
» pect pour des nœuds que sa sœur lui avoua, la contraignit
» dans mon absence à consentir à cette union. »

TOUS.

Le malheureux !

STEPHANY, *continuant.*

« Cœlina vit le jour. Désespéré d'avoir perdu mon épouse
» et voulant conserver sur ma fille les droits que m'assuraient
» l'hymen et la nature, je l'enlevai aux personnes qui en
» étaient chargées, et je la fis baptiser sous mon nom. De là
» le motif de la haîne de Truguelin et sa constance à me per-
» sécuter. »

DUFOUR, *interrompant son fils.*

Le reste m'est connu. (*à Francisque en lui tendant les bras.*) Vous êtes un brave homme, et je vous rends mon estime.

ANDREVON.

Il la mérite.

COELINA, *embrassant Francisque, qui pleure de joie et d'attendrissement.*)

Ah ! mon père !

STÉPHANY, *à Dufour.*

Mais sa fille...

DUFOUR.

Devient la mienne. Demain vous serez unis. (*à Stéphany.*) Les biens de mon frère me reviennent de droit, je te les donne.

STEPHANY.

Pour les rendre à Cœlina.

DUFOUR.

Bien. (*il prend Cœlina et Stéphany dans ses bras et les presse contre son sein*)

TIENNETTE.

En vérité je ne me sens pas d'aisé. (*faisant une révérence à Dufour.*) Excusez, monsieur, mais je n'y tiens pas : il faut absolument que je vous embrasse.

DUFOUR, *l'embrassant.*

Excellente fille !

FARIBOLE.

Ah ça ! on se marie donc ?

TIENNETTE.

Sans doute.

FARIBOLE.

A la bonne heure.... j'aime les noces, moi. On danse, on chante, et puis c'est une occasion de montrer ses petits talens pour les cérémonies. Mais, parbleu, à propos de cérémonies, puisque voilà un méchant de moins et des heureux de plus, c'est bien le cas ou jamais de nous réjouir. M. Dufour est trop fatigué pour retourner de suite à Sallenche, pas vrai, monsieur ? Pendant qu'il va se reposer, le père Michaud nous chantera une ronde. Hein ! qu'en dites-vous ?

TOUS.

Oui... oui...

FARIBOLE.

Allons, père Michaud, quelque chose de joli.

MICHAUD.

M'y voila. (*Tout le monde danse en répétant le refrein.*)

RONDE.

Air : *Un rigodon, zig, zag, don, don.*

Vous le voyez, mes chers amis,
De l'ombre en vain l'on couvre,
Les crimes que l'on a commis,
Tôt ou tard ça s'découvre.
Soyons bons, francs, vertueux;
Faisons souvent des heureux;
Alors gaîment on danse
Le rigodon
Zig, zag, don, don,
Rien n'échauff' la cadence
Comme un' bonne action.

Ne r'poussons jamais l'indigent,
Qui nous peint sa disgrace;
Demain un r'vers, un accident,
Peut nous mettre à sa place;
Soyons toujours généreux,
Quand on a fait un heureux;
Bien plus gaîment on danse
Le rigodon
Zig, zag, don, don,
Rien n'échauff' la cadence
Comme un' bonne action.

Bien des gens croyent trouver l'honneur
Au sein de la richesse;
Mais il n'est qu'dans la paix du cœur,
Sans ça point d'allégresse.
Aux champs tout comble nos vœux,
On voit, on fait des heureux;
Soir et matin l'on danse
Le rigodon
Zig, zag, don, don,
Rien n'échauff' la cadence
Comme un' bonne action.

(On forme un tableau grotesque et la toile tombe.)

FIN.

LE CHANSONNIER
DE LA PAIX,

IM-PROMPTU EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

Par R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre Feydeau, le 29 pluviose an IX.

A PARIS,

hez { Huet, libraire, rue Vivienne, n°. 8 ;
Barba, palais du Tribunat, galerie du théâtre de la République.

AN IX. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
TANT-MIEUX, } *nouvellistes*,	Le C. GAVEAUX.
TANT-PIS, } *nouvellistes*,	Le C. GEORGET.
LE PÈRE LA JOIE, marchand de chansons,	Le C. JULIET.
CRIN-CRIN, son associé,	Le C. LESAGE.
SUZON, fille du père la Joie,	Melle. LESAGE.
UNE DISEUSE DE BONNE AVENTURE,	Melle. DESBROSSES.
UNE BOUQUETIÈRE,	Melle. ROS. GAVAUDAN
UNE MARCHANDE D'OUBLIES,	Melle. AGL. GAVAUDAN
LE PÈRE NICOLAS,	Le C. PLATEL.
LE GARÇON DE CAFÉ,	Le C. LEMET.
DEUX SPECTATEURS PARLANS,	Le C. PRÉVOST. Le C. DARCOURT.
PEUPLE.	

La scène est dans une promenade publique.

LE CHANSONNIER
DE LA PAIX.

Le théâtre représente une promenade publique brillamment illuminée. Sur la droite un café, au-dessus duquel est écrit : AU CAFÉ DE LA PAIX. *Une tente qui se prolonge, sous laquelle sont des tables et des chaises. Plusieurs personnes assises, occupées à boire ; d'autres qui se promènent.*

SCÈNE PREMIÈRE.

TANT-MIEUX, *assis à une table sur le devant, et occupé à lire des papiers ;* LE PEUPLE.

CHŒUR DU PEUPLE.

Air des Petits Savoyards.

Ah! quel beau jour ! Ah ! quel plaisir !
A la fête,
Qu'on apprête,
Tout bon français doit concourir.
La gaîté vous appelle,
Accourez à nos jeux.
Oui, dansons,
Célébrons
Et la victoire
Et notre gloire
Par nos chansons.

Lorsqu'après dix ans d'absence,
La paix vient nous visiter,
Il faut si bien la fèter,
Qu'ell' ne quitte plus la France!

Ah! quel beau jour! etc.

UN SPECTATEUR.

Eh bien! v'là-t-il de fameuses nouvelles!

UN AUTRE.

Je t'en réponds.

LE PREMIER.

Nous avons donc la paix!

LE SECOND.

Oui, v'là qu'est bâclé! Pour cette fois, il n'y a plus à en douter... Comme nous allons nous divertir!

LE PREMIER.

Des réjouissances partout! jusqu'au maître de ce café, qui veut se signaler! Il nous a promis pour ce soir une petite fête... On dit que ce sera joli... nous rirons de bon cœur.

LE SECOND.

Et nous danserons, j'espère!

LE PREMIER.

Cela va sans dire. Le père la Joie et son garçon Crin-Crin se chargent de faire danser tout le quartier.

LE SECOND.

Mais à quelle heure ça doit-il commencer?

LE PREMIER.

A huit heures.

LE SECOND.

En ce cas, nous avons encore le tems de nous promener. Il faut aller chercher nos amis... plus on est de foux, comme dit cet autre, plus on rit.

(*Le peuple sort en dansant, et en reprenant le chœur.*)

SCENE II.

TANT-MIEUX.

Que ce spectacle est doux pour mon cœur! j'aime à partager la joie du peuple. Sa gaîté est naive et franche. On abusa quel-

quefois de sa crédulité; mais combien on l'a calomnié lorsque des méchans ont cru se justifier en l'accusant de leurs propres crimes!

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Français, peuple aimable et charmant,
Dans tes goûts, frivole et volage,
Nul ne t'égale en agrément,
Rien ne résiste à ton courage :
Pour ton bonheur, fuis l'esprit faux,
Fuis les travers et l'imposture;
A l'art seul tu dois tes défauts,
Et tes vertus à la nature.

J'aperçois M. Tant-Pis, le plus grand nouvelliste du quartier. C'est au fond un assez bon diable, mais fort peu instruit. Il a, comme bien des gens, le défaut de voir tout de travers. Sachons ce qu'il pense de tout ceci.

SCENE III.

TANT-MIEUX ET TANT-PIS.

TANT-MIEUX.

Bonjour, mon voisin... Par quel hasard vous voit-on ici?... je ne croyais pas qu'aujourd'hui vous fussiez sorti de chez vous.

TANT-PIS.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît, M. Tant-Mieux?

TANT-MIEUX.

C'est qu'ordinairement vous n'êtez pas de l'avis de tout le monde.... Eh bien! doutez-vous encore de la paix?

TANT-PIS.

Eh! eh! c'est selon.

TANT-MIEUX.

Cependant, le traité....

TANT-PIS.

Ah! ah! l'avez-vous vu signer?... Voilà comme vous êtes!.. Au surplus, je vous pardonne : cela vous est permis .. vous ne connaissez point comme moi la carte.

TANT-MIEUX.

Nos généraux la connaissent encore mieux que vous, mon voisin.

TANT-PIS.

Mais, mon cher, j'ai pesé long-tems les intérêts des puissances belligérantes, et...

TANT-MIEUX.

Nous avons trouvé l'équilibre.

TANT-PIS.

J'en serais enchanté... mais tout cela ne se fait pas comme vous le croyez... rappelez-vous les guerres anciennes... J'ai médité l'histoire, voyez vous; les époques me sont familières... Souvenez-vous du siège de Berg-op-Zoom, par le vicomte de Turenne... Le maréchal de Saxe fut quinze mois devant le port Mahon... et les puissances du Levant, après trois ans de blocus, échouèrent devant Gibraltar.

TANT-MIEUX.

Mais, vous battez la campagne, mon voisin.

TANT-PIS.

Point du tout.

Air des portraits à la mode.

On a vu souvent des royaumes unis
Combattre long-tems de faibles ennemis,
Pour leur enlever un très-mince pays;

TANT-MIEUX.

C'était l'ancienne manière.
Mais voler dix ans de succès en succès,
Remplir l'univers du beau nom de français,
Et seuls contre tous les forcer à la paix,
C'est le nouvel art de la guerre.

TANT-PIS.

Vous vous imaginez toujours en savoir plus que les autres: par exemple, vous me souteniez dernièrement que Philisbourg n'est pas sur le Danube.

TANT-MIEUX.

Sur le Danube!

TANT-PIS.

Et que le Tyrol n'est point sur les frontières de la Prusse.

TANT-MIEUX.

Ha! ha! ha! la plaisante topographie!

TANT-PIS.

Il n'y a point de topographie là-dedans... c'est le bon sens qui dit ces choses-là.

TANT-MIEUX.

Peste ! quel bon sens !

TANT-PIS.

Riez, riez : il est cependant bien prouvé aujourd'hui que si l'on avait suivi le plan que je donnai, il y a deux ans, d'embarquer l'armée du Rhin à Brest, pour gagner la mer Baltique, en traversant la Méditerranée, et remonter ensuite la Vistule, on aurait fait un bien autre chemin !...

TANT-MIEUX.

Oh ! je suis de votre avis.

TANT-PIS.

En traversant les déserts de la Silésie, on tombait à l'improviste sur l'Autriche, et, d'un coup de filet, on prenait le Tyrol, la Souabe, la Franconie, la Bavière, le Palatinat...

TANT-MIEUX.

Toute l'Europe, n'est-ce pas ?

TANT-PIS.

J'espère que cette opération était autrement savante !

TANT-MIEUX.

Vous êtes fou, mon voisin ; au lieu de déraisonner du matin au soir, et de bâtir des châteaux en Espagne, prenez plutôt part à cette glorieuse journée qui doit ramener les beaux jours de la France.

TANT-PIS.

Qui doit ramener !... Toujours heureux en perspective !

TANT-MIEUX.

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Le passé n'est pour nous qu'un songe !

TANT-PIS.

Le présent ne flatte qu'un jour.

TANT-MIEUX.

L'avenir est un doux mensonge ;

TANT-PIS.

Qui charme et trompe tour-à-tour.

TANT-MIEUX.

Le plaisir dont jouit notre ame,
Pour un seul moment la séduit.

TANT-MIEUX.

Le bonheur qu'elle attend l'enflamme;
C'est la fleur qui promet un fruit.

TANT-PIS.

Tout cela est bel et bon ; mais je tiens à mes principes, moi, et mes principes sont excellens. D'abord, pour être tous heureux, il faut que tout le monde le veuille, et....

TANT-MIEUX.

Mon cher Tant-Pis, vous êtes un original qui vous piquez toujours de voir tout en noir.

TANT-PIS.

Tant mieux, monsieur, tant mieux.

TANT-MIEUX.

Eh ! tant pis, de par tous les diables !

TANT-PIS.

Comment, tant pis ! En vérité, M. Tant-Mieux, vous êtes un homme étrange ; il me semble bien plus sage de ne pas m'enthousiasmer comme vous surtout ce qui arrive, parce qu'alors que j'ai la certitude d'un évènement heureux....

TANT-MIEUX.

Vous êtes forcé de dire tant mieux.

TANT-PIS.

Et je le dis avec plaisir : mais vous, au contraire, lorsque vous êtes désabusé sur une chose que vous avez crue trop promptement...

TANT-MIEUX.

Alors je dis tant pis.

TANT-PIS.

Vous convenez donc que j'ai raison ?

TANT-MIEUX.

Point du tout : mais laissons cela, mon voisin. Au fait ; sans rancune, serez-vous des nôtres ?

TANT-PIS.

Soit, je veux voir la mine que feront tous ces gens-là.

TANT-MIEUX.

Asseyons-nous en attendant.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CRIN-CRIN, *apportant le tableau du père la Joie, le place, et arrange l'orchestre.*

TANT-MIEUX *au garçon de café.*

Garçon, qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

LE GARÇON.

C'est Crin-Crin, le compagnon du père la Joie, chansonnier du quartier ; vous voyez qu'il prépare l'orchestre.

TANT-PIS.

J'entends : il va nous écorcher les oreilles.

LE GARÇON.

Point du tout, monsieur ; c'est un excellent violon ; vous m'en direz des nouvelles !

CRIN-CRIN, *à part.*

M'est avis que nous serons bien là ! nous allons faire de l'argent aujourd'hui, j'espère ! nous en avons grand besoin. Le père la Joie, selon lui, n'en gagne jamais assez... Dam ! aussi, c'est bien naturel... quand on a une maison a soutenir... une fille à marier... A propos de ça, je l'aime bien... mam-selle Suzon ; elle est si douce ! si avenante !... comme nous ferions un joli petit ménage, si le papa se décidait !... mais il est si difficile !... à l'entendre, je suis une bête, un brouillon, un paresseux, un imbécille... Cependant, que ferait-il sans moi ?... Ce n'est pas pour me vanter, mais je suis son poète en titre, je lui donne des chansons à la douzaine... s'il les trouve mauvaises, ce n'est pas ma faute, à moi ?... je n'ai pas le moyen d'en acheter de meilleures.

AIR : *De la Catacoua.*

Chaque auteur écrit à sa guise,
Le mien a fort peu de talent;
En me vendant sa marchandise,
Il m'en donne pour mon argent.
Il doit enfin, si je n' m'abuse,
Faire une meilleure chanson :
Car du canon,
Le carillon
Ne trouble plus le sens et la raison;
D'un poète, toujours la muse,
Sur la paix doit faire du bon.

Allons, voilà que tout est prêt; le père la Joie peut venir quand il voudra... le voici justement avec ma petite Suzon.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE PÈRE LA JOIE, SUZON.

LE PÈRE LA JOIE.

Eh bien, nigaud! est-ce comme ça que je t'avais dit d'arranger mon tableau, voyons?

CRIN-CRIN.

Il n'est pas bien, peut-être!

LE PÈRE LA JOIE.

Voilà comme tu fais toujours tout de travers! est-ce qu'on le verra comme ça?

CRIN-CRIN.

Vous allez encore recommencer.

LE PÈRE LA JOIE.

C'est que tu le mérites... Tu n'entends rien à notre commerce... tu ne seras jamais qu'un imbécille.

CRIN-CRIN.

Toujours de vos complimens. Parbleu! on peut le mettr différemment, si vous voulez; il n'y a qu'a le tourner u peu.

LE PÈRE LA JOIE.

Qu'est-ce que je vois là... est-ce comme cela que je te l'avais demandé, voyons? n'étions-nous pas convenus d'y faire peindre toutes les victoires de nos armées?

CRIN-CRIN.

Allons donc, not' maître, vous n'y pensez pas; il faudrait un tableau grand comme le monde.

LE PÈRE LA JOIE.

Ça n'est pas mauvais ce que tu viens de dire là!

CRIN-CRIN.

Pardi! si vous ne me rudoyiez pas toute la journée... vous verriez que je ne manque pas d'estoc!... Ah ça! père la Joie, il ne s'agit pas de cela : il faut en finir. J'aime Suzon; nous nous convenons; depuis quatre ans vous me faites de belles promesses; ma jeunesse se passe : il faut absolument nous marier... et vous ne pouvez rien faire de mieux que de choisir, pour la nôce un jour de paix.

LE PÈRE LA JOIE.

Doucement, M. Crin-Crin, doucement! vous êtes mon associé, c'est vrai; vous faites mes chansons, j'en conviens; vous jouez du violon passablement, rien de mieux : mais, sans le père la Joie, que ferais-tu, nigaud? Ma voix seule vaut tout un orchestre. Sans mes gestes, qui donnent de l'esprit à tes couplets, trouverions-nous un acheteur? Je me démène comme un démon; toi, tu restes-là comme un therme. Tu ne sais pas jeter de la poudre aux yeux; et si, jusqu'à présent, nous avons fait maigre chère, c'est toi qui en es la cause... Ainsi, n'espère pas de sitôt devenir l'époux de Suzon, c'est un trésor... la réputation du père la Joie est faite... tu n'es pas encore en état de lui succéder... Je suis à la mode, moi, vois-tu! je marche sur les traces des grands compositeurs!

AIR : *Mon Père était Pot.*

Mon cher, un marchand de chansons
A les suivre s'applique :
Il faut qu'il ait de forts poumons
Pour chanter leur musique.
Plus il fait de bruit,
Plus on l'applaudit;
Sa voix fait des merveilles.

TANT-PIS.

Il nous étourdit,
Et chacun s'enfuit
En bouchant ses oreilles.

LE PÈRE LA JOIE *à Tant-Pis.*

Merci, monsieur.

SUZON.

Mais, mon père, vous lui aviez promis...

LE PÈRE LA JOIE.

Taisez-vous, mamselle ! s'il ne fait pas de meilleures chansons, il ne faut pas qu'il pense à toi.

CRIN-CRIN.

Est-ce ma faute, à moi ? si, jusqu'à présent, je n'ai rien fait qui vaille ? On se battait de tous côtés : vous vouliez toujours des chansons et des couplets sur la guerre ! est-ce qu'on peut faire quelque chose de bon là-dessus ?... Mais tranquillisez-vous, papa : c'est bien différent aujourd'hui, j'en ai dans ma gibecière... vous verrez.... vous verrez !...

LE PÈRE LA JOIE.

Nous verrons.

CRIN-CRIN *à Suzon.*

Ils sont superbes, vrai.

SUZON.

Je le crois. Dans un si beau jour, tout le monde doit être inspiré.

Air du Zéphir.

La paix
Aux français
Vient offrir
Le plaisir
De chanter,
De vanter
Ses attraits,
Ses bienfaits.

Heureux
Dans nos jeux,
Nous puisons
Nos chansons ;

Et la paix
Fait les frais
Des couplets.

Les loix,
A sa voix,
Vont ouvrir,
Aplanir
Le chemin
Qui soudain
Mène un cœur
Au bonheur.

Les Ris,
A Paris,
Accourant,
Folâtrant,
Vont choisir,
Embellir
Le séjour
De l'amour.

La paix, etc.

Oui, l'allégresse
Verra sans cesse
L'état puissant
Protégeant
Le talent;
Partout
Le bon goût
Renaissant,
Fleurissant,
Chantera,
Redira,
Et sans fin,
Ce refrain:

La paix, etc.

CRIN-CRIN.

C'est bien là mon plan: quand je vous dis que je me signalerai aujourd'hui!

LE PÈRE LA JOIE.

Parbleu! c'est bien malin! on est toujours sûr de réussir quand on parle de paix.

AIR : *Toujours debout, toujours en route.*

Lorsque le bonheur nous inspire,
Des vertus célébrer l'empire,
Ma foi ! n'est pas un grand effort ;
Qu'un poète bien ou mal rime,
Si, contre l'intrigue, il s'escrime,
Et qu'au vice il donne la mort,
Bien rarement ses vers ont tort :
Et si sa muse téméraire
Chante les vainqueurs de la terre,
Ces guerriers qui, par leurs travaux,
Du monde assurent le repos,
Près du censeur le plus sévère,
Elle est toujours sûre de plaire.
Chantres des héros immortels,
A qui nous dressons des autels,
Vous devez réussir, je pense ;
Car, messieurs, dans toute la France,
Pour faire applaudir vos chansons,
Il suffit d'y placer leurs noms.

CRIN-CRIN.

Et si je fais aujourd'hui quelque chose... la... qui vous étonne... qui vous fasse plaisir... que direz-vous ?

LE PÈRE LA JOIE.

Que tu seras digne d'être mon gendre ; mais il me semble que le monde n'arrive guère vite... mettons-nous là, et buvons un coup... Un chanteur a toujours soif.

CRIN-CRIN.

Le proverbe le dit ; m'est avis que vous ne le faites pas mentir.

LE PÈRE LA JOIE.

Garçon, de la bierre.

LE GARÇON.

Voilà ! voilà !

LE PÈRE LA JOIE, *en s'asseyant.*

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*A Suzon.*) Allons, fais donc la révérence, toi ; à présent il est permis d'être honnête.

(*On apporte de la bierre ; le père la-Joie en verse à Crin-Crin et à Suzon.*)

A ta santé, Crin-Crin.

CRIN-CRIN.

A la vôtre, père la Joie, sans oublier ma petite Suzon.

TANT-MIEUX *à Tant-Pis.*

Voyez un peu ces bonnes gens ! comme ils sont joyeux ! ils ressentent déjà l'influence de la paix. Chacun, à sa manière, célèbre ce beau jour... les artistes, en tout genre, vont mettre leur génie à contribution : nous allons voir éclore...

TANT-PIS.

Des chefs-d'œuvres, n'est-ce pas ?... C'était bon autrefois.

TANT-MIEUX.

Autrefois !

Air du Chapitre Second.

Si l'orgueilleuse antiquité
Vante les œuvres de Virgile,
Le français avec vanité
Récite les vers de Delille.
Les grands hommes, de toutes parts,
Naîtront sous un état plus juste ;
Pour ressusciter les beaux arts,
Le ciel nous promet un Auguste.

TANT-PIS.

Vous êtes heureux de voir les choses comme cela.... je souhaite que vous ne vous trompiez pas. Mais, tenez, je veux bien supposer un moment avec vous que nous ayons la paix...

TANT-MIEUX.

Supposer ! rien n'est plus certain.

TANT-PIS.

Mais, enfin, je suppose que...

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Cette déesse qu'on encense
Répandit sur nous ses bienfaits ;
Bientôt elle fuirait la France,
Si l'on outrageait ses attraits.
Long-tems chez un peuple volage,
Sans crainte peut-elle habiter ?

TANT-MIEUX.

Oui, le français devenu sage
Saura toujours la respecter.

TANT-PIS.

Vous avez réponse à tout... mais que dites-vous du tableau de ce chansonnier? est-ce là un de vos chefs-d'œuvres, par hasard?

TANT-MIEUX.

Non. Mais il nous rappelle les actions héroïques qui ont illustré la France.

TANT-PIS.

Il fallait un meilleur pinceau pour charmer nos yeux.

TANT-MIEUX.

Celui-ci parle au cœur, et cela suffit.

TANT-PIS.

Mais, convenez qu'une main plus habile n'aurait pas fait de mal à ces belles actions.

TANT-MIEUX.

Patience : nos plus grands artistes sont prêts... ils enfanteront des prodiges... Art sublime de la peinture, qui peut résister à tes attraits!

AIR : *Trouverez-vous un parlement?*

C'est lui qui console un amant
Séparé de sa tendre amie,
Qui, du héros et du savant,
Nous offre l'image chérie.

TANT-PIS.

Mais que de gens, en vérité,
Pourront bien, grâce à la peinture,
Laisser à la postérité
Le vice peint d'après nature!

SCENE VI.

Pendant la fin de la scène précédente et celle-ci, plusieurs personnes viennent et se placent aux tables.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE NICOLAS.

CRIN-CRIN.

Ah! ah! voilà le père Nicolas en habit de dimanche!

NICOLAS.

Et pourquoi non ? ne puis-je pas me réjouir tout comme un autre ?

LE PÈRE LA JOIE.

Bonjour, voisin ; c'est un habile homme, celui-là, au moins.

NICOLAS.

Vous êtes bien bon.

TANT-MIEUX.

Quels sont donc ses talens ?

CRIN-CRIN.

Si vous avez des insectes dans votre jardin, adressez-vous à lui ; en un tour de main, il vous en aura débarrassé... il a pour cela une poudre excellente.

TANT-MIEUX.

Vraiment ?

CRIN-CRIN.

Oui, monsieur.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

A la perfide chenille,
Elle donne le trépas ;
De l'insecte qui fourmille,
Elle affranchit nos climats.

LE PÈRE LA JOIE.

Si de l'espèce vorace
Qui désola ce pays,
Elle détruisait la race,
Sa poudre serait sans prix.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, UNE MARCHANDE D'OUBLIES.

LA MARCHANDE.

De l'oublie, de l'oublie ; achetez de l'oublie.

AIR : *Eh ! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh ! gai, gai, gai, plus de souci,
La folie
Est jolie ;

Eh ! gai, gai, gai, plus de souci,
De nos maux c'est l'oubli.

Lorsqu'un amant volage
A trahi son amour,
Faut-il que fille sage
S'afflige plus d'un jour ?

Eh ! gai, gai, gai, etc.

Qu'un mari sans tristesse,
Remplisse son devoir ;
Il doit avec tendresse
Aimer et ne rien voir.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

TANT-PIS.

Que nous veut cette femme, avec ses oublies ?

LA MARCHANDE.

Achetez-en, messieurs, et vous vous en trouverez bien ; l'oubli doit être aujourd'hui du goût de tout le monde.

Air de la Pipe de tabac.

Ma marchandise est l'antidote
Du chagrin, de l'adversité,
Et dans le panier de Javotte
Chacun retrouve sa gaîté. (*bis.*)
Si des périls d'un long voyage,
Votre esprit est encor rempli,
De vos maux, pour chasser l'image,
Le meilleur remède est l'oubli.

TANT-PIS.

Moi ! que j'oublie jamais ces hommes qui...

TANT-MIEUX.

Oui, mon voisin : que désormais un même sentiment nous unisse ; celui de la reconnaissance. L'œil de la justice veille sur nos destins. Celui qui sauva la France par son courage, saura par ses bienfaits enchaîner les méchans.

TANT-PIS.

Que vous connaissez mal ces gens-là !....

AIR : *Une fille est un Oiseau.*

Ah ! peut-on apprivoiser
Un oiseau méchant, farouche ?
Aucun bienfait ne le touche,
On le voit tout refuser.
C'est en vain qu'on le caresse,
Il rit de notre faiblesse ;
Nous le flattons, il nous blesse ;
Il voudrait nous déchirer.

TANT-MIEUX.

Mais nous rions de sa rage,
Et notre main dans la cage
Aussitôt le fait rentrer. (*bis.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PEUPLE.

CHŒUR.

AIR : *Ah ! voilà la vie.*

Célébrons la gloire
D'nos braves français ;
Après la victoire
L'bonheur c'est la paix !
Ah ! voilà la vie,
La vie
Suivie,
Ah ! voilà la vie
Qui convient aux français.

LE PÈRE LA JOIE.

Il me paraît que le monde arrive : je vais chercher nos instrumens ; je ne serai pas long-tems. Restez là, vous autres, pour avoir l'œil sur l'orchestre.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE PÈRE LA JOIE.

CRIN-CRIN.

Eh bien, ma petite Suzon, voilà qu'est décidé, je serai ton mari.

SUZON.

Tu es donc bien sûr de ton fait ?

CRIN-CRIN.

Je t'en réponds : ton père ne s'attend pas à la surprise que je lui ménage.

SUZON.

Vraiment !

CRIN-CRIN.

J'ai imaginé cela à moi tout seul... tu verras !

SUZON.

Qu'as-tu donc imaginé ?

CRIN-CRIN.

Quelque chose de bien drôle.... va !... de joliment tourné !

SUZON.

Est-ce que je ne puis pas le savoir ?

CRIN-CRIN.

Pas encore... donne-toi patience... la fête ne tardera pas.

SUZON.

Tu aurais quelque chose de caché pour ta Suzon !

CRIN-CRIN.

Si je te le disais, tu en saurais autant que moi.

SUZON.

Je me fâcherai.

CRIN-CRIN.

Nous nous raccommoderons.

SUZON.

AIR : *Oui, c'en est fait, je me marie.*

Quoi ! sans crainte de me déplaire,
Aurais-tu pour moi des secrets ?
Faut-il donc te faire la guerre
Quand tout le monde fait la paix ?
Ta chère Suzette,
Jeune, mais discrète,
Sur ce point s'entête,
Et veut tout savoir ;
Ce qui t'intéresse
M'occupe sans cesse ;

Instruis ma tendresse,
Et fais ton devoir.

CRIN-CRIN.

Non, mamselle, ça ne se peut pas.

SUZON.

Quoi! sans crainte de me déplaire, etc.

On goûte à la ronde
Une paix profonde,
Faut-il que je gronde
Dans un si beau jour?
Soit raison, caprice,
Que l'on m'obéisse,
Je veux qu'on bannisse
Le moindre détour.

CRIN-CRIN.

Encore un petit moment.

SUZON.

Quoi! sans crainte de me déplaire, etc.

TANT-PIS *à Tant-Mieux.*

Ne vous disais-je pas qu'il est difficile de pacifier l'Europe?

TANT-MIEUX.

Comment?

TANT-PIS.

Vous voyez bien que tout le monde n'est pas d'accord.

TANT-MIEUX.

Ce n'est rien que cela; les querelles d'amans ne durent guère... sans elles auraient-ils le plaisir du raccommodement?

CRIN-CRIN.

Calme-toi, ma chère petite Suzon... en attendant, la bouquetière va nous réconcilier.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, UNE MARCHANDE DE BOUQUETS.

LA BOUQUETIÈRE.

De la girofflée, achetez, mesdames, achetez.

CRIN-CRIN.

Dis donc, la petite, as-tu des roses?

LA BOUQUETIÈRE.

Avez-vous déjà vu fleurir des roses en hiver, vous?

TANT-MIEUX.

Pourquoi pas?...

LA BOUQUETIÈRE.

AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

Quand vient la saison des frimats,
Adieu les lys, adieu les roses;
Sur leur tige on les voit, hélas!
Mourir avant que d'être écloses.

TANT-MIEUX.

Mais malgré l'hiver et les vents,
Sans craindre leur affreux ravage,
On peut ici, dans tous les tems,
En trouver l'heureux assemblage.

CRIN-CRIN.

Tout cela est charmant; mais quelles sont les fleurs que tu as là?

LA BOUQUETIÈRE.

AIR : *On compterait les diamans.*

J'ai des soucis pour les époux;
Pour les beaux esprits des pensées;
De l'ellébore pour les foux;
Des simples pour certains lycées.
J'ai du laurier pour les héros;
Du myrte pour l'amant fidelle;
Pour maint romancier des pavots,
Pour les grands hommes l'immortelle.

CRIN-CRIN.

Je ne suis ni un bel esprit, ni un immortel; je ne te demande qu'un bouquet, (*confidemment*) c'est pour ma future; je voudrais un de ces bouquets qui parlent.

LA BOUQUETIÈRE, *riant*.

Ha! ha! un bouquet qui parle!

CRIN-CRIN.

Oui... la... qui ait quelque rapport avec mon mariage prochain... et qui dise à ma maitresse tout ce que je sens pour elle.

AIR: *La comédie est un miroir.*

Je veux composer ce bouquet
De fleurs d'orange et de jonquille;
Que le jasmin et le muguet
Chacun dans son èclat y brille.

LA BOUQUETIÈRE.

Un moment; entendons-nous: vous faites là le bouquet d'un amoureux; mais pour un mari c'est une autre affaire: il faut y mettre...

De pavots une ample moisson,
Surtout que l'absinthe y domine,
Soucis, patience à foison,
Et le tout bien garni... d'épine.

CRIN-CRIN.

Allons, laisse-moi en repos, avec tes bouquets! aussi bien voici le père la Joie.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE PÈRE LA JOIE.

LE PEUPLE.

Ah! voilà le père la Joie! vive la joie!

LE PÈRE LA JOIE.

Bonjour, mes amis, bonjour! patience, nous allons commencer. Eh bien! Crin-Crin, que fais-tu là? prends donc ton violon, place-toi, et donne-moi tes chansons que tu vantes

avec tant de modestie. Mais prends garde à toi; si elles ne réussissent pas, tu es perdu.

CRIN-CRIN.

J'y vais sans prétention, il n'y aurait pas de gloire à siffler un pauvre diable comme moi.

LE PÈRE LA JOIE.

Tiens, Suzon, viens nous chanter ça, mon enfant.

UN SPECTATEUR.

Voyons, plaçons nous; écoutons.

CRIN-CRIN.

Ah ça! père la Joie, rappelez-vous devant tout le monde que vous avez promis de nous marier, si vous êtes content.

LE PÈRE LA JOIE.

Tiens ta parole, et je tiendrai la mienne.

TANT-MIEUX.

Je m'intéresse au sort de ce pauvre Crin-Crin, il m'a l'air d'un bon garçon.

CRIN-CRIN.

Vous êtes bien honnête, monsieur.

TANT-MIEUX.

Du courage, et ton zèle sera récompensé!

TANT-PIS.

Moi, je doute qu'il réussisse.

CRIN-CRIN.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! j'en mourrais de chagrin.

TANT-MIEUX.

Laisse-le dire.

LE PÈRE LA JOIE.

Bon, tout le monde est en place; silence.

(Crin-Crin commence à essayer un air sur son violon, et Suzon fredonne.)

LE PÈRE LA JOIE.

Doucement, attendez-donc ; ne faut-il pas avant que j'explique chaque sujet de mon tableau ?

(*Crin-Crin continue.*)

Arrête donc, maudit Crin-Crin ! tu me feras tourner la tête. (*A Suzon.*) Veux-tu te taire ?

CRIN-CRIN.

Ne faut-il pas, aussi, que nous nous accordions ?

LE PÈRE LA JOIE.

Tais-toi, bavard !... m'y voilà.

(*Il se mouche, il tousse, il crache ; ensuite il prend sa baguette, et, montrant le premier sujet de son tableau :*)

Vous voyez d'abord, messieurs et dames, dans ce coin-ci, là, juste au bout de ma baguette, la valeur et la sagesse qui, au milieu des ruines dont la France était couverte, jettent les fondemens de sa prospérité future.

SUZON.

AIR : *Il n'en est point de généreux.* (De Claudine.)

Ainsi l'architecte savant
Comble d'abord le précipice,
Ensuite sur un meilleur plan,
Elève un solide édifice :
En peu de tems, sans démolir,
Il trouve l'art de reconstruire,
Tandis que d'autres pour bâtir
Travaillent dix ans à détruire.

LE PÈRE LA JOIE.

Regardez de ce côté ; vous verrez toutes les vertus qui se donnent la main pour consoler la France... c'est-à-dire que.. Suzon, conte ça à ces messieurs.

(*Pendant que Suzon chante, le père la Joie distribue des cahiers à droite et à gauche.*)

SUZON.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

L'amour renaît, la haine fuit ;
Dans l'ombre le crime se cache,
La justice qui le poursuit
A son empire nous arrache.

La gratitude est le pinceau ;
Le coloris, la gaîté pure ;
Le bonheur, le fond du tableau ;
Et nos triomphes, la bordure.

LE PÈRE LA JOIE.

Vous avez déjà vu de ce côté comme quoi l'ordre se rétablit au-dedans ; voyez présentement au-dehors la modération du gouvernement qui nous concilie l'amitié des puissances. Ici, la France rend à l'empereur de Russie les prisonniers que ses alliés avaient refusé d'échanger.

Air du vaudeville de Claudine.

A ce prince magnanime,
De bon cœur nous les rendons ;
Le Russe qui nous estime
Les accepte sans rançons.
Oui, jusqu'au bout de la terre,
Ils emportent nos bienfaits,
Et ces prisonniers de guerre
Sont des messagers de paix.

Là, vous voyez dans ce tableau les heureux effets de la paix ; les jeunes filles se réjouissant du retour de leurs amans, et nos jeunes guerriers quittant les champs de Bellone pour se ranger sous les drapeaux de l'Amour. Je crois que c'est cela... A toi, Suzon.

SUZON.

Air du vaudeville des Visitandines.

Ils vont, cherchant une autre gloire,
Loin des périls et des hasards,
Remporter plus d'une victoire
Au sein des plaisirs et des arts.
Et s'ils ont dépeuplé la terre,
Non moins intrépides soldats,
Ils vont, dans de plus doux combats,
Réparer les torts de la guerre.

LE PÈRE LA JOIE.

Remarquez bien le tableau du milieu. Ce cercle est étroit, mais que de choses il renferme ! Examinez bien, messieurs et dames, ce sont toutes les victoires de nos amées.... je

n'aurais jamais fini s'il fallait vous en faire l'énumération... Le peintre a voulu les rassembler, mais il n'a pu y parvenir.

AIR : *Du haut en bas.*

En raccourci,
Si je montre ici la victoire,
En raccourci ;
Nos soldats le veulent ainsi :
Quand le monde est plein de leur gloire,
On ne peut peindre leur histoire
Qu'en raccourci.

CRIN-CRIN.

A mon tour, père la Joie... donnez-moi un peu votre baguette.

LE PÈRE LA JOIE.

Qu'as-tu donc à nous montrer?

CRIN-CRIN.

Patience.

LE PÈRE LA JOIE.

Vas-tu chanter aussi?

CRIN-CRIN.

Pas si bête ! ce que je veux vous faire voir vaudra bien mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

(*Aussitôt Crin-Crin fait tomber, d'un coup de baguette, le premier tableau, et on lit sur le second, au milieu d'une guirlande de laurier et d'olivier, cette inscription :* AUX PACIFICATEURS DE L'EUROPE.)

(*Le peuple témoigne sa joie en se levant et en agitant ses chapeaux.*)

CHŒUR. (*Des Mariages Samnites.*)

Notre amour,
En ce jour,
Doit être leur récompense ;
A leur vaillance
Nous devons du retour,

Car leur main sur la France
Vient semer des bienfaits :
Oui, c'est à leur prudence
Que nous devons enfin la paix.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, UNE DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE *arrive en chantant.*

La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

CRIN-CRIN.

Ah! père la joie, voilà madame l'Avenir. Bonjour, la mère!

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Bonjour, mes enfans, bonjour.

(*Le chœur répète le refrain après chaque couplet.*)

Air de la Bonne Aventure.

Du passé, de l'avenir,
Fou qui se tourmente!
Sagement sachons jouir
De l'heure présente.
Je vois les français heureux,
Et je lis dans tous les yeux
Leur bonne aventure,
O gué,
Leur bonne aventure.

Sur terre l'heureux français
Triompha sans cesse;
Sur l'onde même succès
Attend la sagesse.
Elle arme tout l'univers
Pour la liberté des mers :
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Après dix ans de malheur,
De crainte et d'alarmes,

La paix, signal du bonheur,
Vient sécher nos larmes.
Les talens sont rappelés,
Les méchans sont exilés :
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

CRIN-CRIN.

Elle va nous dire notre bonne aventure.

LE PÈRE LA JOIE.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner le bonheur qui nous attend... Notre cœur nous en apprendra sur cet article plus que tout son grimoire.

CRIN-CRIN.

Ne plaisantez pas, père la Joie; elle connaît le passé...

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Le passé ! je n'y lis jamais, il est trop triste.

CRIN-CRIN.

Le présent et l'avenir... rien ne résiste au pouvoir de sa baguette... elle opère partout des prodiges. L'on va même jusqu'à dire (je ne voudrais pas mourir pour en faire l'épreuve) qu'elle peut ressusciter les gens.

LE PÈRE LA JOIE.

Tais-toi, imbécille !

CRIN-CRIN.

Air du vaudeville de l'Opéra-Comique.

Ma foi, c'est un joli talent
Que vous possédez là, madame.
Je voudrais bien en faire autant,
Je vous le jure sur mon ame.
Sans crainte je puis attester
Que ma fortune serait faite,
Si je pouvais ressusciter
Tous ceux que l'on regrette.

LE PÈRE LA JOIE.

Puisque tu crois qu'elle a tant de talent, demande-lui si tu épouseras Suzon.

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Oui, je lis dans vos yeux que vous l'aimez trop pour lui refuser votre fille.

TANT-MIEUX.

Il l'a bien mérité.

LE PEUPLE.

Oui! oui! il faut qu'il l'épouse.

TANT-MIEUX.

Soyez juste, père la Joie, il a fait tout ce qu'il a pu pour nous amuser.

LE PÈRE LA JOIE.

A-t-il réussi?

LE PEUPLE.

Oui! oui!

LE PÈRE LA JOIE.

En ce cas, je suis content, embrasse-moi; la, sans compliment, je t'avais pris jusqu'ici pour une bête, mais je vois que tu as l'esprit de te concilier l'amitié de tout le monde; et cet esprit-là en vaut bien un autre. Tu es maintenant digne d'être mon gendre: mais pour me succéder, il te faut un nom de guerre, et je te donne celui de *Chansonnier de la Paix*.

CRIN-CRIN.

Je ne me sens pas d'aise!

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Je te l'avais bien prédit.

TANT-PIS *à la diseuse de bonne aventure.*

Puisque vous êtes si habile, dites-nous donc un peu ce que nous deviendrons.

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

J'y consens. J'ai tiré ce matin l'horoscope de la France: voici ma prophétie; écoutez tous. (*Elle tire un papier.*)

CRIN-CRIN *le lui arrachant des mains.*

Doucement, n'empiétez pas sur les droits du Chansonnier de la Paix: ceci me regarde...

Air de la marche du roi de Prusse.

Je vois dans l'avenir
La France rajeunir,
Chez elle avec plaisir
Se réunir
Et les talens pour l'enrichir,
Et les vertus pour l'embellir.
Partout l'ordre se rétablir,
Bientôt nos larmes se tarir,
Et les belles ne plus applaudir
Aux sots qui les font rougir.
Les cœurs durs s'attendrir,
L'ingrat se souvenir,
Les auteurs se chérir,
Les femmes se souffrir :
Les plus grands ennemis cesser de se haïr,
Et les amis de se trahir :
Le vrai mérite parvenir.
Je vois le riche compâtir
Au malheur qu'il va secourir;
Le pauvre partout le bénir,
Et sans murmurer le servir.
Je vois le mauvais ton vieillir,
Je vois le bon goût rajeunir.
Tous les poètes s'enrichir,
Et les journaux ne plus mentir :
Je vois les méchans se convertir
Ou la justice les punir.

LE PÈRE LA JOIE.

Ah! mon dieu! quel déluge de prodiges! Comment! nous verrons tout cela?

LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE.

Oui, à peu de choses près.

LE PÈRE LA JOIE.

Réjouissons-nous en attendant; dansez avec nous, messieurs; le père la Joie va nous chanter une ronde.

TANT-MIEUX.

Allons, mon voisin, joignez-vous à nous.

TANT-PIS.

Avec plaisir.

TANT-MIEUX.

C'est ainsi que, tôt ou tard, nous finirons par rallier tous les esprits. Père la Joie, nous sommes prêts.

LE PÈRE LA JOIE.

AIR : *Les Auvergnats dans leur pays.*

Amis, je vois dans tous les yeux
L'allégresse qui brille,
Ne faisons tous, pour être heureux,
Qu'une seule famille.
Écartons tout souvenir
Qui pourrait nous désunir.
Sachons avec prudence
Goûter d'la paix
Les doux bienfaits,
Que toute haine en France
Finisse un jour de paix.

Les Ris, les Plaisirs et les Jeux
Vont accourir en France ;
L'amour va chez un peuple heureux
Fixer sa résidence.
Nous verrons de toutes parts
Ressusciter les beaux arts.
Qu'à ma voix en cadence
Un bon français
Dise à jamais :
Oui, toujours l'abondance
Renaît un jour de paix.

Que l'suffrage des spectateurs
A nos jeux soit propice.
Ah ! daignez, avec les auteurs,
Signer un armistice ;
Si leur muse a mal chanté
Votre naïve gaîté,
Calmez votre colère ;
Que les sifflets,
A leurs couplets,
Ne fassent point la guerre
Surtout un jour de paix.

FIN.

De l'Imprimerie de BRASSEUR, rue de la Harpe, N°. 477.

FLAMINIUS
A CORINTHE,
OPÉRA EN UN ACTE.

FLAMINIUS A CORINTHE,

OPÉRA EN UN ACTE;

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre des Arts, le 5 Ventôse, an 9.

Prix : 75 centimes.



A PARIS,

Chez Ballard, Imprimeur du Théâtre des Arts, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

Paroles des C.ens GUILBERT-PIXERÉCOURT, et LAMBERT.

Musique des C.ens KREUTZER et NICOLO-ISOIRE.

NOTE HISTORIQUE.

Titus-Quintius Flaminius fit ses premières armes contre Annibal, sous les ordres de Marcellus. Nommé Gouverneur de Tarente, puis Commissaire pour repeupler les villes de Narnia et de Cossa, il y acquit une telle réputation de droiture et de justice, que sans passer par l'Édilité, le Tribunat, ni la Préture, il fut nommé Consul avec Sextius Œlius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans ; ce qui étoit contraire aux lois de Rome.

Dans le partage au sort des charges de l'État, il lui échut de faire la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, qui avoit envahi presque toute la Grèce.

Bien loin de suivre la même conduite que ses prédécesseurs, qui, pour prolonger la durée de leur Consulat, avoient traîné la guerre en longueur, et passé plusieurs campagnes en escarmouches, Flaminius partit au milieu de l'hiver, emmenant avec lui son frère Lucius Quintius, et

trois mille soldats qui avoient vieilli sous les ordres de Scipion, et qui consentirent volontairement à le suivre.

Il alla descendre en Epire, où il trouva Philippe, campé à l'embouchure de l'Apsus. Il lui falloit, pour pénétrer dans le pays, franchir les hautes montagnes qui bordent ce fleuve, et qui sont tellement escarpées, qu'à peine y voit-on un sentier assez large pour que deux hommes de front puissent y passer.

Les plus anciens Capitaines vouloient qu'il prît un détour, et qu'il gagnât par un long circuit la ville de Lyncus et la contrée d'Assarétide; mais il sentit qu'en s'engageant trop avant dans les terres, il risquoit de perdre le fruit de la campagne, ou peut-être d'exposer son armée; en conséquence, il se détermina à forcer le passage des montagnes dont Philippe défendoit la cîme. Malgré les efforts des Macédoniens, leur armée fut mise en déroute, et une grande partie taillée en pièces.

Flaminius ayant appris que Philippe, en se retirant vers la Thessalie, brûloit toutes les villes par lesquelles il passoit, et forçoit les habitans à se réfugier dans les montagnes, après avoir fait

piller leurs maisons par ses soldats, sut contenir les siens dans les bornes d'une discipline sévère, et parvint à se concilier tous les esprits par sa douceur et sa modération. Aussi les habitans des villes de la Grèce venoient-ils au-devant de lui à mesure qu'il approchoit : les Achéens renoncèrent à l'alliance de Philippe, et se liguèrent contre lui avec Flaminius.

Philippe, effrayé des progrès de Flaminius, lui fit demander une entrevue : Flaminius la lui accorda, et lui offrit la paix, à condition qu'il respecteroit la liberté des Grecs, et qu'il retireroit ses troupes de toutes leurs places fortes. Philippe, pour gagner du tems et rassembler ses forces, feignit d'abord de consentir à ce qu'on lui demandoit; mais il éludoit toujours d'en venir à la conclusion d'un traité; enfin Flaminius, fatigué de ses lenteurs, et continué pour un an dans ses fonctions, résolut de terminer la guerre par une bataille décisive.

Ce fut près de la ville de Scotuse, sur les bords du fleuve Pénée, que se donna cette fameuse bataille, qui décida du sort de la Grèce. Flaminius avoit près de 26,000 combattans; quoique Philippe en eût au moins autant, il

fut battu complètement. Les Romains lui tuèrent environ 8,000 hommes, et firent plus de 5,000 prisonniers.

Ce fut à la suite de cette victoire, que Flaminius accorda la paix à Philippe, à condition qu'il s'en tiendroit à la Macédoine, et se désisteroit de toute prétention sur la Grèce ; qu'il payeroit 600,000 écus d'or pour les frais de la guerre ; qu'il livreroit toute sa flotte, à l'exception de 10 vaisseaux, et envoyeroit son fils Démétrius, en ôtage à Rome. Mais les articles de ce traité demeurèrent secrets jusqu'à l'époque dont nous allons parler. Voici comment s'exprime Amiot, à cette occasion, dans sa précieuse traduction de Plutarque : *Vie des hommes illustres. Paris, Vascosan, 1565, pag. 258 et suiv.* « Par quoi » estant écheu le tems de la feste, qu'on nomme » *Isthmia*, tous les habitans de la Grèce, se » rendirent à Corinthe pour voir les jeux, qui » furent présidés par Flaminius. Dès qu'il fut » placé sur l'estrade, il fut faict commandement, » à son de trompe, de faire silence ; puis un » hérault proclama à haute voix : *Que le Sénat » de Rome et Titus-Quintius Flaminius, Con- » sul du peuple romain, après avoir vaincu » et défaict, en bataille, le roi Philippe et les*

» *Macédoniens, délivroient de toutes garni-*
» *sons, et affranchissoient de toutes tailles,*
» *subsides et impôts, pour désormais vivre*
» *à leurs lois anciennes en pleine liberté et en*
» *paix, les Corinthiens, Locriens, ceux de*
» *la Phocide, ceux de l'isle d'Eubée, les*
» *Achéens, les Phthiotes, les Magnésiens,*
» *les Thessaliens et les Perrhœbiens.* Or, pour
» la première fois, toute l'assemblée ne put pas
» ouïr la voix du hérault; c'étoit par-tout un
» bruit confus du peuple qui s'esmerveilloit, et
» demandoit qu'on fît encore la même proclama-
» tion; en sorte que le hérault fut obligé de
» recommencer. Alors il s'éleva une clameur de
» joie que le peuple jetta si haut, qu'elle fut
» entendue jusques en la mer, et incontinent
» tout le monde qui avoit pris place pour voir
» les combattans, se leva sans plus se soucier
» des jeux, et s'en alla en grande joie saluer,
» embrasser, et remercier le bienfaicteur, le
» protecteur et l'affranchisseur de la Grèce; tant
» il y a que si Flaminius ne se fut retiré aussi-tôt
» après les jeux, il eût eu beaucoup d'affaires à
» se sauver, d'être étouffé, tant il étoit accoureu
» de monde pour le voir. Allant par les villes,
» il y établit de bonnes ordonnances, réforma
» la justice, remit les habitans de chacune en

» bonne paix, amitié et concorde les uns avec
» les autres, en rappellant ceux qui étoient
» bannis et fugitifs, et appaisant les vieilles
» dissentions et querelles qu'ils avoient entre
» eux, ce qui ne lui apportoit pas moins de
» joie et de contentement, de pouvoir, par
» remontrances, induire les Grecs à se recon-
» cilier entre eux, que d'avoir, par la force,
» vaincu les Macédoniens ; de sorte que le re-
» couvrement de liberté que les Grecs avoient
» reçu de lui, leur sembloit le moindre de ses
» bienfaicts ».

De tous les honneurs que les Grecs décernèrent à Flaminius, et qui furent grands et en grand nombre, un seul lui fut plus cher que les autres.

Presque tous les Romains faits prisonniers par Annibal dans la seconde guerre Punique, avoient été vendus et dispersés en diverses parties du monde, où ils étoient en esclavage ; il y en avoit environ 1200 dans la Grèce. Les Achéens les achetèrent à 50 écus par tête, et les ayant rassemblés, en firent présent à Flaminius au moment où il s'embarquoit pour l'Italie.

C'est ainsi que la Grèce qu'on eût conquise

très-difficilement par la force, et dans laquelle les Romains avoient perdu beaucoup de monde, fut enlevée à Philippe en une seule campagne, par la sagesse d'un seul homme.



ACTEURS ET ACTRICES
CHANTANS DANS LES CHŒURS.

COTÉ DROIT.

BASSES CHANTANTES.

Citoyens.

Leroy.
Deville.
Nisi.
Moreau.
Gonthier.
Lhoste.
Adrien F^d.
Martin.
Putheau.

H.-CONTRES.

Delboy.
Le Roy.
Gobert.
Château-Neuf
Briele.
Chollet.
Feret.
Fasquel.

PREMIER DESSUS.

Mesdames.

Duchamp.
Himm.
Florigny.
Aubry.
Petit.
Delboy.
Vaillant-Lechon
Valin.
Royer.
Dubois.
Chévrier.

COTÉ GAUCHE.

BASSES CHANTANTES.

Citoyens.

Le Cocq.
Devilliers.
Rey.
Hœbert.
Varlet.
Picard.
Aubé.
Flanché.

TAILLES.

Tacusset.
Leroux aîné.
Leroux cadet.
Chévrier.
Duchamp.
Nocart.
Beaugrand.
Bertet.

DEUXIEME DESSUS.

Mesdames.

Launer.
Maker.
Rose.
Boson.
Joinville.
Mulot aînée.
Mulot cad.
Duchesne.
Proche.
Mante.

PERSONNAGES DANSANS.

JUGES DES JEUX.

Les Citoyens LHUILLIER, JUSTIN, SEURIOT cadet.

GLADIATEURS.

Les Citoyens AUMER, BOISGIRARD.

LUTTEURS.

Les Citoyens GIRAUD, GOYON.

Combat du Ceste.

Les Citoyens SARON, TAGLIONI.

Jeunes gens pour la lutte de la danse.

Les Citoyens BEAULIEU, ST.-AMAND.

Pour lancer le Javelot.

Les Citoyens Beaulieu, St.-Amand, Aumer, Giraud, Taglioni, Duport, Biquier, Saron.

CORINTHIENS.

Le Citoyen DUPORT.

Mesdames COLLOMB, SAULNIER, DELISLE.

Mesdemoiselles Taglioni, Minette, Duport.

ENFANS. *Premier quadrille.*

Les Citoyens Batiste, Léon, Henri, Lemaire, Vincent, Liger, Bourdain, Toussaint l'ainé.

PEUPLES.

Mesdemoiselles Rivière, Fanie, Dupuis, Jeannette, Launer, Lolotte, Marinette, La Bassé.

Les Citoyens Eve, Joly, Marette, Beautin.

Mesdames Mareiller l'ainée, Mareiller cadette, Victoire, Seuriot.

Autre quadrille.

Les Citoyens Delahaye, Béguin, Casimo, Verneüil.

Mesdames Bourgeois l'ainée, Boilay, Eulalie, Dufresne.

VIEILLARDS.

Les Citoyens Richard, Honoré, Borda, Petit.

Mesdames St.-Léger, Cornu, Bourgeois cadette, Lily.

ENFANS.

Les Citoyens Simon, Auguste, Beauglin, Boudet.

Mesdemoiselles Érimée, Mélanie, Agathe, Angleline.

ACTEURS.

FLAMINIUS, Consul romain,	Cen. *Lainez.*
CHARICLÈS, Magistrat de Corinthe,	Cen. *Laïs.*
ANAIS, Fille de Chariclès,	Mde. *Branchu.*
ANTÉNOR, jeune guerrier, amant d'Anaïs,	Cen. *Laforét.*
Un Hérault,	Cen. *Bertin.*
Le grand Prêtre de Neptune,	Cen. *Dufréne.*
Un Corinthien,	Cen. *Lefebvre.*

Habitans de Corinthe.
Soldats Romains.
Soldats Grecs.
Grecs venus pour assister aux Jeux Isthmiques (1).
Lutteurs.
Gladiateurs.
Athlètes, etc.
Prêtres de Neptune.

La scène est à Corinthe (2), *en la quatrieme année de la* 145e *olympiade, l'an de Rome* 556; 198 *avant Jesus-Christ.*

(1) Les Jeux Isthmiques se célébroient tous les trois ans dans l'isthme de Corinthe, près le Temple de Neptune. Ils furent institués par Sisiphe, roi de Corinthe, en l'honneur de Melicerte, surnommé Palémon, dont le corps fut apporté par les flots sur le rivage de l'isthme. Plutarque dit qu'ils furent institués par Thésée, en l'honneur de Neptune.

(2) La ville de Corinthe a eu deux fois l'honneur de servir de théâtre à la publication de la paix : la première, sous le Consulat de Flaminius; et la deuxième, sous le règne de Néron.

FLAMINIUS,

FLAMINIUS
A CORINTHE.

Le Théâtre représente une vaste enceinte, destinée à la célébration des jeux Isthmiques. Sur la droite, au milieu d'un bois de cyprès, est un Temple consacré à Neptune : on y monte par plusieurs degrés. En avant du péristile sont placés quatre chevaux dorés (1) ; à gauche est un magnifique stade, en marbre blanc, destiné au Peuple et aux Hellanocides ou Juges des jeux. Derrière le stade sont élevées symétriquement les statues en marbre des athlètes qui ont remporté des prix. Dans l'éloignement la ville de Corinthe, dont la porte principale aboutit au chemin qui conduit au Temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES HABITANS DE CORINTHE, *rassemblés devant le Temple de Neptune.*

CHŒUR.

DIEU puissant! Dieu redoutable!
Dont l'empire s'étend au vaste sein des mers,
Neptune, sois-nous favorable ;
Mets un terme aux tourmens que nous avons soufferts ;

(1) Les chevaux qui décoroient le Temple de Neptune à Corinthe, sont les mêmes qui, après avoir été successivement transportés à Rome, par Néron ; à Constantinople, par Constantin, et à Venise ; ont été pris par les Français dans cette dernière ville, et amenés à Paris, où ils ornent le Temple de Mars.

Éteins le flambeau de la guerre ;
Éloigne de nos murs les horreurs, la misère,
Qu'entraîne sur ses pas ce fléau destructeur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARICLÈS.

CHARICLÈS, *un rouleau à la main.*

CITOYENS de Corinthe, appaisez vos alarmes ;
L'allégresse bientôt va succéder aux larmes.
Cet écrit consolant nous promet le bonheur.

Comme on voit une tendre fleur,
Que l'ouragan flétrit et décolore,
Reprendre toute sa fraîcheur
Aux premiers rayons de l'aurore ;
Ainsi, dans vos cœurs abattus
Par les revers et la souffrance,
Je vois renaître les vertus
Au doux flambeau de l'espérance.

UN CORINTHIEN.

Magistrat vertueux, notre empire n'est plus ;
C'en est fait de la Grèce, et les aigles romaines
Aux enfans de Pélops ont apporté des chaînes ;
Dis-nous qui les rompra ?

LE CHŒUR.

Parle. . .

CHARICLÈS.

Flaminius !

UN CORINTHIEN.

Un Romain !

CHARICLÈS.

Il est juste.

UN CORINTHIEN.

Il triomphe !

CHARICLÈS.

Il vous aime.

UN CORINTHIEN.

Quoi ! ce jeune guerrier, vainqueur de tant de rois,
Releveroit enfin l'édifice des lois,
Et rendroit le bonheur à Corinthe ?

CHARICLÈS.

Lui-même.

La sagesse par-tout conduit ce conquérant ;
A Larisse il fut juste, et dans Thèbe il fut grand.
Tout renaît à la voix d'un chef si jeune encore ;
Ainsi l'astre du jour brille dès son aurore.

Rien ne peut dans sa course arrêter ce vainqueur ;
Et des monts sourcilleux franchissant la hauteur,
D'un torrent de héros il inonde l'Epire ;
Du superbe Philippe il ébranle l'empire :
C'est en vain contre lui que marche ce tyran ;
Dans les champs de Scotuse, aux rives du Pénée,
Un Romain a des Grecs fixé la destinée.
Il vole vers Corinthe, et triomphe en courant.

CHŒUR.

O Rome ! en vertus si féconde,
Reçois notre hommage et nos vœux ;
Tant que tu feras des heureux
Tu seras la reine du monde.

CHARICLÈS.

Mais sur son char brûlant, Phébus a ramené
Le jour à jamais fortuné
Où dans ces lieux la commune allégresse,
Pour célébrer nos jeux, va rassembler la Grèce.
Allez tout préparer. . . . .

(Le Peuple se dispose à rentrer dans la ville.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANAIS *accourant.*

ANAIS.

MON père ordonne, hélas!
La pompe d'une fête,
Et la foudre en éclats
Tombe sur notre tête.
Tout fuit, et désertant nos antiques drapeaux,
Les Grecs dans nos remparts apportent l'épouvante.
Venez, ou dans Corinthe un peuple de héros
Va fléchir sous le joug de Rome triomphante.
Flaminius paroît; et ce nouvel Alcide
A désarmé Pharsale et soumis la Phocide.
Tremblez!..

CHARICLÈS.

Chéris ses lois:
Il est l'amour du peuple et l'arbitre des rois.

ANAIS.

Pourrez-vous des Romains arrêter les cohortes?

CHARICLÈS.

Au protecteur des Grecs nous ouvrirons nos portes.

Au Peuple.

Que Corinthe, avec éclat,
Reçoive un Consul de Rome.
Venez, soutiens de l'État,
Jouir de l'aspect d'un grand homme.
De présider nos jeux décernons lui l'honneur;
Près de ce bois sacré que la pompe s'apprête.
En présence des Dieux célébrons cette fête,
Et la main de ma fille est le prix du vainqueur.

SCENE IV.

CHARICLÈS, ANAIS.

ANAIS, *retenant son père qui accompagne le Peuple.*

ARRÊTEZ. Si je vous suis chère,
Ah! de grace rappelez-vous
Que la tendresse de mon père
M'avoit promis un autre époux.

CHARICLÈS.

Eh quoi!...

ANAIS.

Lorsqu'Anténor combat pour sa patrie,
Corinthe l'abandonne et Chariclès l'oublie!

CHARICLÈS.

Non, ma chère Anaïs, je cède malgré moi;
Mais ce jour solemnel m'en a fait une loi.

ANAIS.

Puis-je, docile à la nature,
Mais infidelle à mon amant,
Éteindre une flamme si pure,
Et trahir le plus doux serment?

CHARICLÈS.

Ma fille, cède à ma tendresse.
Quel honneur pour toi si la Grèce
Voit le vainqueur des jeux tomber à tes genoux!

ANAIS.

Faut-il donc que je sois le prix de la victoire?

CHARICLÈS.

Oui, des mains seules de la gloire
Tu dois recevoir un époux:
Illustre, en l'acceptant, Corinthe et ta famille.

ANAIS.

Ainsi, pour satisfaire un desir orgueilleux,
Trahissant mon amour et l'objet de mes vœux,
Vous me sacrifiez!...

CHARICLÈS.

Espère encor, ma fille.
Dans les jeux solemnels qu'on prépare en ces lieux
Et que va proclamer le ministre des Dieux,
Cet amant fortuné, qu'honore ta tendresse,
Peut disputer ta main au reste de la Grèce.

ANAIS.

Il le peut, dites-vous ?

CHARICLÈS.

Oui, le brave Anténor,
Insensible aux revers, étranger à la crainte,
Résistoit aux Romains et combattoit encor;
Mais il est par l'État rappelé dans Corinthe.

ANAIS.

Je respire !

CHARICLÈS.

Il s'avance, et bientôt ce héros
Aura dans nos remparts ramené nos drapeaux.
Que pour te mériter il entre dans la lice.....

ANAIS, *l'interrompant vivement.*

Bientôt à sa valeur les Grecs rendront justice.

CHARICLÈS.

Qu'il triomphe, Anaïs, et que dans ce beau jour
Le ciel couronne enfin mes vœux et ton amour.

(Il sort.)

SCENE V.

ANAIS *seule.*

Vous qui fûtes souvent témoins de sa vaillance,
Grands Dieux ! prenez soin de ses jours ;
Quand on combat pour l'innocence,
Les immortels nous doivent leur secours.
S'il succomboit... ô ciel !... cruelle alternative !...
Irois-je dans les bras d'un rival odieux
Porter mon désespoir et ma douleur plaintive ?
Plutôt mourir !.. Ah ! mon sort est affreux.
Tout mon cœur a frémi... quel tourment ! quel supplice !
Sous les coups d'un rival je le vois expirant !...
C'en est fait... il n'est plus... Dieux ! s'il faut qu'il périsse,
Frappez-moi... qu'Anaïs expire au même instant.
Non, non... les immortels prendront notre défense ;
Je sens mon cœur renaître à l'espérance :
Mon Anténor sera vainqueur.
Rivaux, qui prétendez lui ravir son amante,
Fuyez, fuyez, Anténor se présente ;
Fuyez, ou soyez tous témoins de son bonheur.
Mais un guerrier paroit... que vois-je ? C'est lui-même.

SCENE VI.

ANTÉNOR, ANAIS.

ANTÉNOR *apperçoit Anaïs, et vient précipitamment vers elle.*

ANAIS!... cher objet de ma tendresse extrême,
Il est enfin permis à l'heureux Antenor,
Après tant de périls de te revoir encor.
Pourquoi le sort, trahissant ma vaillance,
M'a-t-il fait succomber sous les coups d'un Romain?
Sur un char de triomphe, un laurier à la main,
Anténor réclamant ton illustre alliance,
Des palmes de la gloire eût paré notre hymen.
Mais, ô revers!... ô disgrace fatale!...

ANAIS.

Mon Anténor, toujours sensible et courageux,
N'est pas moins Anténor pour être malheureux.
A ton amour ma tendresse est égale;
Mon orgueil eût joui, te revoyant vainqueur;
Mais tu m'aimes encor, c'est assez pour mon cœur.
J'attendois ton retour; mon ame impatiente
Brûloit de voir Anténor aujourd'hui,
Disputer son amante
A des rivaux trop indignes de lui.

ANTÉNOR.

Des rivaux!...

ANAIS.

Aux yeux de la Grèce
Vont être célébrés
Ces jeux qu'à Palémon Sisiphe a consacrés...

ANTÉNOR.

Eh bien?...

ANAIS.

Mon père en a fait la promesse...

ANTÉNOR.

Je frémis!

ANAIS.

Anaïs est le prix du vainqueur.

ANTÉNOR.

Grands Dieux!

ANAIS.

Pourquoi cette douleur?
Plus d'une fois, signalant son adresse,
Le brave Anténor, par la Grèce,
N'a-t-il pas été couronné?

ANTÉNOR.

Hélas!

ANAIS.

Ce même honneur qui te fut décerné...

ANTÉNOR.

Je ne puis y prétendre.

ANAIS.

Qu'ai-je entendu ?

ANTÉNOR.

L'affreuse vérité.

ANAIS.

Quoi! l'amant le plus tendre...

ANTÉNOR.

Succombe sous le poids de tant d'adversité.

ANAIS.

Explique-toi.

ANTÉNOR, *lui montrant son bras enveloppé*

Regarde.

ANAIS.

O ciel!... une blessure

Malheureuse Anaïs!... ô mon cher Anténor

Il faut donc renoncer...

ANTÉNOR.

A toi?... Plutôt la mort

ANAIS.

Dis ; quel espoir peut nous rester encor !

ANTÉNOR.

Que ton cœur se rassure.
En présence des Dieux, je t'en fais le serment,
Quel que soit mon rival, il faut qu'à ton amant
Il arrache la vie,
Avant qu'un père, lâchement,
A son orgueil le sacrifie.
Il faut... Qu'entends-je? et quels chants belliqueux!

ANAIS.

Flaminius va paroître en ces lieux.

ANTÉNOR.

Je ne puis supporter l'éclat de cette fête.

ANAIS.

Séparons-nous...

ANTÉNOR.

Arrête.
Chère Anaïs, jure-moi
Que ni l'autorité d'un père,
Ni celle d'un vainqueur, que la Grèce révère,
Ne pourront t'engager à violer ta foi.

DUO.

ANTÉNOR.

Qu'un même serment nous unisse...

ANAIS.

Et que le ciel qui nous entend...

ANTÉNOR.

Si nous pouvons l'oublier un instant...

ANAIS.

Par notre prompt trépas se venge et nous punisse.

ENSEMBLE.

Jurons de mourir tous deux
Avant que cet hymen affreux,
Aujourd'hui s'accomplisse.

ANTÉNOR.

D'un couple malheureux...

ANAIS.

Daigne exaucer les vœux...

ANTÉNOR.

Toi, qui nous fus propice...

ANAIS.

Puissant Neptune, entends nos vœux.

(Ils se séparent et s'éloignent.)

SCENE VII.

FLAMINIUS, CHARICLÈS, ANAIS, Soldats Romains, Soldats Grecs, Prisonniers Macédoniens, Lutteurs, Gladiateurs, Athlètes, Esclaves *ornant le Triomphe de* FLAMINIUS, Héraults d'armes, Juges des Jeux, Habitans de Corinthe, Peuples de la Grèce, etc.

(Le Cortége s'avance ; FLAMINIUS, précédé de ses Troupes, des Habitans de Corinthe et des Grecs destinés à exécuter les Jeux, paroît sur un Char magnifique ; on porte autour de lui les dépouilles des Macédoniens, dont un grand nombre fait prisonnier, est enchaîné à sa suite ; en un instant le Stade, le Bois sacré, les marches du Temple, les murs de la Ville et le dessus de la Porte, sont garnis du Peuple, qui s'empresse au-devant du libérateur de la Grèce.)

CHŒUR DES CORINTHIENS.

DEVANT le vainqueur de la Grèce,
O Corinthe ! avec allégresse,

Relève ton front abattu.
Ouvrons nos cœurs à l'espérance ;
Un héros vient, et la clémence
Traîne le char de la vertu.

CHŒUR DES ATHLÈTES.

Combattons : un regard de Rome
Enflammera nos jeunes cœurs ;
Combattons... la main d'un grand homme
Doit couronner les vainqueurs.

CHŒUR DES CORINTHIENS.

Devant le vainqueur de la Grèce, etc.

FLAMINIUS.

Du haut du Capitole observant l'univers,
Rome sur votre empire avoit les yeux ouverts ;
Elle apperçut un roi franchissant les limites
Qu'à ses vastes états nos lois avoient prescrites.
Philippe promenant la mort dans vos remparts,
Entassoit des débris sur le berceau des Arts ;
Il croyoit asservir un peuple fier et libre ;
De si lâches projets indignèrent le Tibre.

Heureux que, réparant les maux qu'il vous a faits,
Rome ait choisi ma main pour semer ses bienfaits !
J'obéis au Sénat ; que Corinthe en silence
Écoute le décret qu'a dicté sa clémence.

UN HÉRAULT.

Au nom sacré du peuple et du Sénat romain,
Flaminius vainqueur d'un monarque inhumain,
De l'empire des Grecs relevant la puissance,
Rétablit des cités l'antique indépendance;
Rend au peuple ses lois et lui donne la paix.

CHŒUR DES GRECS, *qui tombent aux genoux de Flaminius.*

La paix!... ô ciel!... quel transport! quelle ivresse!
Aux pieds du sauveur de la Grèce,
Célébrons ses heureux succès;
Il triomphe par la sagesse,
Nous enchaîne par des bienfaits.

FLAMINIUS, *faisant signe au Peuple de se relever.*

Puis-je voir à mes pieds un peuple qui m'encense?
Cet hommage n'est dû qu'à la Divinité.
Chérissez-moi, si je l'ai mérité:
Votre bonheur, voilà ma récompense.
Si d'un roi superbe et jaloux
Flaminius a subjugué les armes,
Cette gloire a pour lui des charmes,
Au milieu des combats il ne songeoit qu'à vous.
Est-il un triomphe plus doux
Que celui d'essuyer vos larmes?

Que je jouisse encor, en vous voyant heureux;
Étalez devant moi la pompe de vos jeux.

CHARICLÈS.

Ma fille, songe à ma promesse,
Le vainqueur de nos jeux doit être ton époux.

ANAIS.

Que je trahisse ma tendresse!...
Mon père, pardonnez... J'embrasse vos genoux.

FLAMINIUS.

De la beauté, grands Dieux! dissipez les alarmes.

CHARICLÈS, *à Anaïs.*

C'en est fait; obéis et sois digne de moi.

FLAMINIUS, *à Chariclès.*

La Grèce est dans la joie, et ta fille est en larmes!

ANAIS.

O mon père!...

CHARICLÈS.

Obéis.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANTÉNOR *accourant.*

ANTÉNOR.

Anais, est à moi.
Chariclès, je t'implore;
O mon père! rends-moi l'amante que j'adore.

CHARICLÈS.

Je ne le puis; sa main est promise au vainqueur.

ANTÉNOR.

Peux-tu de mon absence accuser ma valeur?
D'un soldat courageux regarde la blessure.
Ah! si je te suis cher encor,
Couronne l'ardeur la plus pure,
Ou plonge ce poignard dans le sein d'Anténor.

FLAMINIUS, *avec surprise.*

Anténor!... est-ce toi qui des aigles romaines
As suspendu le vol sur ces rives lointaines?
Et dont le bras, l'effroi de mes soldats,
A semé l'épouvante et la mort sur leurs pas?

ANTÉNOR, *avec dignité.*

Oui. Du vainqueur des Grecs j'implore la clémen

FLAMINIUS.

J'honore le courage, et je prends ta défense.

ANTÉNOR et ANAIS.

Se peut-il?

FLAMINIUS, *à CHARICLÈS.*

De son sort tu dois avoir pitié;
Il servit sa patrie, et qui combat pour elle,
Cueille aux champs de l'honneur la palme la plus b

CHARICLÈS.

Qui poura remplacer le prix?...

FLAMINIUS.

Mon amitié.

CHARICLÈS.

Je cède : qu'à ma voix toi-même les unisses;
Daigne ainsi de la paix recevoir les prémices.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GRAND PRÊTRE, PRÊTRES *qui l'accompagnent.*

(Le temple de Neptune s'ouvre, le Grand-Prêtre s'avance et unit les amans, qui lui sont présentés par Flaminius.)

FLAMINIUS.

TENDRES époux, que votre main
Ferme à jamais le Temple de la guerre :
Sur cet autel, et l'Amour et l'Hymen
Doivent s'unir pour consoler la terre.

ENSEMBLE.

FLAMINIUS.

Le Ciel comble mes vœux ;
Je chéris ma victoire :
Oui, faire des heureux
Est la plus douce gloire !

CHARICLÈS, ANTÉNOR, ANAIS.

O mortel généreux !
Jouis de ta victoire :
Oui, faire des heureux
Est la plus douce gloire !

LE GRAND PRÊTRE, *se tournant vers le Peuple.*

Neptune est satisfait : touché de vos malheurs,
Il envoie un héros pour essuyer vos pleurs.
Le Dieu puissant qui vous écoute,
Mortels, exauce enfin vos vœux,
De la gloire il ouvre la route,
Et daigne sourire à vos jeux.

CHŒUR DES ATHLÈTES.

Combattons ; un regard de Rome, etc.

On exécute les jeux, qui consistent dans le javelot, la lutte, le pugilat, le pancrace et la danse. Celui des Athlètes qui a déployé le plus d'adresse et qui l'a emporté sur les autres, est proclamé vainqueur. On le porte en triomphe à Flaminius, qui lui pose sur la tête une couronne de feuilles de pin.

Après la célébration des jeux, Flaminius remonte sur son char, et la marche recommence.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Fille du Ciel, ô douce paix !
Tu guéris des États la blessure profonde :
Les peuples et les rois célèbrent tes bienfaits,
Et tu taris les pleurs du monde.

Le peuple entoure Flaminius, et le suit en lui témoignant sa reconnoissance. Tableau général.

FIN.

LE

PÉLERIN BLANC.

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE

ET A GRAND SPECTACLE.

Par R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 germinal an 9.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte de CASTELLI.	*Tautin.*
La baronne de CASTELLI, nièce du comte et châtelaine d'Olival.	Mlle *Lévêque.*
PAUL, } enfans abandonnés *,	Mlle *Dumouchel*
JUSTIN, } enfans abandonnés *,	Mlle *Planté.*
ROLAND, intendant de la châtelaine.	*Révalard.*
GERVAIS, notable du hameau d'Olival.	*Dumont.*
MARCELINE, fermière d'Olival.	Mlle *Bourgeois.*
JACQUINET, neveu de Gervais.	*Raffile.*
LOUISE, fille de Marceline, promise à Jaquinet.	Mme. *Dacosta.*
UN GARDE.	*Martin.*
Gardes de la Châtelaine.	
Paysans et Paysannes	

La scène est au hameau d'Olival, en Provence, l'an 1645.

* Ces deux rôles doivent être joués par des femmes, pourvu qu'elle ne paraissent pas avoir plus de quinze ans.

LE

PÉLERIN BLANC.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du hameau d'Olival ; à droite est la maison de Gervais ; vis-à-vis est celle de Marceline. Il est six heures du matin en été.

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, JACQUINET.

GERVAIS, *sortant de chez lui.*

JACQUINET !... Jacquinet ! où es-tu ?

JACQUINET, *se montrant par la fenêtre à moitié habillé.*

Me voilà, mon oncle.

GERVAIS.

Qu'est-ce que tu fais là-haut ?

JACQUINET.

Je me coîffe pour plaire à ma future.

GERVAIS.

Maudit paresseux ! il y a deux heures que tu devrais être prêt.

JACQUINET.

Ecoutez donc, mon oncle, c'est que je veux me faire beau, si c'est possible.

GERVAIS.

Allons, dépêche-toi. Tu n'es guère alerte pour un jour de nôce !.... à ton âge, je n'aurais pas dormi un mois d'avance, dans la crainte de ne pas arriver le premier au rendez-vous.

JACQUINET.

Voilà que je me dépêche, mon oncle. (*il rentre.*)

SCENE II.

MARCELINE, GERVAIS.

MARCELINE, *sortant de chez elle.*

A qui en avez-vous, mon voisin, pour crier si fort ?

GERVAIS.

Votre serviteur, dame Marceline. C'est à mon imbécille de neveu, qui s'avise de se faire attendre.

MARCELINE.

Il n'en est pas de même chez nous. Il y a plus d'une heure que ma Louise est parée. Ce n'est pas parce quelle est ma fille, père Gervais, mais elle est gentille à croquer. . . vrai !

GERVAIS, *ôtant son chapeau.*

M'est avis que ce n'est pas pour rien que vous êtes sa mère, dame Marceline.

MARCELINE.

Laissons là les complimens, mon voisin. Nous sommes trop vieux pour nous amuser à cela. Parlons plutôt du plaisir que nous allons avoir aujourd'hui. J'avoue que jamais je n'ai attendu avec autant d'impatience le jour de notre fête, et que jamais elle ne m'aura paru plus belle.

GERVAIS.

Elle a perdu son principal ornement à mes yeux depuis qu'elle n'est plus embellie par la présence de notre bienfaiteur, de celui pour qui nous l'avons établie ; chaque année, cette époque, que j'attendais autrefois avec impatience, renouvelle mes regrets, et me fait sentir plus vivement la perte de ce bon maître...

MARCELINE.

Il est vrai que la châtelaine, sa nièce...

GERVAIS.

Ne parlons pas de cette méchante femme. . . elle est indigne du nom respectable des Castelli.

MARCELINE.

A propos, avez-vous été la prévenir du mariage de nos enfans !

GERVAIS.

A quoi bon ? depuis près de neuf ans que nous avons perdu le vertueux comte de Castelli, son oncle, a-t-elle daigné assister une seule fois à cette fête fondée par la reconnaissance ? Il ne faut pas s'en étonner, Marceline ; le tableau du bonheur est un supplice pour les méchans.

MARCELINE.

Ah ! Gervais !...

GERVAIS.

C'est plus fort que moi, je ne puis contenir mon indignation quand je songe par quel crime affreux elle s'est rendue maîtresse des biens dont elle jouit.

MARCELINE.

Vous voilà toujours avec vos soupçons...

GERVAIS.

Ils ne sont malheureusement que trop fondés : j'ai suivi cette femme depuis l'enfance ; j'ai observé son caractère, et je l'ai toujours reconnu jaloux, impérieux et faux. Le mariage de son oncle avec la belle Laurence nuisait à ses projets ambitieux ; il la frustrait d'un héritage sur lequel elle avait fondé les plus grandes espérances. Dès lors, elle a été capable de tout pour sacrifier les objets de sa haine.

MARCELINE.

Votre attachement pour notre bienfaiteur vous égare, Gervais. Comment pouvez-vous supposer qu'une femme ait conçu, de sang-froid, l'horrible dessein de mettre le feu à un château, de brûler un village, et de compromettre l'existence de quarante familles ?

GERVAIS.

Les scélérats osent tout pour se venger.

MARCELINE.

La châtelaine est incapable d'avoir commis ce crime inoui... c'est plutôt son intendant Roland, ce méchant homme en qui elle a tant de confiance.

GERVAIS.

Eh ! qu'importe ! en est-elle pour cela moins coupable ? Marceline, celui qui conçoit l'idée d'un crime aussi atroce est plus dangereux et plus scélérat que celui qui le met à exécution, quoique souvent il demeure impuni...

MARCELINE.

Quelle nuit affreuse ! quand j'y songe...

GERVAIS.

Plus de la moitié du château fut la proie des flammes ; Laurence et ses deux aimables enfans périrent victimes de la cupidité de ce monstre, et dans son désespoir notre bon maître s'éloigna pour toujours des lieux témoins de son désastre.

MARCELINE.

On avait dit un moment que ses enfans avaient échappé à l'incendie ; qu'un serviteur fidèle les avait enlevés et conduits dans une retraite isolée et lointaine ; mais ils n'existent plus sans doute... car ils auraient à présent quatorze ou quinze ans, et ils auraient cherché à rentrer en possession du riche héritage qu'on leur a enlevé.

GERVAIS.

Je n'ose le croire, quoique l'activité des recherches de la baronne pour les trouver doive nous faire présumer qu'elle ne regardait point ce bruit comme dénué de fondement. La précaution même qu'elle prend depuis quelques années de faire arrêter et conduire devant elle tous les enfans étrangers qui paraissent à peu près du même âge que les fils du comte, est une nouvelle preuve de ses craintes à cet égard. Ah! il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent morts que de tomber entre les mains de cette ennemie cruelle! Dieu sait si jamais la haine est entrée dans mon cœur! mais je le sens, il m'est impossible de pardonner à cette femme le mal qu'elle nous a fait.

MARCELINE.

Calmez-vous, Gervais, et ne songeons qu'à bien remplir l'un et l'autre, les importantes fonctions qui nous sont confiées.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET.

JACQUINET, *habillé et avec un gros bouquet au coté.*

Me voilà prêt, mon oncle.

GERRVAIS.

C'est bien heureux, en vérité!

JACQUINET.

Dam! écoutez donc, mon oncle, c'est qu'un jour de nôces n'est pas un jour comme un autre; il faut montrer de quoi l'on est capable; c'est pour cela que j'ai mis tant de soins à ma parure.

MARCELINE.

Bonjour, mon gendre; bonjour, mon enfant. Eh bien! la voilà pourtant arrivée cette journée après laquelle tu soupirais depuis si long-tems.

JACQUINET.

Vraiment oui, dame Marceline, il n'y a plus à reculer, il faut sauter le pas. Où est donc ma future?

MARCELINE.

Elle est là qui attend qu'on vienne la chercher.

JACQUINET.

Voulez-vous que j'y aille tout de suite, dame Marceline?

MARCELINE.

Non.

GERVAIS.

Tu es bien pressé: ne faut-il pas auparavant que tous les

jeunes gens du village soient rassemblés ? Reste-là, nous avons encore quelque chose à finir chez le tabellion, et puis quand nous reviendrons la fête commencera.

JACQUINET.

C'est dit, mon oncle.

GERVAIS.

Venez-vous, dame Marceline ?

MARCELINE.

Oui, mon voisin.

GERVAIS, *à Jacquinet.*

Ne bouge pas de là, entends-tu ?

JACQUINET, *très-haut à Gervais qui s'éloigne.*

Je n'ai garde. Pardi ! sans moi mam'zelle Louise serait obligée de se marier toute seule, et cela ne m'amuserait pas.

SCENE IV.

JACQUINET, puis LOUISE.

JACQUINET.

Certainement que cela ne m'amuserait pas... ni elle non plus.... car elle m'aime, mam'zelle Louise !... elle m'aime prodigieusement.

LOUISE, *sortant de la maison.*

Plaît-il, ma mère ?

JACQUINET.

Tiens ! la voici... Elle n'y est pas, votre maman, mam'-zelle.

LOUISE.

Pardon ! M. Jacquinet, j'ai cru qu'elle m'avait appellée.

(Elle fait un mouvement pour rentrer.)

JACQUINET.

Il ne faut pas vous sauver pour cela, mam'zelle ; je serais bien aise....

LOUISE.

De quoi, M. Jacquinet ?

JACQUINET. *à part.*

Ne voilà-t-il pas que j'ai peur de lui parler à présent ! c'est pourtant le cas de lui dire quelque chose de joli ; (*il cherche.*) de ces jolies choses comme j'en dis souvent.

LOUISE.

Je vous écoute...

JACQUINET, *après avois réfléchi.*

Avez-vous bien dormi cette nuit, mam'zelle Louise ?

LOUISE, *avec beaoucoup d'ingénuité.*

Je n'y ai tant seulement pas songé, M. Jacquinet.

JACQUINET.

Et à quoi douc avez-vous pensé ?

LOUISE.

A vous, M. Jacquinet. Et vous ?

JACQUINET.

Moi ! c'est différent, mam'zelle, j'ai dormi tout d'un somme.

LOUISE.

Comme vous dites, c'est bien différent.

JACQUINET.

Mais j'ai rêvé à un quelqu'un...

LOUISE.

A un quelqu'un ?...

JACQUINET.

Que j'aime de tout mon cœur...

LOUISE.

De tout votre cœur ?

JACQUINET.

Oui, et qui le mérite bien !

LOUISE.

C'est une fille, sans doute ?

JACQUINET.

Oui da ! et une ben gentille !

LOUISE.

Je le crois.

JACQUINET.

Bien douce !...

LOUISE.

J'en suis persuadée.

JACQUINET.

Qui m'aime...

LOUISE.

Comme vous le méritez.

JACQUINET.

Et que j'épouse...

LOUISE.

Vous l'épousez ?

JACQUINET.

Tantôt, mam'zelle Louise : ni plus ni moins que cela.

LOUISE.

Que vous êtes méchant !

JACQUINET.

Pas tant que vous êtes bonne, mam'zelle.

LOUISE.

J'entends ma mère.

JACQUINET.

Sauvez-vous.

LOUISE.

Je me sauve.

JACQUINET.

Adieu, mam'zelle Louise.

LOUISE.

Adieu.

(Elle rentre chez sa mère ; et Jacquinet reste immobile à sa place.)

SCENE V.

MARCELINE, GERVAIS, JACQUINET.

MARCELINE.

A présent que nos affaires sont terminées, les jeunes gens peuvent venir quand ils voudront.

GERVAIS.

Qu'est-ce que tu fais là, toi ? te voilà planté comme un therme.

JACQUINET.

Je fais ce que vous m'avez dit, mon oncle.

GERVAIS.

Moi ! je ne t'ai pas dit d'avoir l'air d'un imbécille.

JACQUINET.

J'ai pris cela sur moi, mon oncle.

MARCELINE.

Allons, voisin, vous le rudoyez toujours, ce pauvre Jacquinet : c'est un bon garçon.

JACQUINET.

Sûr ! que je suis bon garçon !

MARCELINE.

Le mariage le déniaisera.

JACQUINET.

Faudra bien, mère Marceline ; j'en connais tant qui sont déniaisés auparavant ! *(on entend un refrein joyeux.)*

GERVAIS.

J'entends, je crois, le tambourin...

JACQUINET, *courant au fond.*

Oui, mon oncle, voilà le grand Thomas avec son galoubet.

MARCELINE.

Je rentre, père Gervais, pour donner plus d'importance à nos cérémonies. *(Elle rentre.)*

GERVAIS.

Rentrons aussi, Jacquinet; il faut que tout se fasse dans l'ordre.

JACQUINET.

C'est juste, il faut que tout se fasse dans l'ordre.

(*Ils rentrent.*)

SCENE VI.

PAYSANS, PAYSANNES, puis GERVAIS, MARCELINE, JACQUINET et LOUISE.

(Au son de la musette, du tambourin et du galoubet, on voit s'avancer, deux à deux, une troupe de jeunes paysans parés de fleurs et de rubans, et de jeunes pastourelles portant la pannetière, la houlette, le chapeau de paille et des rubans verts; l'un d'eux est à la tête, et paraît diriger les cérémonies. Les garçons vont frapper à la porte de Gervais, qui sort accompagné de Jacquinet; les jeunes filles se présentent à celle de Marceline qui conduit Louise par la main. Les mariés sont placés l'un auprès de l'autre sur un banc decoré de guirlandes. Vis-à-vis, est une espèce de siège en gazon, sur lequel Gervais monte pour être mieux entendu. Tout le monde l'entoure et fait silence.)

GERVAIS.

C'est en 1615, il y a aujourd'hui trente ans, que fut établie la fête que nous allons célébrer en mémoire de la fondation de ce hameau par le comte de Castelli, et des bienfaits que ce digne homme avait répandus sur tous les habitans d'Olival. Depuis le désastre qui nous priva de ce bon seigneur, l'homme le plus sage et le plus vertueux de la Provence, vous m'avez chargé de vous rendre compte tous les ans, à pareil jour, de ce que j'aurais pu recueillir sur son sort. Je vous ai déjà dit qu'en quittant ces lieux où il avait, été témoin de la mort de sa femme et de ses enfans, il avait résolu de n'y jamais revenir; et que, sous l'humble habit de pélerin, il avait parcouru successivement l'Italie, l'Espagne, et s'était embarqué pour aller visiter la Terre Sainte. Depuis lors, huit années se sont écoulées, sans qu'aucune nouvelle satisfaisante soit parvenue jusqu'à moi. Nul indice n'a pu me faire soupçonner le lieu de sa retraite, et nous avons tout lieu de craindre que cet homme respectable n'ait enfin succombé loin de nous, sous le poids de sa douleur et de ses regrets.

JACQUINET, *quittant brusquement sa place et s'élançant au milieu des paysans.*

A propos de pélerin, je vous demande bien pardon, mon oncle; mais...

MARCELINE et GERVAIS.

Veux-tu te taire ?...

TOUS.

Laisse achever le père Gervais.

JACQUINET.

Je veux parler, moi ! mon oncle n'en sait pas davantage, et moi je vous dis...

MARCELINE.

Qu'est-ce que tu vas nous dire ?

GERVAIS.

Quelque sottise.

JACQUINET, *avec une dignité comique.*

Mon oncle, je vous prie de faire attention que je suis un des membres de la fête, et que vous ne devez pas me parler comme cela devant une assemblée respectable.

GERVAIS.

Voyons, qu'est-ce que tu voulais dire ?

JACQUINET.

Je voulais vous dire que je l'ai vu il n'y a pas plus d'un mois, votre pélerin ; à telles enseignes qu'il m'a fait une peur terrible.

MARCELINE.

Allons, tais-toi.

GERVAIS.

Plût au ciel que cela fût vrai !

TOUS, *riant.*

Ah ! ah !...

JACQUINET.

Ah ! ah ! oui, moquez-vous de moi ; j'étais bien sûr que cela vous ferait rire ; c'est pour cela que je n'ai pas voulu vous conter plutôt mon histoire ; mais cela n'empêche pas que je l'aie vu... Un grand pélerin tout blanc... avec une chose noire sur les épaules et tout plein de coquilles... C'était sur le soir, je revenais en chantant du petit bois où mon oncle m'avait envoyé. Voilà que tout d'un coup je vois cette figure blanche qui était assise sur une grosse pierre dans les ruines... là... du côté que le château a été brûlé... Ce n'est pas l'embarras, s'il m'a fait peur, je lui a bien rendu ; car sitôt qu'il m'a vu, il s'est sauvé...

MARCELINE.

Comme cela, tu sais de quel côté il est allé ?

JACQUINET.

Je ne regarde jamais derrière moi quand je me sauve.

MARCELINE.

Comment, tu t'es sauvé aussi ?

JACQUINET.

Encore plus fort que lui.

MARCELINE.

Imbécille ! il fallait...

JACQUINET.

Courir après, peut-être ?... Ah ben oui ! pas si bête !

GERVAIS.

Auras-tu bientôt fini tes contes ?

JACQUINET.

Oui, mon oncle : *dixi.* Vous pouvez reprendre le fil de votre discours.

GERVAIS.

Indépendamment des actions de graces que nous adressons dans cette mémorable journée à notre bienfaiteur, il est d'usage, vous le savez, de célébrer tous les ans un mariage. Vous avez décidé que ce serait le tour de Louise, fille de Marceline, et de mon neveu, et j'y ai consenti, quoiqu'il ne soit pas digne...

JACQUINET.

A quoi cela sert-il, mon oncle, de me mortifier devant tout le monde ?

MARCELINE.

Silence donc !

GERVAIS.

Rendons-nous à l'église. Puis après la cérémonie, nous nous réunirons aux Champs-des-Oliviers, pour y terminer par des jeux et des danses cette fète consacrée à l'hymen et à la reconnaissance.

JACQUINET.

Partons.

TOUS.

Partons.

(On se lève, chacun reprend son rang, le cortège se forme et, précédé de la musique, s'avance jusqu'au fond du théâtre.)

JUSTIN, *en dehors, d'une voix entrecoupée.*

Fi ! que c'est vilain de repousser comme cela les malheureux !

PAUL.

O le brutal !

(Le cortège s'arrête, on voit paraître deux enfans de quatorze à quinze ans, vêtus à la mode de Berne, et portant chacun sur leur dos un paquet et des instrumens.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, PAUL, JUSTIN.

JUSTIN, *pleurant.*

Ah ! Paul !... nous sommes bien malheureux !

PAUL.

Tu es bien bon, va ! de plurer pour si peu de chose !.... fais comme moi ; je m'en moque... Tiens ! tiens ! voilà de braves gens qui seront plus honnêtes, j'en suis sûr ; pas vrai, messieurs ? (*chacun se sépare, on entoure les enfans.*)

GERVAIS.

Qui êtes-vóus, mes petits amis ?

JUSTIN.

Hélas !... nous sommes...

PAUL.

Laisse-moi, répondre ; pleure à ton aise. Monsieur, nous sommes de pauvres enfans abandonnés.

GERVAIS.

Comment vous nommez-vous ?

PAUL.

Je m'appelle Paul, et mon frère Justin.

GERVAIS.

D'où venez-vous ?

PAUL.

De ce vilain château qui est là... au bout du village : nous avons sonné à la porte, mais un mechant homme qui a une grande barbe, et qui parle un baragouin auquel le diable ne cannaîtrait rien, nous a chassés en nous disant des injures.

MARCELINE.

C'est sûrement ce nouveau concierge allemand que l'intendant de la châtelaine a pris depuis un mois.

GERVAIS, *bas à Marceline.*

Et qu'ils ont choisi de préférence, parce qu'étant sourd, il ne peut trahir leurs secrets.

JUSTIN, *sanglotant.*

Oui, monsieur, il nous a menacés bien fort ; et je crois que si nous ne nous étions pas sauvés, il nous aurait battus.

PAUL.

Battus !... ah ! laisse donc ! on ne me bat pas comme cela. J'aurais bien voulu voir qu'il fît seulement un geste.... je lui aurais arraché la barbe.

GERVAIS.

De quel pays venez-vous ?

PAUL.

Oh ! de bien loin, allez !... d'un village auprès de Berne en Suisse.

JUSTIN.

Il y a seize grands jours que nous marchons.

GERVAIS.

Que fait votre père ?

PAUL.

Nous l'avons perdu bien jeunes.

GERVAIS.

Et votre mère... pourquoi l'avez-vous quittée ?

JUSTIN.

Ce n'est pas nous qui l'avons quittée...

GERVAIS.

Comment !

JUSTIN.

Hélas ! elle est morte.

GERVAIS.

Mais vos parens ?

JUSTIN.

Nous n'en avons pas.

GERVAIS.

Vous avez au moins des amis ?

PAUL.

Est-ce qu'on en a quand on est pauvre !

GERVAIS.

Et... où allez-vous.

JUSTIN.

Nous n'en savons rien. Après la mort de notre mère, arrivée il y a un mois, un de nos voisins qui a couru le monde et qui connaît beaucoup de pays, nous a conseillé de voyager. « Mes petits amis, nous dit-il, allez à Marseille ou dans » quelqu'autre port de mer, vous y trouverez de l'emploi » sur un vaisseau, ou dans une maison de commerce. N'ou- » bliez jamais Dieu ni votre mère, soyez sages et honnêtes; » avec cela, on est toujours sûr de réussir. » Nous avons suivi son conseil, et nous nous sommes mis en route le lendemain. Hier, nous avons appris, à huit lieues d'ici, que c'était aujourd'hui une grande fête au hameau d'Olival ! nous avons marché une partie de la nuit, afin d'arriver à tems pour la voir : mais le mauvais accueil que nous a fait ce méchant homme, nous faisait déjà repentir de notre diligence, lorsque nous vous avons rencontrés. Je lis dans vos yeux que vous aimez à rendre service, et je suis sûr que vous ne serez pas insensible à la prière de deux orphelins qui

vous demandent un asyle, et qui n'ont d'espoir que dans la pitié des bons cœurs.

GERVAIS.

Non, mes enfans, non, votre prière ne sera point vaine! (*aux paysans*) Mes amis, c'est célébrer dignement une fête établie en mémoire de bienfaits rendus que de la signaler par un acte de bienfaisance. Je vous propose de garder ces enfans, non-seulement aujourd'hui, mais pendant plusieurs jours; en un mot tant qu'ils se plairont parmi nous.

MARCELINE.

Gervais a raison

TOUS.

Oui, oui, gardons-les.

(Paul et Justin se jettent aux genoux de Gervais.)

JUSTIN.

Homme respectable! croyez que nous sentons vivement le prix de vos bontés, et que nous ne nous montrerons pas indignes de la protection que vous nous accordez.

JACQUINET.

Mes petits camarades, ce que mon oncle vient de vous dire vous pouvez le regarder comme une chose faite, parce que j'y consens, ainsi que ma future que voilà...

MARCELINE.

Te tairas-tu? bavard!

GERVAIS.

Votre mère était donc bien pauvre?

JUSTIN.

Hélas! mon bon monsieur, voilà tout ce qu'elle nous a laissé.
(Il montre les paquets que lui et son frère portent sur le dos.)

JACQUINET.

Il paraît que cela n'est pas lourd.

MARCELINE.

Cela ne l'est que trop pour ces pauvres enfans: débarrassez-vous de ces paquets... mes amis.

GERVAIS.

Jacquinet, porte-les à la maison; vous les y reprendrez quand vous voudrez, mes petits amis. (*les enfans ôtent leurs paquets, et les donnent à Jacquinet.*)

JACQUINET.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

JUSTIN.

Il y a deux paires de bas, deux gilets, trois...

JACQUINET.

Comment! vous n'avez que deux paires de bas?... Ah mon Dieu! qu'ils sont pauvres!

MARCELINE.

Qu'est-ce que cela te fait ?

JACQUINET.

Je vous en donnerai une paire pour vous deux.

TOUS, *se moquant de lui.*

Ah ! ah ! ah !

GERVAIS.

Si tu voulais bien faire ce qu'on te dis et rien de plus !

PAUL, *à Jacquinet qui emporte le paquet.*

Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas, monsieur ?

GERVAIS.

Soyez tranquille. (*Jacquinet entre dans la maison de son oncle.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté JACQUINET.

PAUL.

Dam ! c'est tout ce que nous possédons.

GERVAIS.

Pauvres enfans ! c'est là tout votre héritage ?

JUSTIN.

Nous avons vendu le peu de meubles qu'avait notre mère pour cinquante livres environ, que nous avons partagées entre le curé de la paroisse et les pauvres du village, en leur recommandant de prier Dieu pour elle.

MARCELINE.

Comment ! vous n'avez rien gardé pour votre route ?

PAUL.

Rien ! et les bons cœurs donc ! il y en a encore dans le monde. Oh ! mon Dieu ! grace à notre franchise, et à la petite chanson qu'il nous a fallu chanter partout...

JUSTIN.

Quoique nous soyons bien tristes !...

PAUL.

Nous n'avons manqué de rien jusqu'ici.

GERVAIS, *les embrassant.*

Enfans intéressans ! vous n'irez point à Marseille. Dès ce moment, tout le hameau vous adopte, et vous trouverez dans chacun de ses habitans un bon père, un ami zélé, toujours prêt à vous être utile. Ah çà ! vous nous avez bien dit la vérité ; n'est-ce pas ? vous ne nous avez rien caché de ce qui vous concerne ?

JUSTIN.

Pardonnez-moi, père Gervais, nous avons oublié quelque

chose, et vos bontés pour nous exigent que nous vous disions tout.

PAUL.

Qu'est-ce que nous avons oublié ? je ne m'en souviens pas

JUSTIN.

Cette boîte que notre mère nous a donnée en mourant...

PAUL.

Ah ! c'est vrai.

GERVAIS.

Une boîte !... que contient-elle ?

PAUL.

Nous n'en savons rien.

GERVAIS.

Comment !

PAUL.

Montre-là, mon frère. C'est lui qui s'est chargé de la garder, parce qu'il dit qu'il est plus raisonnable que moi.

JUSTIN, *tirant de sa poche une boîte en fer-blanc, ficelée et cachetée.*

La voilà.

GERVAIS.

Elle est ficelée et cachetée bien soigneusement !... (*il la prend.*) Quelque chose d'écrit !... Lisons. (*il lit.*) « A Paul » et Justin. Vous n'ouvrirez cette boîte que quand vous aurez » atteint votre dix-huitième année. »

TOUS.

Quel mystère !

MARCELINE.

Qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dedans ?

JUSTIN.

Nous ne nous en doutons pas. Comme mon frère, qui est plus âgé que moi d'un an, n'en a pas encore quinze, nous faisons tout ce que nous pouvons pour ne pas songer à cette boîte, afin de n'avoir pas l'envie de l'ouvrir avant le tems que notre mère nous a prescrit.

GERVAIS.

Quand et comment vous l'a-t-elle remise ?

JUSTIN.

Le jour même de sa mort...

GERVAIS.

Et que vous dit-elle en vous la donnant ?

JUSTIN.

Oh ! ne parlons pas de cela, père Gervais... cela nous fait trop de peine !

GERVAIS.

Cela serait cependant essentiel à savoir. . . Il se peut que cette boîte renferme quelqu'objet précieux...

JUSTIN.

Vous l'exigez, il faut vous satisfaire. Mes enfans, nous dit-elle en nous faisant approcher de son lit.. prenez cette boîte et conservez-la soigneusement... il y va du bonheur de votre vie... elle renferme...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET.

JACQUINET, *accourant.*

Voici monsieur Roland.

MARCELINE, *à part.*

O le méchant homme!

PAUL.

Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

GERVAIS.

C'est l'intendant du château où vous vous êtes présentés. (*à part.*) Sans doute il est porteur de quelque message de son indigne maîtresse.

PAUL.

Qu'est-ce que tu as donc, mon frère? on dirait que tu trembles!

JUSTIN.

C'est que j'ai peur de ce monsieur Roland.

PAUL.

Peur!... fi donc! c'est bon pour des enfans d'avoir peur!... attends, attends, tu vas voir comme je lui parlerai, s'il nous dit quelque chose.

GERVAIS, *aux paysans.*

Mes amis, et vous mes enfans, ne démentez pas ce que je vais dire.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

ROLAND, *d'un air patelin, après avoir jetté un regard expressif sur les enfans.*

Bonjour, mes amis, bonjour, Gervais. Toujours contens! joyeux!... Continuez; que ma présence n'interrompe point la fête... si vous saviez ce qu'il m'en coûte de ne pouvoir me mêler à vos jeux!

GERVAIS.

Vous nous faites bien de l'honneur, monsieur. (*à part.*) L'hypocrite !

JUSTIN, *bas à Paul.*

Que dis-tu de cet homme-là ?

PAUL, *de même.*

Je dis qu'il me déplaît.

ROLAND.

La joie des bons cœurs est un tableau délicieux pour le mien.

GERVAIS, *à part.*

Le fourbe !

ROLAND.

Pourquoi avez-vous choisi pour célébrer votre fête un lieu aussi éloigné du château ? il me semble que l'esplanade qui donne du côté de Lambesc vous offre un emplacement aussi vaste et agréable que le Champ-des-Oliviers ; mais du moins vous seriez sous nos yeux... Madame la baronne et moi pourrions joindre notre ivresse à la vôtre.

GERVAIS, *à part.*

Il médite quelque méchante action ; il est trop doux. (*haut.*) Nous sommes confus...

ROLAND.

Nous pourrions embellir de nos dons l'hymen que vous célébrez tous les ans à cette époque...

GERVAIS.

Monsieur, tant de bonté...

ROLAND.

Mais, j'ai décidé madame la baronne à y assister aujourd'hui. Elle sait que vous unissez votre neveu à la fille de Marceline ; elle veut être présente à ce mariage, et voir, pour la première fois, cette fête que la reconnaissance a établie en mémoire d'un oncle dont elle pleure chaque jour la perte.

GERVAIS, *à part.*

Les monstres ! (*haut.*) Madame la baronne nous fait trop d'honneur.... Je vous remercie pour elle, au nom de tout le village.

ROLAND.

Quels sont ces enfans ?

GERVAIS.

Ce sont les fils d'un cousin que j'avais auprès de Berne; leur père est mort, et ils viennent reclamer mes bontés...

ROLAND.

Que vous leur avez accordées, j'en suis sûr; car je vous connais, Gervais, vous avez un cœur excellent. (*aux enfans.*) Quel âge avez-vous, mes amis ?

JUSTIN, *bas à Paul.*

Réponds-lui, toi ; je n'ose pas lui parler.

PAUL, *bas à Justin.*

Tu es bien bon, va ! (*haut.*) Monsieur, j'ai eu quinze ans le jour de la St.-Pierre, et mon frère en aura quatorze à la St.-Georges.

ROLAND.

C'est bien. (*à Gervais.*) Gervais, pourquoi n'avez-vous pas présentés vos jeunes parens à madame la baronne ? vous ne pouvez douter du plaisir qu'elle aurait eu à les voir ; et vous savez qu'elle attache quelque prix à ces sortes d'égards.

GERVAIS.

Ils ne font que d'arriver, monsieur.

ROLAND.

Est-ce que ce sont eux qui sont venus tout-à-l'heure ?

PAUL.

Oui, monsieur, c'est nous-mêmes ; nous avions d'abord donné la préférence au château, c'est dans l'ordre ; mais on nous a si mal reçus, que nous ne sommes pas tentés d'y retourner, quoique nous soyons bien sensibles à vos offres.

ROLAND.

Il ne faut pas que cela vous effraye ; j'ai grondé ce vieux Franck de vous avoir éconduits aussi brusquement; au reste, il faut lui pardonner, il est sourd et ne parle pas la langue ; alors, il a pu croire que vous étiez des aventuriers, des enfans sans aveu, comme on en voit souvent. (*il les examine attentivement.*)

JUSTIN, *à part.*

Je tremble !

PAUL.

Des aventuriers, monsieur !... des enfans sans aveu !... le père Gervais sait bien...

ROLAND.

Aussi, loin que vous ayez quelque chose à redouter, je me ferai un vrai plaisir de vous présenter moi-même à la châtelaine...

GERVAIS.

Oui, dans quelques jours, lorsque nous aurons eu le tems de les faire habiller à la mode du pays et d'une manière convenable.

ROLAND.

Pourquoi dans quelques jours ? ils sont à merveilles, et je ne veux pas retarder le plaisir qu'aura madame la baronne en apprenant que vous avez retrouvé des parens qui vous sont chers, et que vous n'aviez jamais vus... car vous êtes bien sûr qu'ils sont vos parens, n'est-ce pas, Gervais ?

GERVAIS.

Certainement, monsieur.

ROLAND.

C'est qu'en vous opposant plus long-tems à ce que je demande, vous pourriez me faire soupçonner que vous ne m'avez pas dit la vérité...

GERVAIS, *avec embarras.*

Monsieur, je ne m'y oppose pas.

ROLAND.

A la bonne heure.

GERVAIS, *à part.*

Leur intéret veut que je dissimule. (*haut.*) Vous permettrez du moins que je les accompagne.

ROLAND.

Cela est inutile; votre présence est nécessaire à la fête. Rendez-vous tous au Champ-des-Oliviers; dès que madame aura vu les enfans, et qu'ils auront pris quelques alimens, car je pense qu'ils doivent avoir bon appétit...

JUSTIN.

C'est vrai, monsieur.

PAUL.

Cela ne nous quitte jamais.

JACQUINET.

C'est comme moi; demandez plutôt à mon oncle: j'ai déjà déjeûné trois fois aujourd'hui.

ROLAND.

Nous vous les ramènerons nous-même, afin de jouir de l'allégresse générale et du coup-d'œil de la fête. (*Gervais paraît mécontent.*) Est-ce que cela vous déplaît, Gervais ?

GERVAIS, *avec contrainte.*

Au contraire, monsieur.

ROLAND.

Venez donc, mes amis, embrassez votre parent; vous ne tarderez point à le revoir.

PAUL et JUSTIN.

Au revoir, père Gervais... (*ils embrassent Gervais.*)

GERVAIS, *attendri, à part.*

Que le ciel les protège !

JACQUINET.

Est-ce que vous ne m'embrassez pas, moi ?

PAUL.

Tantôt, tantôt. Monsieur, nous sommes prêts à vous suivre; au revoir tout le monde.

ROLAND, *emmenant les enfans.*

Adieu, mes amis.

PAUL, *retourne en courant près Gervais.*

A propos, père Gervais, et notre boîte...

GERVAIS.

Vous la retrouverez... je vais la serrer à la maison.

JUSTIN.

Oh que non!

ROLAND.

Que renferme cette boîte?

GERVAIS.

Quelques bagatelles comme on en porte au village; c'est un présent de leur mère.

ROLAND.

Pourquoi vouloir les en priver? Cet empressement est louable; il prouve qu'ils ont l'ame sensible et du respect pour sa mémoire.

JUSTIN.

D'ailleurs elle nous a recommandé de ne jamais nous en séparer.

ROLAND.

C'est bien.

PAUL, *recevant la boîte de Gervais.*

Tiens, Justin, garde-là, toi, c'est ton affaire. Partons, monsieur.

ROLAND.

Nous serons presqu'en même tems que vous au Champ-des-Oliviers.

PAUL et JUSTIN.

Adieu...

TOUS.

Au revoir.

(Roland emmène les enfans par la gauche; tous les paysans, conduits par Gervais, sortent par la droite, après avoir perdu de vue Paul et Justin.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'un château gothique. Sur la gauche, au troisième plan, une haute tour carrée, au-devant de laquelle est un escalier voûté et très-délabré, qui aboutit à une porte placée au milieu de la hauteur de la tour, en face du public. Au premier et au second plans, sous une arcade ruinée, un joli berceau de lilas et de chèvre-feuille, placé de manière à laisser découvrir entièrement la voûte de l'escalier. Vis-à-vis, à droite au second plan, est une terrasse élevée à peu près de dix pieds, au bas de laquelle se trouve une porte latérale, basse et étroite, qui conduit dans un cachot dont on voit une fenêtre ceintrée et garnie de barreaux, en face du public. Dans le fond, un mur à crénaux, qui paraît ruiné au milieu. Au-delà, des arbres et la campagne. Il y a une table et des sièges en pierre sous le berceau. La porte principale du château est censée à droite, dans le fond, et les bâtimens habités à gauche.

SCENE PREMIERE.

Le Comte de CASTELLI, *vêtu comme un domestique, ayant un trousseau de clefs pendu à une ceinture de cuir. Il a la barbe longue et épaisse.*

Plus d'un mois s'est écoulé depuis mon retour dans ce château sans que j'aie rien découvert de satisfaisant sur le sort de ma chère Laurence, ni de mes enfans, Hélas ! il est trop certain qu'ils sont perdus pour moi... Cher Derval, trop sensible ami ! ton zèle t'a égaré... l'avis que tu me fis parvenir était faux, et tu as augmenté mes peines en voulant les adoucir... Je reviens en France dans l'espoir de retrouver ma femme et mes enfans que tu m'assures être au pouvoir de la baronne. Je gagne à force d'or un ami de Roland qui me présente à lui comme un homme sûr, et je suis introduit dans ce château,

jadis l'asyle des vertus ; mais au lieu du bonheur que je m'étais flatté d'y rencontrer, je n'y vois partout que la honte et le crime. Ah ! pourquoi m'as-tu fait revoir des lieux que j'avais abandonnés pour jamais ! Sur le sein orageux des mers, au milieu des brûlantes contrées d'Afrique, mon cœur était moins douloureusement affecté. La fatigue et le besoin, en engourdissant mes sens, procuraient du moins quelques instans de repos à mon ame ; mais ici !... tout ce que je vois, tout ce qui m'entoure, ne sert qu'à renouveler mes douleurs. Moi ! comte de Castelli ! maître de ce château et de propriétés immenses... couvert d'habits grossiers, forcé d'obéir à un scélérat qui a causé tous mes maux, contraint de m'abaisser aux fonctions les plus humiliantes pour gagner la confiance d'une femme que je n'ose, que je ne dois plus appeler ma nièce !... Ah ! ce rôle pénible a lassé ma confiance... Il faut... (*On sonne*) Voici sans doute ce misérable Roland... cent fois plus criminel que sa faible maîtresse... (*Il regarde au fond.*) Il amène avec lui les deux paysans que par pitié j'avais écarté ce matin de l'asyle du crime !... Je ne puis concevoir quelle raison les porte à s'assurer de tous les enfans qui sont à peu près du même âge que les miens... à moins que... (*On sonne encore : il va ouvrir.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, ROLAND, PAUL ET JUSTIN.

PAUL, *regardant autour de lui.*

Tiens, c'est un château ça !... On disait que c'était si beau ! moi, je trouve que c'est bien laid ! Nous allons bientôt nous en aller, n'est-ce pas M. Roland ?

ROLAND.

Tout à l'heure. Je vais demander à madame la baronne si elle veut vous recevoir. Attendez un moment dans cette cour. (*Le comte s'approche des enfans.*) Franck ! (*Le comte feint de ne pas entendre et s'approche toujours. Roland répète à haute voix :* Franck !

PAUL, *au comte ; lui montrant Roland.*

Monsieur, on vous appelle.

ROLAND.

C'est que le bon homme est un peu sourd. (*Le comte se retourne, et Roland lui fait signe de se retirer. Le comte obéit et sort du côté de la porte principale. Roland sort par la gauche.*) Je suis à vous dans la minute.

SCENE III.

PAUL, JUSTIN.

PAUL.

Dis donc, mon frère, la triste chose qu'un château !... je m'ennuie déjà ici ; et toi ?

JUSTIN.

Moi, je pense que nous nous serions bien passés de l'honneur que cette grande dame veut nous faire.

PAUL.

A propos de cette grande dame, qu'est-ce que nous lui dirons ?

JUSTIN.

Ma foi, je n'en sais rien.

PAUL.

Ni moi non plus.

JUSTIN.

Il faudra lui dire la vérité.

PAUL.

C'est tout simple.

JUSTIN.

Tu sais bien que notre mère nous a recommandé de ne jamais mentir.

PAUL.

Le père Gervais a bien menti, lui, quand il a dit à M. Roland que nous étions ses cousins.

JUSTIN.

Dam ! il avait peut-être pour cela quelque raison que nous ne savons pas. Et puis il est vieux, vois-tu ; et à son âge, on ne fait pas toujours ce qu'on recommande aux autres.

PAUL.

Ah ! c'est bien vrai.

JUSTIN.

Mais à qui en as-tu donc pour regarder sans cesse de ce côté ?

PAUL.

Je pense à ce bon homme qui nous a ouvert la porte. Il me semble qu'il n'avait pas l'air si méchant que tantôt.

JUSTIN.

Cela m'a frappé aussi.

PAUL.

Comme ce M. Roland lui parle durement !...

JUSTIN.

Cela m'a fait de la peine.

PAUL.

Je suis fâché qu'il soit sourd, nous aurions été causer avec lui.

JUSTIN.

Causer ! .. tu ne te souviens donc plus de son baragouin ?

PAUL.

Je l'avais oublié. Cela ne laisse pas que d'être bien commode d'avoir un domestique qui ne vous entend pas et ne vous répond pas ! c'est bien amusant !

JUSTIN.

On lui parle par signes.

PAUL.

Cela fait une jolie conversation.

JUSTIN.

Apparammeut, il faut que cela soit comme cela. Vois-tu, mon frère, ces grandes dames et ces gros messieurs ont toujours quelque raison pour ne pas faire comme les autres.

PAUL.

Si c'est pour garder leurs secrets qu'ils ont pris celui-ci, ils peuvent être tranquilles, il ne les trahira pas.

JUSTIN.

Je crois que j'entends quelqu'un... *(il regarde.)* C'est la grande dame. Tu lui parleras le premier, n'est-ce pas ?

PAUL.

Comment ! tu n'oses pas parler à une femme ?... Oh ! que tu es simple !

JUSTIN.

Elle n'a pas l'air trop bonne !

PAUL.

Est-ce que tu crois que je la craindrai pour cela ?... Attends, attends, tu vas me voir !

SCENE IV.

LA BARONNE, PAUL, JUSTIN.

PAUL, *ôtant son chapeau et saluant la baronne.*

Madame, mon frère Justin, et moi Paul, nous avons l'honneur de vous saluer.

LA BARONNE.

Bon jour, mes petits amis.

PAUL, *d'un air déterminé.*

Monsieur votre intendant nous a dit que vous seriez très-flattée d'avoir l'honneur de nous voir, et nous sommes trop bien élevés pour vous refuser une chose qui nous fait pour le moins autant de plaisir qu'à vous. *(A Justin.)* As-tu vu comme je lui ai tourné cela ?

JUSTIN.

Madame, ce que mon frère vous a dit, c'est comme si c'était moi : il est plus hardi que moi, c'est pour cela qu'il porte la parole ; mais je ne le démens jamais.

LA BARONNE, *à part.*

Ils paraissent avoir une intelligence au-dessus de leur état ; interrogeons-les.

PAUL, *bas à Justin.*

Elle n'a pas l'air si méchante que tu le disais.

JUSTIN, *bas à Paul.*

Si elle allait nous aimer aussi!

PAUL, *bas à Justin.*

Ce serait bien heureux pour nous.

LA BARONNE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venus d'abord au château, mes petits amis ? vous y auriez été bien reçus.

PAUL.

Nous en sommes persuadés, madame ; mais ce n'est pas notre faute. Ce bon homme qui est là-bas... à la porte, nous a chassés lorsque nous nous sommes présentés...

LA BARONNE.

Chassés !... cela est fort mal.

PAUL.

Oh ! ne le grondez pas ; nous lui avons pardonné.

JUSTIN.

Il faut lui rendre justice, mon frère ; il a l'air d'en être fâché, car il nous a fait très-bonne mine quand nous sommes revenus tout-à-l'heure avec monsieur Roland.

LA BARONNE, *avec finesse.*

Au reste, les reproches que je vous fais sont mal fondés ; la préférence ne m'était pas due, et vous auriez eu tort de ne point aller en arrivant chez l'homme qui a des droits à votre reconnaissance ; en un mot, votre première visite devait être chez votre parent Gervais... et je vous approuve.

JUSTIN.

Gervais n'est pas notre parent, madame.

PAUL, *bas à Justin.*

Chut ! bavard !

LA BARONNE, *à part.*

Quel mystère !

JUSTIN, *bas à Paul.*

Dam ! elle nous témoigne tant d'amitié, que ce serait mal à nous de lui cacher quelque chose.

PAUL, *bas à Justin.*

Tu as raison.

LA BARONNE.

Il tenait apparemment à votre famille par quelque alliance?...

JUSTIN.

Non, madame; nous n'en avons jamais entendu parler.

PAUL.

Nous l'avons vu aujourd'hui pour la première fois.

JUSTIN.

Nous lui avons conté, ainsi qu'à tout le monde qui était assemblé, que nous étions de pauvres enfans venus de la Suisse, et courant le monde pour gagner notre vie; il a eu pitié de nous, et nous a proposé de rester dans le village tant que cela nous plairait.

PAUL.

Pas vrai, madame, que c'est bien honnête de sa part? Il a l'air d'un brave homme, ce père Gervais!

LA BARONNE.

Il l'est en effet. Vous n'avez donc plus ni père ni mère!

JUSTIN.

Oh! mon dieu, non.

LA BARONNE.

Pauvres enfans! mais je ne souffrirai pas que Gervais ni les habitans d'Olival l'emportent en générosité sur moi: vos caractères me plaise, vos malheurs m'intéressent, et je ne permettrai pas que vous me quittiez pour aller végéter parmi des gens obscurs. Je prétends vous donner des soins particuliers et une éducation proportionnée aux dispositions que vous annoncez.

PAUL.

Madame est trop bonne... assurément.

JUSTIN.

Nous ne méritons pas ce que vous voulez faire pour nous.

LA BARONNE.

Je suis sûre que vous me récompenserez. Dès demain vous quitterez ces habits grossiers, et vous en prendrez d'autres convenables au nouvel état que je vous destine.

PAUL.

Ah! mon frère! quelle fortune!

JUSTIN, *sautant de joie.*

Ah! mon Dieu! quel bonheur!... qui est-ce qui aurait jamais cru cela? (*En sautant, il laisse tomber la boîte qui est dans la poche de sa veste.*)

LA BARONNE, *à part.*

Voilà la boîte dont Roland m'a parlé.

PAUL.

Ramasse donc cela, étourdi!

LA BARONNE, *ramasse vivement la boîte.* (*à part.*) Je la tiens.

JUSTIN, *s'avançant pour la redemander.* Je vous demande bien pardon, madame...

LA BARONNE, *l'interrompant.* Ce sont là, sans doute, les joyaux de votre mère?...

JUSTIN.

Elle était trop pauvre pour en avoir.

LA BARONNE.

Eh bien! je veux que vous en ayez aussi : prenez cet argent. Demain Roland vous conduira à la ville, et vous y acheterez tout ce qu'il vous plaira. (*elle lui donne une bourse.*)

JUSTIN.

Quoi! vous voulez que nous acceptions tout cela?

LA BARONNE.

Oui, oui; prenez.

PAUL.

Qu'est-ce que c'est donc que ces belles pièces jaunes?

LA BARONNE.

Ce sont des louis.

PAUL.

Des louis! donne, donne, mon frère, que je fasse connaissance avec eux... je n'en ai jamais vu... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que de belles choses nous allons avoir avec cela!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

ROLAND *s'arrête un moment dans le fond; il voit la boîte entre les mains de la baronne, et s'avance affectueusement vers les enfans.*

Mes amis, pendant qu'on prépare votre petit repas, si vous êtes curieux de faire un tour dans les jardins, il ne tient qu'à vous.

PAUL.

Volontiers, monsieur.

JUSTIN.

Nous ne demandons pas mieux.

ROLAND.

Sur-tout ne soyez pas long-tems; nous vous attendrons ici, puis nous irons ensemble à la fête.

PAUL.

Oui, monsieur; grand merci, madame.

JUSTIN.

Nous sommes bien reconnaissans de toutes vos bontés.

PAUL.

Viens, mon frère.

JUSTIN, *tirant Paul à l'écart.*

Dis donc; toi qui a si bonne langue, tu devrais bien lui redemander notre boîte.

PAUL.

Cela aurait l'air de nous méfier d'elle.

JUSTIN.

Tu l'as bien demandée au père Gervais!

PAUL.

Oui, mais à cette grande dame, je n'ose pas... et puis; qu'est-ce que nous risquons? elle nous la rendra tout-à-l'heure; nous ne serons pas long-tems absens.

JUSTIN.

Tu as raison. Au revoir, madame.

LA BARONNE.

Amusez-vous bien, mes enfans.

PAUL.

Tant que nous pourrons.

JUSTIN.

Nous n'y manquerons pas.

PAUL, *retournant.*

De quel côté est-il, le jardin, s'il vous plaît?

ROLAND, *lui montant la gauche.*

Là-bas!

(Ils sortent en sautant : Roland les suit des yeux; dès qu'ils sont éloignés, il revient précipitamment vers la baronne.)

SCENE VI.

LA BARONNE, ROLAND, LE COMTE.

(Dès que Roland est revenu près de la baronne, le comte paraît dans le fond, en feignant de se promener négligemment : il écoute avec le plus vif intérêt.)

LA BARONNE, *montrant la boîte, à Roland.*

La voilà.... (*elle lit.*) « Vous n'ouvrirez cette boîte que » quand vous aurez atteint votre dix-huitième année. »

ROLAND.

Donnez, madame.

LL COMTE, *à part*

Ecoutons!

LA BARONNE.

Sommes-nous en sûreté ici?

ROLAND.

Oui, madame : je viens d'envoyer tous vos gens à la fête; il n'est resté au château que le vieux Franck et vos gardes.

ROLAND, *coupe la ficelle, rompt le cachet, ouvre la boîte, et en tire un portrait.*

Le portrait de votre oncle !... celui de Laurence !... Ce sont eux, madame !

LE COMTE, *s'oubliant.*

Ciel ! mes enfans !...

(Roland se retourne et l'apperçoit ; le comte détourne la vue et paraît continuer sa promenade.)

ROLAND, *à haute voix, et avec un geste menaçant.*

Franck !... (*il lui ordonne de se retirer : le comte disparaît un moment.*)

LA BARONNE.

Roland, êtes-vous bien sûr de cet homme? Je ne sais pourquoi, je me défie de lui ; il est sans cesse attaché sur nos pas...

ROLAND.

C'est une preuve de son zèle, madame.

LA BARONNE.

Il paraît nous observer souvent avec une attention fatigante...

ROLAND.

C'est pour deviner dans vos regards ce qui peut vous plaire. Non, madame, vos soupçons sont injustes ; cet homme nous convient parfaitement ; l'ami qui me l'a adressé m'en a répondu, et je ne l'ai pris ici que par rapport à son ignorance de la langue, et à cette infirmité qui nous assure de sa discrétion, en le mettant hors d'état de s'entretenir avec les gens qui nous entourent et que nous redoutons ; mais laissons là cet homme, et occupons-nous d'intérêts plus pressans.

(Ici le comte reparaît, et vient vivement se placer derrière l'angle de la grande tour. La baronne et Roland se sont avancés près du berceau, en sorte que le comte est entièrement caché pour eux, et ne pourrait être apperçu, quand même Roland tournerait la tête.)

LA BARONNE, *regarde dans la boîte.*

Que vois-je, une lettre !...

ROLAND.

Lisons.

(Le comte prête l'attention la plus scrupuleuse, et donne tous les signes du plus vif intérêt.)

ROLAND, *regarde la signature.*

Baptiste !...

LA BARONNE.

C'était le valet-de-chambre de mon oncle. Lisez vîte.

ROLAND, *lit.*

D'Olival, le...

« Ma chère femme, je t'envoie par quelqu'un de sûr les

» deux enfans du comte de Castelli, mon maître. » (*avec une joie féroce.*) Ah ! les voilà donc enfin retrouvés !

(Le comte paraît dans une perplexité affreuse.)

ROLAND, *continue.*

« Ils se nomment Armand et Raymond ; mais tu auras soin » de ne les appeler que Paul et Justin, et de cacher leur ori- » gine à tout le monde et à eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils » soient en âge de profiter de cette connaissance pour rentrer » dans leurs biens. »

LA BARONNE.

Ils n'y rentrerons jamais.

(Le comte donne les signes de la plus vive douleur.)

ROLAND, *continue.*

» Une trame infernale, ourdie par la nièce du comte et son » exécrable confident, vient de leur enlever leur parent. » L'infortunée Laurence, leur mère, a été la proie des flammes. » Leur père, au désespoir, a fui pour jamais de ces lieux : il » ignore que mon zèle a su les arracher au péril affreux qu'ils » couraient. Je vole sur les traces de ce digne maître, et tu » ne me reverras point que je ne l'aie trouvé. La personne » qui te conduit les enfans te remettras de ma part une somme » de six cents livres ; c'est tout ce que je possède. Adieu ; » prends bien soin d'eux ; songe qu'ils me sont plus chers que » moi-même. »

BAPTISTE.

Pour cette fois, ils ne nous échapperons plus ; leur mort ne tardera point à assurer notre tranquillité.

LA BARONNE.

Leur mort !... il me semble qu'en les tenant enfermés...

(Le comte paraît révolté de tant d'horreurs.)

ROLAND.

Non, madame ; ils périront. Ce ne sera point en vain que nous aurons sacrifié une partie de l'héritage de votre oncle pour nous assurer le reste... Ils périront.

LE COMTE, *à part.*

Si je dis un mot, je les perds avec moi.

LA BARONNE.

Songez qu'ils ont été adoptés par le village, et qu'une disparution trop prompte pourrait donner des soupçons...

ROLAND.

Que nous importe. Qu'oseront opposer à votre autorité ces gens faibles et timides ?

LA BARONNE.

Si, sous prétexte de coopérer à leur fortune, nous les faisions partir pour les îles ?...

ROLAND.

Qui vous répondra qu'ils ne reviendront point dans quelques

années armer contre vous la sévérité des lois, et vous enlever ce que vous avez acquis avec tant de peine ?

LA BARONNE.

Il est vrai ; mais si mon oncle lui-même, après dix ans d'absence, repassait dans ces lieux, et qu'il apprit que ses enfans ont péri par mes mains...

ROLAND.

Crainte puérile, madame! votre oncle n'existe plus ; il aura fini misérablement sa carrière dans quelque coin de l'Asie ou de l'Afrique.

LA BARONNE.

Quoique tout doive nous le faire présumer, cependant il serait possible...

ROLAND.

Et quand même il reviendrait, vous n'auriez rien à redouter de sa part.

LA BARONNE, *avec effroi.*

Oseriez-vous porter sur lui une main criminelle !...

ROLAND.

Non, à moins que notre sûreté commune ne l'exigeât impérieusement.

LA BARONNE.

Mais encore...

ROLAND.

Je connais mille moyens de le mettre hors d'état de nous nuire.
(Le comte paraît faire les plus grands efforts pour contenir son indignation.)

ROLAND.

Je vous le répète, madame, ces enfans seuls sont à craindre, et votre intérêt exige que nous en soyons promptement débarrassés.

LA BARONNE.

Comment y parvenir sans occasionner un éclat indiscret et peut-être fâcheux ! les moyens violens...

ROLAND.

Nous n'en ferons point usage : un poison lent, mais sûr, et dont rien ne peut détruire l'effet...
(La fureur du comte est à son comble ; il fait un mouvement pour se précipiter sur Roland ; mais la réflexion plus prompte le retient, et il se fait violence.)

LA BARONNE, *à part.*

Encore un crime! (*haut.*) Recourir à des mains étrangères....

ROLAND.

Point du tout : j'en ai.

LA BARONNE.

Ici ?

ROLAND.

Dans mon appartement. E

LA BARONNE.

(*A part.*) Il me fait frémir... (*haut.*) Non, il faut attendre...

ROLAND.

Qu'ils vous dépouillent de ce que vous possédez ?... Vous en êtes la maîtresse.

LA BARONNE.

Si je le croyais !

ROLAND.

N'en doutez pas.

LA BARONNE.

Eh bien !...

ROLAND.

Décidez-vous...

LA BARONNE, *à part, après un moment d'indécision.*

Non ! jamais. (*haut.*) Qu'on s'assure d'eux, à la bonne heure, mais je ne consentirai point à leur donner la mort.

ROLAND, *à part.*

En ce cas, je m'en charge. (*on entend les enfans.*)

LE COMTE, *à part, avec l'expression la plus tendre.*

Je ne les perds pas de vue. (*il sort.*)

ROLAND.

Je les entends. Dissimulez, madame, vos vœux seront remplis.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, PAUL, JUSTIN.

PAUL, *gaîment.*

Nous voilà revenus. Oh ! mon dieu ! comme nous avons couru !... que de choses nous avons vus !...

ROLAND.

Maintenant vous allez faire votre repas, puis nous partirons pour le Champ-des-Oliviers. Suivez-moi.

PAUL.

Oh ! le joli berceau !... nous serions à merveille là... si cela ne vous déplaît pas, M. Roland... Qu'en dis-tu, mon frère ?

JUSTIN.

Tu as raison ; il me semble qu'on mange de meilleur appétit en plein air que dans une chambre, quelle que belle qu'elle soit.

ROLAND.

Je le veux bien. Franck !... (*Le comte paraît, et Roland lui fait signe d'aller au château chercher de quoi manger pour les enfans, et de l'apporter sous le berceau. Le comte obéit et sort.*)

PAUL.

Dis donc, mon frère, comme nous allons nous régaler !...

JUSTIN.

Je t'en réponds ! je me sens un appétit terrible !

ROLAND, *à part.*

L'occasion est favorable ; sachons la mettre à profit. (*il fait un mouvement pour sortir.*)

LA BARONNE.

Où allez-vous ?

ROLAND, *avec un sourire amer.*

Leur chercher quelque friandise. Je reviens tout-à-l'heure. Mes amis, demeurez avec madame, elle veut bien causer avec vous un moment.

PAUL.

Ne vous gênez pas pour nous, monsieur ; faites vos affaires comme si nous n'y étions pas, je vous en prie.

(*Roland sort.*)

SCENE VIII.

LA BARONNE, PAUL, JUSTIN.

PAUL.

Vous êtes bien heureuse, madame, d'avoir un beau grand château, de belles fontaines, de beaux jardins, tout plein de domestiques, et des soldats à vos ordres !...

JUSTIN.

Ah! oui ! on doit être bien heureux quand on est riche... on peut du moins donner quelque chose aux autres.

PAUL.

Dis donc, mon frère, si jamais nous faisions fortune... ah ! ah !... c'est chez nous qu'il ferait bon ! Nous ferions comme vous, madame, du bien à tout le monde...

JUSTIN.

Et du mal à personne.

LA BARONNE, *à part.*

Que leur présence me fait souffrir !

PAUL.

C'est dommage que nous n'ayons pas de parens, car nous en aurions bien soin : nous partagerions tout avec eux. C'est comme cela qu'il faut faire, n'est-ce pas, madame ?

LA BARONNE, *embarrassé.*

Sans doute. (*à part.*) Quel tourment !

JUSTIN.

Mais au défaut de parens, tous les malheureux seraient bien reçus chez nous.

PAUL, *regardant la tour et la voûte grillée de la terrasse.*

Par exemple, je ne voudrais point de ces vilaines maisons-là... moi. A quoi cela peut-il servir, madame ?

LA BARONNE.

Que vous importe ?

JUSTIN.

Je crois qu'on appelle cela des prisons... Cela sert à enfermer ceux qui font du mal.

PAUL.

Vous n'avez pas besoin de cela, vous, madame ! je parierais bien que vous n'y mettez jamais personne... Vous êtes trop bonne pour faire de la peine à qui que ce soit.

LA BARONNE, *à part.*

Quel supplice !

PAUL.

Ah! voici monsieur Franck !

LA BARONNE, *à part.*

J'allais me trahir.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

PAUL.

Aidons-le mon frère !

(Ils vont au-devant du comte qui tient d'une main une serviette remplie de différentes choses et de l'autre un panier d'osier dans le quel est une bouteille. La baronne a les yeux fixés sur eux ; le comte qui se voit observé n'ose faire le moindre mouvement vers les enfans, il est à chaque instant près de se trahir. Paul et Justin prennent chacun une partie de ce que porte le comte, qui pose son panier par terre; puis ils vont en sautant s'asseoir sous le berceau.)

JUSTIN.

Que de bonnes choses !

PAUL.

Comme nous serons bien ici ! Ce petit endroit est charmant.

(Le comte étale le tout sur la table qui est sous le berceau.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

LA BARONNE, *à part, voyant entrer Roland, qui tient une bouteille à la main et quelques friandises.*

Je frémis malgré moi...

PAUL, *se levant en courant avec son frère auprès de Roland.*

Comment! c'est encore pour nous cela, monsieur Roland ?..

ROLAND, *avec intention.*

Oui, c'est pour vous.

(Dès ce moment, le comte qui l'a deviné ne le perd pas de vue, et suit tous ses mouvemens, sans y mettre d'affectation.)

PAUL, *à Justin.*

Comme il est complaisant, dis donc!

JUSTIN.

Oui, ça fait un digne homme!

ROLAND, *à part.*

Je n'aurai bientôt plus rien à redouter de leur part; voici de quoi m'en débarrarser. (*Il indique la bouteille qu'il tient sous le bras.*)

LE COMTE, *à part.*

Nous sommes perdus si je me découvre! le scélérat est capable de tout.

(Il va placer sa bouteille dans le panier qui est à terre. Ce panier n'a que deux cases, celle de droite est remplie; il met sa bouteille dans celle de gauche, après avoir regardé s'il n'est point vu. Tout le monde paraît occupé ailleurs, excepté le comte qui, d'un coup d'œil, a vu son mouvement.)

ROLAND.

(*A part.*) C'est à gauche... bon. (*Haut*) Allons, mettez-vous à table, mes petits amis. Nous aurons bien soin de vous. (*Les enfans s'assoient sous le berceau, et mangent.*) Je veux boire avec vous à la santé de madame la baronne. (*Il est toujours près du panier, ce qui augmente encore l'inquiétude du comte.*)

LA BARONNE, *à part, faisant un mouvement pour sortir.*

Je ne puis supporter plus long-tems leur présence...

ROLAND, *court à elle.*

Où allez-vous, madame!

LA BARONNE.

La vue de ces enfans produit en moi une émotion dont je ne saurais me rendre compte, et que je n'éprouvai jamais.

ROLAND.

C'est pure faiblesse; demeurez, madame.

LA BARONNE.

Je ne le puis.

ROLAND.

Il le faut.

LA BARONNE.

Mon cœur s'y refuse (*A part.*) Grands dieux! où nous conduit un premier pas dans le crime.

(Du moment que Roland a quitté sa place pour s'approcher de la baronne, le comte s'est avancé doucement du côté des enfans, et, saisissant enfin l'instant où l'intendant est tout à fait occupé à retenir la châtelaine, il se baisse sans affectation, et retourne vivement le panier, de manière que la bouteille de poison se trouve à droite. Les enfans, occupés à manger, n'ont rien vu de ce mouvement. A peine le comte a-t-il exécuté ce jeu de scene, que Roland revient s'asseoir à sa place. Le comte, qui n'a pas eu le tems de se retirer, se penche négligemment sur la table, et paraît offrir quelques gâteaux aux enfans. La baronne sort, et Roland fait signe au comte de s'éloigner un peu: celui-ci, resté derrière, exprime sa satisfaction. Tout ceci doit être exécuté rapidement.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LA BARONNE.

PAUL.

Madame la baronne s'en va donc ?

ROLAND.

Elle nous rejoindra bientôt : elle avait négligé de donner un ordre essentiel... mais cela ne nous empêchera pas de boire à sa santé, comme si elle était présente.

PAUL.

Non, sûrement.

ROLAND, *se fait apporter les verres par le comte.*

(*A part*) C'est à gauche... (*Il prend la bouteille qui est à gauche, et remplit deux verres qu'il donne aux enfans.*

PAUL.

C'est pour nous tout cela ? en voilà beaucoup.

ROLAND.

Buvez, buvez ; il est excellent.

JUSTIN.

Cela nous grisera ; nous ne sommes pas habitués...

ROLAND, *avec un intention bien marquée.*

Je vous réponds de la qualité.

(Pendant ce court dialogue, Roland remet mystérieusement la bouteille dont il a versé aux enfans, prend celle qui est à droite, et remplit son verre avec un air de satisfaction. Le comte observe tout, et paraît attendre avec la plus grande impatience l'issue de cette scène.)

ROLAND.

A la santé de madame la baronne.

PAUL, JUSTIN, *se levant.*

A sa santé. (*Ils boivent tous.*)

(Pendant que Roland boit, le comte lève les yeux et les mains au ciel, en signe de remercîment. Quand Roland a fini, il examine les enfans avec une joie féroce, et paraît savourer d'avance le spectacle de leur mort.)

JUSTIN, *s'arrêtant à moitié.*

C'est beaucoup cela !

PAUL.

J'ai fini.

JUSTIN, *achevant de vider son verre*

Et moi aussi.

LE COMTE, *avec satisfaction.*

J'ai réussi.

ROLAND, *à part.*

Il n'y a plus de doute.

PAUL, *s'avançant vers Roland.*

A présent, monsieur, si vous voulez nous conduire à la fête, il ne tient qu'à vous, nous sommes prêts à vous suivre.

ROLAND.

Rien ne presse.

PAUL.

Comment, rien ne presse!... vous avez promis de nous y couduire dès que nous aurions fini.

ROLAND.

Il est vrai; mais madame la baronne a changé d'avis : elle desire que vous passiez la soirée ici avec elle.

PAUL.

Elle nous fait bien de l'honneur; mais nous aimerions mieux voir danser : d'ailleurs, père Gervais nous attend, il faut absolument que nous y allions.

ROLAND.

Vous n'irez pas.

PAUL.

Bah! laissez donc : nous irons bien seuls, peut-être; nous n'avons pas besoin de vous.

ROLAND.

Je vous défends d'y aller.

PAUL.

Tiens! il nous défend!... Est-ce que vous êtes notre maître? il est bon là, monsieur l'intendant!.. il nous défend!..

ROLAND.

Qui m'a donné des petits drôles comme vous!

PAUL.

Drôle vous-même, entendez-vous.

ROLAND.

Insolens!

PAUL.

Viens, mon frère, allons-nous-en.

ROLAND, *les poussant rudement.*

Ah? vous faites les mutins!..(*A part.*) Voilà un prétexte pour remplir les intentions de la baronne, et en imposer à ces paysans. (*Avec ironie.*) Vous voulez aller à la fête.

PAUL.

Oui, nous voulons y aller, et nous irons malgré vous, encore!...

ROLAND.

On va vous y conduire. Hola!..

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE, *avec des moustaches, et une mine rébarbative.*

PAUL, *à Justin.*

Qu'es-ce qu'il veut donc faire de cette vilaine figure-là?

ROLAND, *au garde.*

Sépare ces enfans ; conduis celui-ci. (*Montrant Justin.*) au donjon de la grande tour ; (*il indique la tour qu'on voit à gauche*) et l'autre (*montrant Paul.*) dans ce cachot.

JUSTIN, *effrayé.*

As-tu entendu ce qu'il a dit ?

PAUL.

C'est pour s'amuser. Il veut voir si cela nous fera peur. N'est-ce pas, monsieur, que c'est pour rire ?...

ROLAND, *au garde.*

Obéis !

JUSTIN, *pleurant.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu !...

PAUL.

Veux-tu te taire ?

ROLAND, *au garde.*

Eh bien !... (*Le garde fait un mouvement. Les enfans reculent jusqu'au berceau.*)

PAUL.

Lui !... nous prendre !... je l'en défie... (*A Justin.*) Au lieu de pleurer comme un imbécille, empoigne-moi un couteau et tombons dessus... touche par-tout, va !... Cela lui apprendra à nous faire une trahison. (*Il se met en garde un couteau à la main.*)

(Roland renouvelle son ordre ; le garde se jette sur Justin, et, malgré la résistance de son frère, on l'entraine vers l'escalier : il se défend ; mais on l'enlève, et on l'enferme dans la tour dont le comte a ouvert la porte par ordre de Roland. Celui-ci est resté au bas de l'escalier, et parvient à désarmer Paul, qui se jette à terre, et se défend des pieds et des mains comme un petit diable. Quand Justin est enfermé, le garde redescend, prend Paul à travers le corps, et l'emporte vers le cachot.)

PAUL, *se débattant.*

Oh ! les gueux ! les coquins !... Madame la baronne ! madame la baronne !... (*On l'enferme dans le cachot ; il paraît à la grille.*) Je le dirai à madame la baronne, va !... tu nous le paieras... tu ne seras pas toujours ici avec tes moustaches : prie Dieu que nous ne te retrouvions pas... car, nous te les arracherons l'une après l'autre.

(Le comte paraît attendri ; Roland le prend fortement par le bras, et lui ordonne impérieusement de se retirer. Le comte sort après avoir montré tout l'intérêt qu'il prend aux enfans, et la résolusion où il est de les sauver.)

PAUL, *passant sa tête à travers la grille.*

Qu'est-ce que nous t'avons fait, dis donc, vilain hypocrite, pour nous maltraiter comme cela ?

ROLAND, *bas au garde.*

Reste ici de manière à n'être pas vu, écoute ce qu'ils se diront, et tu viendras m'en rendre compte. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

PAUL et JUSTIN, *enfermés*, Le GARDE, *placé près la porte du cachot.*

PAUL, *très-haut.*

Dis donc, mon frère... Justin !.... est-ce que tu ne m'entends pas ?

JUSTIN, *se montrant aussi à la fenêtre de la tour.*

Si fait, je t'entends, mais je ne peux pas te voir. Ah ! mon dieu ! que j'ai de chagrin !

PAUL.

Qui est-ce qui aurait jamais cru cela de ce maudit Roland, avec son air sournois ?

JUSTIN.

Je suis bien sûr que ce vieux Franck, que nous n'aimions pas, ne nous aurait jamais fait une chose semblable.

PAUL.

Franck ?... c'est un honnête homme, lui, et je vois bien à présent que c'était pour nous rendre service qu'il voulait nous empêcher d'entrer dans ce vilain château.

JUSTIN.

C'est fini, va, mon pauvre frère, nous ne nous verrons plus.

PAUL.

Tais-toi donc ! je parierais que ce bonhomme nous rendra service. Tu ne l'as pas vu comme moi pendant que cet autre escogriffe t'emportait, il avait l'air tout pénétré, et je suis bien sûr que s'il avait été le plus fort, il n'aurait pas souffert cela !

JUSTIN.

Mais, paix donc, étourdi ! Si l'on nous entendait, nous serions cause qu'on le chasserait.

PAUL.

Qui veux-tu qui nous entende ? ils sont tous bien loin, va, ils ne pensent guère à nous.

LE GARDE, *à part.*

Ah ! Franck s'intéresse à eux !... Allons rendre compte de ma commission à M. Roland. (*il sort.*) (*Le jour baisse.*)

SCENE XIV.

LE COMTE, PAUL et JUSTIN.

(Dès que le garde est sorti, le comte paraît : il examine attentivement du côté du château.)

PAUL.

Ta chambre à coucher est-elle bien belle ?

JUSTIN.

Il faut que tu aies un fier courage, pour plaisanter...

PAUL.

Je ne sais pas encore ce qu'il y a dans la mienne; il y fait si noir qu'on y voit goutte.

(Le comte, après s'être assuré qu'il ne peut être surpris, court à la tour, monte l'escalier, ouvre la porte à Justin, puis redescend pour ouvrir à Paul. Les enfans sortent chacun de leur prison, et se jettent dans les bras l'un de l'autre. Le comte regarde vers le fond, puis il revient vivement auprès des enfans et leur ouvre les bras; ils s'y précipitent, et tous trois s'embrassent tendrement.)

PAUL, *à Justin.*

Je t'avais bien dit, mon frère...

LE COMTE, *se dégageant de leurs bras.*

Mes enfans, vous n'avez pas un moment à perdre...

PAUL.

Tiens! il parle!...

LE COMTE, *leur mettant la main sur la bouche.*

Paix! sauvez-vous...

PAUL.

Nous ne demandons pas mieux.

LE COMTE, *leur donnant des pistolets.*

Voilà des armes...

PAUL.

Je m'en charge.

LE COMTE.

Et une clef... (*il se met en devoir de détacher une clef du trousseau qui est pendu à sa ceinture.*)

JUSTIN.

Pourquoi faire?

LE COMTE.

Pour sortir du château.

PAUL.

Par quelle porte?...

LE COMTE.

Celle qui donne sur le jardin. (*tout en parlant il les conduit, en reculant, vers le fond.*) Vous suivrez la terrasse qui est à droite en sortant de la petite cour; de là.... (*on entend du bruit.*) O ciel!... on vient!... tout est perdu!... cachez-vous... vîte... sous la voûte de l'escalier.

PAUL.

Et la clef?

LE COMTE.

Je reviendrai vous la donner.

(Les enfans courent se placer sous la voûte de l'escalier. Le comte veut regagner le côté par où il est venu, mais il est arrêté par Roland.)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND, UN GARDE.

ROLAND, *le saisissant par le bras.*

Que fais-tu ici ? donne ces clefs... (*il prend les clefs, les examine.*) Elles y sont bien toutes. (*il les donne au garde.*) Désormais c'est toi qui seras chargé de ce soin. (*au comte.*) Rentre chez toi ; (*avec un geste menaçant.*) demain nous nous verrons. (*le comte s'éloigne. Au garde.*) Ecoute : amene-moi sur-le-champ un de tes camarades, et que désormais, il y ait toujours une sentinelle placée la nuit au pied de cette tour.

LE GARDE.

Il suffit. (*il sort.*)

JUSTIN.

Nous sommes perdus !

PAUL, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut !

SCENE XVI.

ROLAND, PAUL, JUSTIN.

PAUL.

Malgré le rapport de cet homme, je ne puis croire que Franck, qui paraissait si brusque, ait pu prendre quelqu'intérêt à ces enfans ; mais dans tous les cas, le soupçon est suffisant, il sera puni. (*il s'approche de la grille.*) Eh bien, petit mutin, comment vous trouvez-vous là ? êtes-vous toujours aussi récalcitrant? Il ne répond pas... ah ! il dort, sans doute.

PAUL, *à part, avec finesse.*

Non, il t'écoute.

ROLAND.

Après neuf années de recherches, ils sont donc enfin en ma puissance !... Dès que leur mort aura rendu la baronne maîtresse absolue des grands biens du comte de Castelli, je réclame sa main comme le prix de mes services ; elle connaît trop mon caractère pour me la refuser: ainsi, le moment n'est pas éloigné où je recueillerai le fruit des crimes auxquels je ne l'ai portée que pour parvenir à ce but.

PAUL, *à part.*

Le scélérat !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE GARDE, *accompagné d'un soldat armé.*

LE GARDE.

Monsieur, vos ordres sont exécutés.

ROLAND, *à voix basse, au soldat.*

Tu resteras constamment dans cette cour, tu veilleras à ce que les personnes qui y sont enfermées ne puissent se parler.. si elles faisaient des efforts pour s'évader, tu avertiras en tirant un coup de carabine...

JUSTIN, *à part.*

Il a une carabine !

ROLAND.

Tu t'avanceras de tems en tems jusqu'auprès du mur du rempart.

PAUL, *à part.*

Du rempart !...

ROLAND.

Là... au fond... en face de toi...

PAUL, *à part.*

Au fond !... en face !

ROLAND.

Et tu jeteras un coup-d'œil sur la brêche qui s'y trouve....

PAUL, *à part, avec joie.*

Il y a une brêche !

(Les enfans qui entrevoient l'espoir de leur délivrance se jettent à genoux, et demandent au ciel de la leur accorder.)

SCENE XVIII.

PAUL, JUSTIN, LA SENTINELLE.

(La sentinelle se promène de la tour au rempart ; chaque fois qu'elle approche de l'escalier, les enfans se taisent.)

JUSTIN, *à voix basse.*

Qu'allons-nous faire ?

PAUL.

Nous sauver.

JUSTIN.

Et le soldat ?

PAUL.

Il faut le tuer.

JUSTIN.

Le tuer !

PAUL.

Nous ferons semblant

JUSTIN.

Et sa carabine ?

PAUL.

Nous la prendrons : écoute-moi... tu vas... (*la sentinelle revient.*) Paix !... le voici. (*ils se taisent et se tapissent au fond de la voûte. La sentinelle retourne dans le fond, ils*

reparaissent ; Paul donne un pistolet à son frère.) Voilà pour toi.

JUSTIN.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela !

PAUL.

Tu feras comme moi : il faut te cacher derrière le coin de la tour... et quand il passera à côté de toi... je l'entends...

(La sentinelle revient. Même jeu de théâtre que plus haut, pendant lequel Paul paraît expliquer bas à Justin ce qu'il doit faire. La sentinelle s'arrête un moment au fond, et regarde la brêche. Paul se traîne jusqu'au pied de l'escalier, et, voyant le soldat éloigné, dit à Justin :)

Place-toi... vîte... et fais ce que je t'ai dit.

(Tous deux sortent de dessous la voûte, et restent accroupis en attendant que le soldat revienne. Dès qu'il a passé l'escalier, les enfans le suivent par derrière, une main élevée et le pistolet de l'autre ; au moment où il se retourne, les enfans qui ont bien pris leur tems, le saisissent au cou, et le renversent en lui mettant le pistolet sur la bouche et sur la poitrine. Paul lui a arraché sa carabine, et l'a jetée parterre.)

JUSTIN et PAUL, *grossissant leur voix.*

Bas les armes !...

LA SENTINELLE.

Qui va...

PAUL.

Paix !...

LA SENTINELLE.

Au ar...

JUSTIN.

Si tu cries, tu es mort...

PAUL.

Je te tue... Tirons ensemble...

LA SENTINELLE.

Ne me tuez pas, messieurs.

PAUL.

Parle bas, coquin ! Sauve-toi, mon frère...

JUSTIN.

Et toi ?

PAUL.

Je le tiens ; ramasse la carabine.

JUSTIN.

Oui.

PAUL.

Tu le mettras en joue quand tu seras sur la brêche.

JUSTIN.

Oui.

PAUL, *d'une voix concentrée.*

Sur le rempart... au fond... en face...

JUSTIN.

Oui. (*il a pris la carabine, est monté sur le rempart, et de là sur la brêche.*)

PAUL.

Y es-tu ?

JUSTIN.

M'y voilà.

PAUL.

Le tiens-tu en joue ?...

JUSTIN.

C'est fait.

PAUL, *à la sentinelle.*

Ne bouge pas. (*à part.*) Je ne sais comment faire pour me sauver, à présent.

JUSTIN, *sur le rempart.*

Viens donc, mon frère.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE, *accourant, et saisissant fortement la sentinelle.*

Sauvez-vous, mon ami.

PAUL.

Vous me tirez d'un fier embarras. (*Il donne son pistolet au comte.*)

LE COMTE.

Allez chez le père Gervais... nous nous y reverrons...

PAUL, *se sauvant.*

Oui, oui...

JUSTIN.

Qui est là ?

PAUL.

Ne tire pas, mon frère, tu tuerais le bonhomme. (*Il monte sur le rempart.*)

LE COMTE.

Adieu... Etes-vous dehors ?

PAUL ET JUSTIN.

Nous y voilà... grand merci.

LE COMTE.

Je te rends graces, ô ciel !

(Les enfans sont sur la brêche, et on les voit descendre de l'autre côté du mur. Le comte, tenant toujours la sentinelle d'une main, lève les yeux au ciel, et paraît le remercier. La toile tombe sur ce tableau. Ces deux scènes doivent être jouées d'une manière à la fois rapide et mystérieuse.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le Champ-des-Oliviers ; c'est un lieu vaste et agréable, planté d'arbres. Dans le fond, la Durance bordée d'une rangée d'oliviers, au pied desquels est une palissade qui laisse voir la rivière. En avant, à gauche, une grosse pierre ombragée par deux saules, et sur laquelle sont gravés ces mots : l'an 1615 fut fondé le hameau d'Olival, par le comte de Castelli. *Vis-à-vis dans une niche en treillage, élégamment décorée, est placé, sur un cippe, le buste du comte de Castelli. Les arbres du fond, la palissade, la niche et la pierre sont illuminés de manière à présenter un coup-d'œil agréable. Il est dix heures du soir.*

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, MARCELINE, JACQUINET, LOUISE,

PAYSANS ET PAYSANNES.

(Au lever du rideau, tous sont groupés diversement, comme s'ils venaient de s'arrêter à la fin d'un couplet. Jacquinet, la jambe en l'air, et tenant Louise par la main, est en train de chanter une ronde. L'allégresse est peinte sur tous les visages. Gervais et Marceline, dans un coin, applaudissent à ce tableau.

JACQUINET.

Pas vrai, qu'il est gentil celui-là ! Eh bien ! il y en a dix-sept comme cela ! c'est moi qui les ai faits, encore !

RONDE.

(*Musique de Mengozzy.*)

Jadis auprès d'Arles :
Deux amans vivaient,
C'qu'est bien rare en France,
Ils étaient constans;
Un père inflexible,
Pour prix de leurs feux,
Met la fille en cage...
Les v'la séparés.

Au bas d'la fenêtre,
Ou la bell' gémit,
Coule une rivière ;
Faut en profiter :
L'amant à la nage
Vient parler d'amour ;
Mais l'courant l'entraîne...
C'ést bien douloureux.

Ne voulant plus vivre
Après ce malheur,

Dans les flots, la belle
Se plonge aussitôt.
Exemple superbe !..
En France, aujourd'hui,
J'connais plus d'un' fille...
Qui n'en f'rait pas tant.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN, PAUL. (*Ils arrivent en courant.*

PAUL.

Nous voici, père Gervais !... nous voici !

JUSTIN.

Nous avons bien cru ne plus vous revoir !...

GERVAIS.

Comment cela ?

JACQUINET.

Mais, paix donc ! paix donc ! il y a encore huit couplets.

MARCELINE.

Tu les diras l'année prochaine.

JACQUINET.

Vous ne savez pas le plus beau de l'histoire : les amans sont sauvés ; ils se reconnaissent ; le père vient, il pleure ; la fille pleure ; l'amant pleure ; tout le monde pleure, et cela finit le plus gaîment du monde...

GERVAIS.

Veux-tu te taire.

JACQUINET.

Bah ! c'est désagréable. Voilà seulement que je me mettais en train.

MARCELINE

En effet, vous venez bien tard... mes enfans.

JACQUINET, *avec humeur.*

Ils auraient mieux fait de ne pas venir du tout.

GERVAIS.

Est-ce qu'on vous aurait fait du mal ?

PAUL.

Bien pis que cela, père Gervais.

JACQUINET.

Il n'y a pourtant rien de pis.

JUSTIN, *regardant derrière.*

Ah ! mon dieu ! j'ai cru qu'on nous poursuivait.

PAUL.

Eh bien ! ne vas-tu pas faire le poltron, à présent ? Quand on nous poursuivrait, nous sommes bon pour nous défendre, peut-être !

GERVAIS.

Vous m'effrayez, mes enfans.

PAUL.

N'avons-nous pas la carabine du soldat ?... Ah !... nous l'avons joliment arrangé ! je suis sûr qu'il tremble encore !...

MARCELINE

Que voulez-vous dire avec ce soldat ?...

GERVAIS.

Qui vous a donné cette carabine ?

PAUL.

On ne nous l'a pas donnée.

JUSTIN.

Nous l'avons bien prise.

GERVAIS.

Prise... à qui ?

PAUL.

Au garde de monsieur Roland...

JUSTIN.

Au pied de la tour...

PAUL.

Vis-à-vis la brèche...

JUSTIN.

Nous étions cachés...

PAUL.

Il faut convenir que cette affaire-là a été joliment conduite !

JACQUINET.

Tout cela est si clair que je n'y comprends rien.

GERVAIS.

Que vous est-il arrivé, et pourquoi vous êtes-vous cachés ?

PAUL.

Pourquoi ! imaginez-vous...

JUSTIN.

Il faut vous dire...

PAUL.

Ah ça ! veux-tu me laisser parler, oui ou non ?

JUSTIN.

Parle.

PAUL.

Imaginez-vous, père Gervais, que ce vilain sournois d'intendant, qui est venu nous chercher, nous a d'abord fait tout plein de politesse.

JUSTIN.

Il a bu avec nous à la santé de madame la baronne...

PAUL.

Puis voilà que, tout d'un coup, il appelle une grande figure à moustaches qui emporte mon frère et l'enferme dans une grande tour... Moi, je ne perds pas de tems, je saute sur un couteau, et me voilà à courir dessus comme ça...

(Il tire son couteau de sa poche, et court sur Jacquinet.)

JACQUINET, *se sauvant.*

Un moment, un moment ; je ne suis pas de la bataille, moi ! diable ! comme il y va donc !

PAUL, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! il a peur !...

JACQUINET.

Dam ! c'est que si j'étais mort, ma femme serait veuve avant d'être mariée, et cela ne serait pas gai, pas vrai, ma petite femme ?

PAUL.

Pour lors, quand je vois que nous ne sommes pas les plus forts, et qu'ils ont enfermé mon frère, je me jette à terre, et me voilà à jouer des jambes, à droite... à gauche... et vlin !.. et vlan !... (*Il donne des coups de pied à Jacquinet.*) Ils se jettent sur moi... je les mords, je les égratigne... et les coups de poing !... ah !... ils roulaient... il fallait voir ! mais j'ai beau faire, il m'emporte aussi, et me voilà dans une vilaine chambre grillée.

JACQUINET.

C'est bon ; vous voilà dedans.

PAUL.

Pendant que je m'égosillais à causer avec mon frère... j'entends !... (*On entend du bruit.*)

GERVAIS.

Quel bruit !

MARCELINE, *regardant au fond.*

Ah ! mon dieu ! c'est ce maudit intendant ! il vient sans doute chercher ces pauvres enfans.

JUSTIN, *se sauvant près de Gervais.*

Ah ! père Gervais ! nous sommes perdus s'il nous emmène encore dans son château.

GERVAIS.

Soyez tranquilles, mes amis, nous ne le souffrirons pas.

TOUS.

Non, nous ne le souffrirons pas.

JACQUINET.

Sûr, que nous ne le souffrirons pas.

PAUL.

Donne-moi le fusil, à moi... je l'attends de pied ferme, et nous verrons !...

GERVAIS.

Laissez-moi faire, et point d'imprudence.

(Tout le monde se range du même côté, et entoure les enfans.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROLAND.

ROLAND.

C'est à regret, mes amis, que je viens apporter le trouble parmi vous; mais l'autorité de madame la baronne a été compromise.

PAUL, *à part.*

O le menteur!

ROLAND.

Elle exige que les coupables soient remis entre ses mains, et c'est pour les reclamer que je parais au milieu de vous.

TOUS.

Il n'y a point de coupable ici.

PAUL.

Nous ne lui avons rien fait.

ROLAND.

Sages et vertueux habitans d'Olival, ce n'est point à vous que s'adressent les menaces de la châtelaine. Vous n'avez rien à redouter de sa part; elle sait rendre justice à votre zèle, et c'est parce qu'elle ne doute point de votre obéissance qu'elle m'a chargé de venir vous redemander les deux enfans que vous avez recueillis ce matin, et dont elle a grièvement à se plaindre.

PAUL.

Cela n'est pas vrai.

ROLAND.

Insolent!

PAUL.

Non, cela n'est pas vrai! (*Aux paysans.*) Ne croyez pas un mot de ce qu'il vous dit, c'est lui qui invente tout cela, pour nous rattraper encore une fois. Mais nous n'irons plus dans ton vilain château!

ROLAND.

Vous sentirez, je l'espère, que toute résistance aux ordres de madame la baronne deviendrait inutile, et vous vous empresserez de la satisfaire.

GERVAIS.

Monsieur, dans toute autre occasion, vous nous trouverez près à donner à madame la baronne des preuves d'une obéissance sans bornes. Nous connaissons nos devoirs, et nous nous en sommes toujours montrés sévères et fidèles observateurs; mais vous permettrez que nous reclamions aujourd'hui près d'elle en faveur de deux orphelins que nous avons adoptés, et dont nous ne consentirons plus à nous séparer.

ROLAND.

Gervais !... ce ton d'assurance...

GERVAIS.

Est celui qui convient à un honnête homme, quoiqu'on le trouve plus souvent dans la bouche du méchant.

ROLAND.

Enfin, consentez vous à ce que je vous demande ?

TOUS.

Non.

ROLAND.

Je dirai donc à madame la baronne...

GERVAIS.

Que nous la respectons infiniment ; que c'est à regret que nous sommes forcés de lui désobéir; mais que ces enfans sont les nôtres, et que nous ne nouffrirons pas qu'ils soient maltraités davantage.

ROLAND.

Eh bien ! je vous les arracherai.

GERVAIS.

Nous les défendrons.

ROLAND.

Quoi ! vous oseriez...

GERVAIS.

Faire pour une bonne action ce que vous ne craignez pas de faire pour une mauvaise.

ROLAND.

Les lois...

GERVAIS.

Protègent le faible contre les atteintes du crime : elles seront pour nous.

ROLAND.

Les magistrats...

GERVAIS.

Vous les gagnerez peut-être : mais l'innocence sait parler au cœur, et notre voix l'emportera sur la vôtre.

ROLAND.

Téméraire ! rendez ces enfans.

TOUS.

Nous ne les rendrons pas.

ROLAND.

C'est ce que nous verrons... Hola !

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, GARDES DE LA CHATELAINE.

ROLAND.

Vous le voyez, je puis obtenir par la violence ce que vous refusez à mes sollicitations ; il en est tems encore, cédez aux vœux de madame la baronne, et ne me contraignez point à employer contre vous des moyens qui répugneraient à ma délicatesse et à ma sensibilité.

JUSTIN, *sortant du grouppe.*

Père Gervais, et vous braves habitans d'Olival, vous n'aviez pas pensé, en nous recevant ici, que nous deviendrions un sujet de discorde, et que nous serions peut-être cause de la mort de quelqu'un. Nous n'oublierons jamais votre générosité, mais nous vous prions d'y mettre un terme en nous permettant de nous rendre aux ordres de la châtelaine. Dieu qui voit tout sait bien que nous n'avons point fait de mal ; ainsi, il ne souffrira pas qu'on nous en fasse.

PAUL.

Oh ! que nenni, je ne veux plus y aller, moi, dans son château ! Quand une fois il nous tiendrait, il ne voudrait plus nous laisser partir.

GERVAIS, *retenant Justin.*

Non, vous ne nous quitterez pas. Le devoir d'un bon père est de veiller à la conservation de ses enfans, et vous êtes les nôtres.

TOUS.

Oui, oui !

ROLAND, *d'un ton patelin.*

J'ai voulu m'assurer jusqu'à quel point vous étiez attachés à ces enfans, et je vois avec peine que votre ame sensible s'est laissée séduire par leur feinte douceur et leurs ingénieux mensonges.

PAUL.

C'est toi qui mens !

ROLAND.

Mais combien vous rougirez quand vous saurez que ces intéressans orphelins, à qui vous avez accordé si légèrement votre confiance, ne sont autres que des aventuriers.... des voleurs !...

JUSTIN.

Des voleurs !...

PAUL.

Il n'y a de voleur ici que toi, entends-tu, M. l'intendant !

GERVAIS.

Epargnez-vous, monsieur, des calomnies qui ne changeront rien à nos sentimens pour eux, ni pour vous.

ROLAND.

Oui, des voleurs ! je le répète, il ne tient qu'à vous de vous en convaincre.

GERVAIS.

Comment !

ROLAND.

Qu'on les fouille, et on leur trouvera une bourse.

PAUL.

Oh ! ce n'est que cela ?... Tu nous fait là une fière niche, va !.... C'est vrai, père Gervais ; la voilà... Nous étions si troublés en arrivant, que nous avons oublié de vous dire....

ROLAND.

Qu'ils l'ont dérobé dans l'appartement de madame la baronne.

JUSTIN.

Dérobée !

PAUL.

Justement, cela n'est pas vrai, car elle nous l'a donnée dans la cour.

ROLAND.

Ouvrez cette bourse, elle renferme dix louis.

TOUS.

Dix louis !

ROLAND.

Et vous concevrez facilement que madame la baronne n'a pu avoir aucune raison pour donner en si peu de tems une aussi forte somme à des enfans qu'elle ne connaît pas.

GERVAIS, *après avoir ouvert la bourse.*

En effet.... (*aux enfans.*) Quoi ! vous seriez capables !...

PAUL.

Allons donc ! vous ne le croyez pas.

JUSTIN.

Comment, père Gervais, vous pouvez douter de la vérité de ce que nous vous disons ! Ah ! nous sommes bien malheureux ! (*à Roland.*) Fi, monsieur ! que c'est vilain d'inventer des choses comme ça, pour perdre de pauvres enfans qui ne vous ont rien fait ! le bon dieu vous punira, allez !

PAUL.

Ah ! cela ne lui fait pas peur. Il y a des gens qui n'y croyent pas ; cela les gênerait trop.

ROLAND.

Non contens d'avoir commis une première faute, ils se sont évadés en brisant les portes de leur chambre...

PAUL.

Elle était jolie, ta chambre ! c'était une prison.

ROLAND.

Et après avoir grièvement blessé un garde qui veillait sur eux.

PAUL.

Oh ! quel mensonge !...

JUSTIN, *se jetant aux genoux de Gervais.*

Père Gervais, nous serions indignes de la protection que vous nous avez accordée, si nous étions capables d'avoir seulement eu la moindre pensée de tout ce que ce méchant homme vient de vous dire... Je vous en prie... ne le croyez pas... dites-nous bien que vous ne le croyez pas... (*il se retourne vers Roland.*) Monsieur Roland, si vous avez quelque raison de nous en vouloir, si nous avons commis quelque faute envers vous, ayez la bonté de nous le dire, et punissez-nous devant tout le monde; nous y consentons: mais, je vous le demande à genoux, ne nous ôtez pas notre probité; c'est le seul bien que nous ait laissé notre pauvre mère, et nous sommes jaloux de le conserver toujours.

ROLAND.

Vous le voyez... il demande grace...

PAUL, *avec fierté.*

Lève-toi, mon frère; ne t'abaisse pas devant si peu de chose... Nous sommes innocens; tant pis pour ceux qui ne le croiront pas. Notre conscience nous reste; elle est sans remords, et tout le monde (*regardant Roland.*) n'en peut pas dire autant.

GERVAIS.

J'aime cette fierté; elle me rassure entièrement sur votre innocence; mais l'intérêt que nous avons pris à vous exige qu'elle éclate d'une manière victorieuse, et ce motif me décide à ne plus m'opposer à votre retour au château. Je cède à votre desir: allez, mes enfans, allez trouver la châtelaine, justifiez-vous pleinement à ses yeux, et revenez ensuite dans les bras de vos amis jouir de leurs caresses.

PAUL.

A la bonne heure. Nous y allons, et nous verrons !... (*il regarde Roland avec un air menaçant.*)

ROLAND, *à part.*

Je triomphe !... (*aux gardes.*) Saisissez-les.

PAUL.

Est-ce que nous avons besoin de ces vilaines figures-là autour de nous ? Nous irons bien seuls, peut-être !...

ROLAND.

Obéissez.

PAUL, *aux gardes qui l'entourent.*

Je vous dis que je n'ai pas besoin de vous : je marcherai devant, mais je ne veux pas que vous me touchiez.

JUSTIN, *aux paysans.*

Nous allons revenir.

(Paul prend son frère par le bras, et tous deux marchent d'un air délibéré vers le fond, quand un pélerin, vêtu de blanc, se jette au-devant deux et les arrête. Roland recule, et les enfans reviennent près de Gervais.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE CASTELLI.

LE COMTE, *à Roland.*

Ou vas-tu? misérable!

ROLAND.

Qui es-tu pour me le demander?

LE COMTE.

Ton maître.

ROLAND.

Qui?

LE COMTE.

Le comte de Castelli.

ROLAND.

Toi?

LE COMTE.

Oui.

TOUS.

Ciel! notre bienfaiteur!

ROLAND.

N'en croyez rien, mes amis. Hélas! votre bienfaiteur n'est plus, l'homme qui ose se présenter ici sous son nom est un imposteur dont je ferai justice.

LE COMTE, *jetant sa barbe, son chapeau et sa robe.*

Malheureux! reconnais ton maître.

ROLAND, *à part.*

Que vois-je!

TOUS.

C'est lui. Tombons à ses pieds.

ROLAND.

Que faites-vous, mes amis?... quelle erreur vous égare!... Cet homme est un fourbe. (*aux gardes.*) Qu'on l'entraîne. (*les gardes mettent bas les armes. Roland tire son poignard et s'élance sur le comte.*) Vous me trahissez, lâches! eh bien! je le frapperai seul.

GERVAIS, PAUL, JUSTIN, *se mettant entre le comte et Roland.*

Nous mourrons tous avant qu'on parvienne jusqu'à lui.

(Les gardes dirigent leurs armes contre Roland, et lui arrachent son poignard.)

LE COMTE, *se dégageant et avec dignité.*

Ne craignez rien pour ma vie. Les assassins sont tous lâches, et le plus scélérat tremble encore à l'aspect d'un honnête homme. Vil brigand !... quand tu devrais rentrer dans la poussière, tu oses lever les yeux sur ton maître et le braver encore !... Mais l'instant de la vengeance est arrivé : déjà, par mes ordres et ceux des magistrats que j'ai prévenus, on a pénétré dans le château, tes papiers sont saisis, et ton indigne maîtresse, soustraite pour jamais à la société, va finir ses jours dans un cloître... Quand à toi, une mort infamante sera bientôt le prix de tes forfaits.

ROLAND.

Eh bien ! si rien ne peut me soustraire au supplice qui m'attend, j'emporterai du moins dans la tombe le plaisir de t'avoir porté un dernier coup, de t'avoir frappé dans l'endroit le plus sensible : apprends que ces enfans que tu chéris, et qui avaient échappé pendant neuf ans à mes recherches, vont t'être enlevés de nouveau, sans que tu puisses les sauver : apprends qu'un poison sûr circule dans leurs veines...

LE COMTE, *froidement.*

Tu te trompes... j'avais changé de flacon, et c'est toi qui l'as bu.

ROLAND.

Moi !...

LE COMTE.

Oui... Sous le nom de Franck, j'ai été depuis un mois témoin et confident de tes forfaits.

ROLAND.

O fureur !

LE COMTE.

Le ciel, qui ne tolère un instant le crime que pour rendre ensuite son châtiment plus terrible, a permis que je fusse instruit de ton infâme projet assez tôt pour le faire tourner contre toi.

ROLAND.

Et je ne pourrai me venger. (*il veut s'élancer sur le comte, mais il est retenu par les gardes.*) Dieu !... quel feu dévorant.... (*il ressent les atteintes du poison.*) O rage !.... Laissez-moi le frapper... le spectacle de sa mort peut seul diminuer l'horreur de mon supplice.... (*il se débat et veut échapper aux gardes; on le retient.*)

ROLAND.

Va, misérable! va rendre à la terre, que tu souilles de ta présence, les restes d'une vie exécrable, dont chaque instant a été marquée par de nouveaux crimes!

(Roland paraît éprouver des douleurs aiguës; il cherche à atteindre le comte; on l'arrête et on l'entraîne malgré ses efforts.)

SCENE XI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, excepté ROLAND et les GARDES.

JACQUINET.

Tiens!... M. Roland qui comptait danser à la fête, il ne s'attendait pas à ce bal-là!

LE COMTE.

Chers enfans! vous que j'ai cru morts, et qui m'êtes enfin rendus après neuf ans d'une séparation cruelle, venez sur mon sein!

PAUL.

Comment, monsieur! ce n'est pas pour vous moquer de nous?

LE COMTE.

Livrez-vous à mes caresses! embrassez votre père. (*il les embrasse.*)

JUSTIN.

Notre père!... ah! quel bonheur!

GERVAIS.

Quoi! ces enfans...

LE COMTE.

Sont les miens. La boîte qu'ils avaient sur eux renfermait le secret de leur naissance.

JACQUINET, *au comte.*

Monsieur, je vous prie de recevoir mon petit compliment, ainsi que celui de ma future. Je suis bien aise que ce soit vous; mais vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une fière peur.

LE COMTE.

Comment?

JACQUINET.

Vous souvenez-vous, il y a un mois, le soir.... dans les ruines du château?... C'est moi qui me suis sauvé si fort en vous voyant...

JUSTIN.

A présent que nous allons être riches, père Gervais, et vous tous... vous ne manquerez plus de rien... nous vous rendrons au centuple tout le bien que vous avez voulu nous faire.

PAUL.

Par exemple, monsieur...

LE COMTE, *avec tendresse.*

Appelle-moi donc ton père !

PAUL.

Mon père !... il faudra jeter à bas ces vilaines chambres grillées où l'on enferme les gens.

LE COMTE.

Nous n'en aurons pas besoin : quand on sait se faire aimer, on est rarement dans le cas de punir.

JACQUINET.

Eh bien ! puisque c'est comme cela, m'est avis que c'est le cas de recommencer notre fête : il est bien tems que nous dansions devant vous, il y a assez long-tems que nous dansons devant votre portrait. (*il montre au comte son buste.*)

TOUS.

Oui, oui ! il a raison.

(Les paysans conduisent le comte sous le berceau, et le font asseoir à la place du buste qui le représentait. Ses enfans sont auprès de lui. La fête recommence : chacun imagine quelque moyen de lui témoigner particulièrement le plaisir qu'il a de le revoir. Le tout se termine par un tableau touchant et expressif.)

FIN.

LE VIEUX MAJOR,

VAUDEVILLE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par F. P. A. LÉGER *et* R. C. GUILBERT PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre Montansier, le 6 fructidor, an 9.

Prix 1 f. 20 c.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais Égalité, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN IX.

PERSONNAGES.

HERMAN, ancien major,	*Dubois.*
ADÈLE, sa fille.	Me *Mengozzi.*
EDOUARD, amant d'Adèle.	*Xavier.*
PINCER.	*Tiercelin.*
BLAISE, jardinier.	*S. Legé.*
BRUSKER, concierge.	*Francisque.*

Divers soldats attachés au Major.

LE
VIEUX MAJOR.

Le théâtre représente un jardin où tout est culbuté. A droite, un vieux colombier, à gauche une guérite. Par-ci, par-là, divers instrumens de guerre.

SCENE PREMIÈRE.

ADELE, BLAISE.

ADELE, *à Blaise qui traverse le théâtre.*

Mon ami, mon ami....

BLAISE.

Mademoiselle.

ADELE.

J'ai besoin de toi pour un instant.

BLAISE.

Faut-il aller bien loin?

ADELE.

Porter cette lettre à Strasbourg; nous n'en sommes qu'à un kilomètre.

BLAISE.

Impossible, mademoiselle, c'est l'heure de l'exercice.

ADELE.

Je t'en prie, mon cher Blaise.

BLAISE.

Qu'est-ce à dire? Blaise! mademoiselle a donc oublié que chacun ici a son nom de guerre, et que le mien est la Valeur?

ADELE.

Il te sied à merveille... Il paraît que depuis mon départ, rien n'est changé dans le château, et que le goût de mon père pour le métier des armes ne se rallentit pas.

BLAISE.

Au contraire, mademoiselle, il est plus animé que jamais. Il ne passe pas un seul jour sans former deux blocus, prendre trois villes d'assaut, et livrer quatre batailles rangées.

ADELE, *riant.*

Aussi le jardin est-il en bon ordre.

BLAISE.

Vous n'avez pas encore tout vû.

Air : *de la marche du roi de Prusse.*

Je vais, tant bien que mal,
Sans être partial,
D'un ton franc et loyal,
Mais jovial,
Vous faire le tableau verbal
Et le récit impartial
De l'assemblage original,
Qu'en Ventose ou bien Germinal,
Forma, d'après son goût martial,
Mon maître, mon général.
De la salle de bal,
Il a fait l'hôpital;
Du sallon principal,
L'arsenal.
De l'abreuvoir bannal,
Un soi-disant canal,
Ou d'un combat naval,
Comme amiral,
Monsieur se donne le régal.
La cuisine est le point central,
Nommé le quartier général;
Là, Jean Bart, d'un air amical
Boit à la santé d'Annibal.
Quand, du combat, vient le signal,
Chacun reprend son ton brutal;
Alexandre est vice-amiral,
Maurice adjudant général,
Pour moi qui me tiens mal
A cheval,
Je suis simple caporal.

ADELE.

Je t'en fais mon compliment.

BLAISE.

Patience, mademoiselle : la journée ne se passera pas sans que vous soyez réintégrée dans vos fonctions d'aide-de-camp.

ADELE.

J'y compte bien : aussi ai-je repris l'uniforme ; et je ne désespère pas de devenir général en chef.

BLAISE.

Convenez, mademoiselle, que votre cher papa a là une étrange manie !

ADELE.

Une manie, dis-tu ? Mais cette passion n'a rien que de louable. Mon père, vieilli dans le métier des armes, se rappelle avec enthousiasme, le tems de ses exploits. Son âge ne lui permet plus de se trouver au milieu des combats ; mais il se plaît à retracer, chez lui, les victoires qui ont illustré ses jeunes successeurs, et du moins il le fait d'une manière utile.

BLAISE.

J'en conviens.

ADELE.

Air : *du Chapitre second.*

Trente infortunés réunis,
Secondant son humeur guerrière,
Sont, à ses frais, vêtus, nourris
Chez lui pendant l'année entière.
Aux combats ils passent leur tems,
Mais ceux ou sa main les façonne,
Font vivre tous les combattans
Et n'ont jamais blessé personne.

BLAISE.

Air : *du petit matelot.*

Tous les soldats de votre père
Trouvent aussi leur sort fort doux,
Oui vraiment, ce genre de guerre
Est très-agréable pour nous.
Partout, que ne peut-on le suivre,
Car, vous le savez, les combats,
Pour l'ordinaire, ne font vivre
Que ceux qui ne combattent pas.

ADELE.

C'est ce qui m'a fait trembler pendant long-tems.

BLAISE.

Sans doute pour les jours de ce jeune officier, dont vous avez fait la connoissance à Strasbourg chez madame votre tante.

ADELE.

Oui, mon cher Blaise, et juge à quel point je suis contrariée ; c'est au moment qu'Edouard revient avec un congé, que mon père me rappelle dans ce château.

BLAISE.

Les amoureux sont alertes, il viendra bien vous trouver ici.

ADELE.

Impossible. Une querelle de corps a jadis brouillé son père avec le mien, et, d'amis qu'ils étaient, ils sont devenus ennemis presqu'irréconciliables.

BLAISE.

En ce cas, il ne faut pas songer à le recevoir. D'ailleurs, la sévérité avec laquelle le vieux Brusker, notre concierge, suit sa consigne, ne nous permet pas de l'admettre secrettement, quand on en aurait l'envie.

ADELE.

Comment ?

BLAISE.

On n'entre plus ici, depuis six mois, sans avoir le mot d'ordre.

ADELE.

Mais en ta qualité de caporal, tu pourras le lui donner au besoin.

BLAISE.

On le change deux ou trois fois par jour.

ADELE.

Mais si ma tante, qui connaît notre amour et l'approuve, voulait tenter un rapprochement entre nos familles, et qu'il nous fallût une entrevue avec Edouard ?

BLAISE, *après avoir réfléchi.*

Vous l'auriez, mademoiselle. Je ne suis pas caporal pour rien : j'ai trop souvent entendu dire au général qu'*à vaincre* sans gloire, on triomphe sans péril. Comptez sur moi.

SCENE II.

LES MÊMES. HERMAN, *en dehors.*

HERMAN, *appelant.*

Duguesclin! Turenne! César! Alexandre!

BLAISE.

Voilà votre père qui appelle son monde; Pincer est avec lui.

ADELE.

Qui? cet imbécile qui me fait la cour?

BLAISE.

Lui-même.

ADELE.

Quel être insupportable!

BLAISE.

Bavard!

ADELE.

Ridicule!

BLAISE.

Sans goût!

ADELE.

Sans esprit!

BLAISE.

Laid!

ADELE.

Mal tourné!

BLAISE.

Voilà son portrait en quatre mots.

ADELE.

Il vient sans doute pour faire sa paix avec moi.

BLAISE.

Il faut lui déclarer la guerre.

ADELE.

Il reviendra à la charge.

BLAISE.

Nous le bloquerons.... Chut! les voici.

SCENE III.

LES MÊMES. HERMAN, PINCER.

HERMAN.

Pompée! Christophe! Scipion! Jérôme! où sont donc tous ces gaillards-là? il est dix heures, et l'on n'a pas encore battu le rappel pour aller à l'exercice! Oh! il y a un grand relâchement dans la discipline! J'y mettrai bon ordre.... Te voilà, ma fille: bonjour, ma bonne amie. (*Il l'embrasse.*) Que fais-tu donc ici?

ADELE, *gaîment.*

Mon père, j'examine le champ de bataille.

HERMAN.

Ma foi, mon enfant, il me tardait que tu fusses de retour, car, depuis ton absence, le service se fait bien mal.

PINCER.

Mademoiselle est donc militaire?

ADELE.

Oui, monsieur.

PINCER.

C'est un charmant métier.

ADELE.

Sur-tout quand on le fait comme moi, sous les ordres d'un bon père.

PINCER.

Mademoiselle a sans doute un grade *conséquent*, une bouche aussi jolie est bien faite pour commander.

HERMAN.

C'est mon premier aide-de-camp.

PINCER.

Cela fait un charmant petit dragon.

HERMAN.

Aussi, en suis-je fier.... Je veux célébrer son retour par une bataille générale.

PINCER.

Je ne m'étonne plus si vous ne rêvez que sièges, combats, évolutions militaires.

Air : *La comédie est un miroir.*

Quand on a de pareils guerriers,
Il est aisé d'aimer la guerre ;
Et je combattrais volontiers
Si j'avais un tel adversaire.

BLAISE, *bas à Pincer.*

Laissez donc, vous n'êtes plus de force.

PINCER, *continuant l'air.*

Ma valeur se sent réveiller,
(*A Adèle.*)
Voulez-vous m'admettre au service ?
Je serai fier de m'enrôler
Si vous m'enseignez l'exercice.

ADÈLE.

Moi, M. Pincer ? vous plaisantez.

PINCER, *riant.*

C'est, ma foi, tout de bon, mademoiselle. Ha ! ha ! ha !

BLAISE, *à Pincer.*

Même air.

Ceux qui souscriraient à vos vœux,
Ne feraient pas une bonne œuvre ;
Vous êtes un soldat trop vieux
Pour bien entendre la manœuvre.

PINCER.

On ne vous demande pas votre avis, M. le caporal.

ADÈLE.

Blaise a raison.

Vous auriez tort de vous mêler
Dans nos phalanges intrépides :
Il n'est plus tems de s'enrôler
Lorsque l'on a les invalides.

PINCER.

La charmante espiègle ! elle a toujours le petit mot pour rire.

HERMAN.

Caporal, rassemble la troupe, et toi, mon aide-de-camp, fais disposer le champ de bataille. Quand tout sera prêt pour l'attaque, vous me ferez avertir.

ADÈLE, *avec une gravité comique* (*Elle sort avec Blaise.*)

J'obéis, mon général.

SCENE IV.

HERMAN, PINCER.

PINCER.

Vous avez là, mon cher major, un plaisir bien singulier.

HERMAN.

C'est un plaisir tout comme un autre.

PINCER.

Il me semble pourtant que quand on a fait, comme vous, la guerre pendant quarante ans, on doit en avoir assez.

HERMAN.

On ne se lasse jamais de ce qu'on a fait avec honneur.

PINCER.

Mais, fallait-il pour cela bouleverser votre château, vos jardins, détruire votre parc? car, dieu merci, tout présente, en ces lieux, l'image de la guerre.

HERMAN.

Mon cher Pincer, les guerriers sont comme les amans,

Air : *femmes voulez-vous éprouver.*

Dans l'âge fait pour les amours,
Plein d'un ardeur toujours nouvelle,
Un amant consacre ses jours
A servir, à charmer sa belle.
Mais quand le tems vient l'enlever
Aux transports d'une douce ivresse,
Il aime encore à retrouver
Les traits chéris de sa maîtresse.

PINCER.

La guerre, en ce cas, ne vous accusera pas d'infidélité.

HERMAN.

Je le crois bien, parbleu! car j'ai soin de rappeller tout ce qu'elle eût de glorieux pour nous, et je ne manque pas de besogne.

Air : *du Pauvre monde.*

De Fontenoi,
De Fleurus, de Rocroi,
Tour-à-tour j'ébauche l'image ;
Du Mont Bernard
Je retrace avec art
L'étonnant et hardi passage.
Chaque jour, des français,
J'exécute un succès.
Mais leur vitesse me désole :
Toujours vainqueurs *ex abrupto*
Ils triomphaient à Maringo
Qu'à peine j'étais au pont d'Arcole.

PINCER.

C'est à merveille, mais l'argent que cela vous coûte.

HERMAN.

Qu'importe : je suis riche ; quand les ouvriers des environs manquent d'ouvrage, ils ont ici une ressource toujours prête, je les exerce au noble métier des armes, et leur épargne ainsi les dangers du désœuvrement, souvent funeste à l'indigence ; graces à la discipline que j'ai établie, tout le monde s'occupe ; je suis parfaitement servi ; je satisfais, à la fois, et mes goûts, et le besoin d'être utile aux autres. Certes, on ne peut placer son argent à un plus haut intérêt.

PINCER.

Chacun a sa manière de voir ; j'aime mieux le taux de la bourse. Et puis c'est toujours diminuer un peu la dot de la charmante Adèle.

HERMAN.

Il faudra que mon gendre se contente de ce que je lui laisserai.

PINCER.

Vous savez à quel point cela m'intéresse.

HERMAN.

Oui, mais je ne vous réponds pas du succès.

PINCER.

Pourquoi donc cela ?

HERMAN.

C'est que ma fille ne veut épouser qu'un militaire.

PINCER.

Ne veut ! c'est bientôt dit.... N'êtes vous pas son général ?

HERMAN.

Quand il s'agit de son bonheur, je ne suis plus que son père. Tâchez de vous en faire aimer ; je vous donne carte blanche.

PINCER.

Mais si la place se défend ?

HERMAN.

Il faudra battre en retraite.

PINCER.

N'importe : je vais risquer le siège. Il y a pourtant une chose qui m'inquiète.

HERMAN.

Laquelle !

PINCER.

C'est qu'Adèle soit demeurée si long-tems à Strasbourg.

HERMAN.

N'étoit-elle pas chez sa tante ?

PINCER.

Oui, mais madame votre sœur reçoit beaucoup de monde, beaucoup de militaires sur-tout. La présence d'une jeune et jolie personne n'aura pas diminué la foule : les propos galans, les anecdotes grivoises auront été leur train, et l'ingénuité d'Adèle aura pu en souffrir.

HERMAN.

Vous êtes fou, mon cher Pincer ; comment, vous croyez qu'un peu de gaîté, un peu de galanterie, dans la conversation, peut altérer les mœurs d'une jeune personne ?

PINCER.

Certainement.

HERMAN.

Air : *du vaudeville de l'Isle des femmes.*

Premier couplet.

Quand j'entends sur un trait gaillard
Crier nos censeurs en délire,
De leur grand courroux, à l'écart,
Je ne puis m'empêcher de rire.
Ils ont beau faire, on ne croit pas
A la pudeur qu'un mot éveille:
Souvent ces gens si délicats,
N'ont de vertu que dans l'oreille.

Second couplet.

Dans un sallon, dans un jardin,
Voyez nos prudes bien connues,
Lancer un coup-d'œil clandestin
Sur les tableaux, sur les statues;
Si la nudité du travail
A quelque chose qui déplaise,
On se cache sous l'éventail...
Pour regarder plus à son aise.

SCENE V.

LES MÊMES, BRUSKER, *accourant avec une hallebarde à la main*

BRUSKER.

Aux armes! aux armes!

HERMAN.

Qu'entends-je?

PINCER.

Ah! mon dieu!

BRUSKER.

L'ennemi est entré dans la place.

HERMAN.

Quel ennemi?

BRUSKER.

Je n'en sais rien.

PINCER.

Tu fais joliment ton devoir, à ce qu'il me paraît.

BRUSKER.

Est-ce ma faute donc ?

HERMAN.

Et ta consigne ?

BRUSKER.

Je l'ai suivie.

HERMAN.

Se laisser surprendre !

PINCER.

Un vieux soldat !

BRUSKER.

Ecoutez-moi.

HERMAN.

Tu mériterais.....

PINCER.

Six mois de prison.

BRUSKER.

Mais encore une fois, écoutez-moi donc, vous verrez que je n'ai pas tort.

HERMAN.

Allons, parle.

BRUSKER.

Air : *En quatre mots.*

Avec Robert
Je causais à couvert :
Quand un jeune homme, en habit vert,
S'offrant d'un air
Ouvert,
Me propose, avec mystère,
De l'admettre et de me taire ;
Je refuse clair.
Comme un éclair,
Il s'échappe et se perd,
Par le chemin couvert ;
Mais fut-il en enfer
Il verra que le vieux Brusker
A le bras encor vert.

PINCER.

Est-il seul ?

BRUSKER.

Oui.

PINCER.

Est-il armé ?

BRUSKER.

Non.

PINCER.

Major, faites battre la générale, que tout le monde prenne les armes. Donnez-moi un fusil, et marchons à sa rencontre.

HERMAN, *riant.*

C'est trop juste.... le danger est imminent.... Brusker, que tout le monde se rassemble ici.

BRUSKER.

J'y cours, mon général.... Ah! ah! nous allons voir beau jeu. (*Il sort en boitant.*)

SCENE VI.

HERMAN, PINCER.

PINCER.

Vous avez paru douter de ma valeur, je vais vous en donner un échantillon.

(*On bat la générale, Pincer tremble.*)

HERMAN.

Q'avez-vous donc? vous tremblez.

PINCER.

Moi, Major? au contraire, c'est le courage qui me vient.

SCENE VII.

LES MÊMES, ADÈLE, BLAISE, Plusieurs Soldats.

ADELE.

Qu'est-il donc arrivé, mon père, et pourquoi cette alerte?

PINCER.

Comment, mademoiselle, ce qui est arrivé? Un ennemi vient de s'introduire ici par surprise.

ADELE.

Il faut voler à sa poursuite.

BLAISE, *bas à Adèle.*

C'est Edouard.

ADELE.

O ciel ! comment le tirer de là ?

PINCER.

Eh bien ! l'on diroit que vous avez peur ?

HERMAN.

Qui peut donc t'arrêter, ma fille ?

ADELE.

Mais, mon père, cet étranger a peut-être un motif excusable.

HERMAN.

Il l'aurait dit.

ADELE.

Si l'on n'a pas voulu l'entendre.

BLAISE, *bas à Adèle.*

Vous allez vous trahir.

PINCER.

Est-ce que vous auriez des intelligences avec lui, mademoiselle ?

ADELE.

Moi, monsieur !

HERMAN.

Ma fille en est incapable ; c'est la sensibilité naturelle à son sexe.

BLAISE.

Comme vous dites, général, la sensibilité.

ADELE, *à part.*

L'imprudent ! nous sommes perdus !

HERMAN.

Allons, qu'on le cherche..... Il ne peut échapper, toutes les issues sont gardées.

PINCER.

S'il tombe entre mes mains, c'est fait de lui. (*à Brusker.*) Vous êtes bien sûr qu'il est seul ? C'est que... je suis brave, moi... (*il se retourne.*) Combien sommes-nous ?

ADELE *à Blaise.*

Tâche de le faire évader.

PINCER.

Je veux le saisir mort ou vif.... j'espère que c'est un moyen victorieux pour conquérir votre cœur.

ADELE.

Au contraire, monsieur, vous ne sauriez me déplaire davantage;.... allez, c'est affreux ce que vous venez de dire là.... je vous déteste.

BLAISE, *à Adèle.*

Modérez-vous donc.

HERMAN.

Mais, ma fille, je ne te conçois pas : d'où vient donc cette chaleur que tu mets à défendre un inconnu?

ADELE, *avec dépit.*

Je ne le défends pas, mon père, mais je suis piquée de voir un homme, qui n'a pas même les premiers élémens de la tactique, ni du droit des gens, vous proposer des mesures de rigueur contre un infortuné, qui ne s'est peut-être réfugié ici, que parce qu'il connaissait votre grandeur d'ame et votre loyauté.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Vous me l'avez dit cent fois,
Il m'en souvient bien, mon père :
De l'honneur, même à la guerre,
L'on doit respecter la voix.
Lorsque le combat s'engage,
Pour disputer l'avantage,
Sans nul égard, au courage
L'on oppose la valeur.
Mais s'il demande assistance,
Pour l'ennemi sans défense,
L'on doit retrouver son cœur.

HERMAN, *à part.*

J'entrevois du mystère. (*haut.*) Ma fille a raison, mon cher Pincer, vous allez trop loin.

PINCER.

Bah! bah! moi je soutiens qu'on vous abuse. On n'entre pas furtivement chez les gens, quand on a des intentions bénévoles.

HERMAN.

C'est ce que nous allons savoir.... Adèle, veux-tu te charger de la garde du prisonnier?

ADELE, *gaîment.*

Avec plaisir, mon père.

BLAISE.

Je vous réponds, mon général, qu'il sera bien gardé.

HERMAN, *à part.*

Je commence à le croire.

PINCER.

En avant, camarades, imitez-moi, et vous ferez de belles choses.

(*Il s'avance vers Adèle.*)

Air : *du pas redoublé.*

C'est pour m'illustrer à vos yeux
Que je vais à la guerre.
Si je reviens victorieux,
M'aimerez-vous mieux?

ADELE.

Guère.

PINCER.

De près, quand nous serons époux,
Nous nous verrons, j'espère.

BLAISE, *bas à Pincer.*

Vous n'êtes plus bon, entre nous,
Qu'à la petite guerre.

HERMAN, *riant.*

Mon cher Pincer, je veux vous laisser l'honneur de cette journée : commandez l'avant-garde, voici mon épée que je vous confie.

PINCER.

Je l'accepte.

Air précédent.

Entre mes mains elle vaudra
Celle de Charlemagne.

De ma valeur on parlera
En France, en Allemagne.
Je ne crains pas qu'au champ d'honneur
De vitesse on me gagne.

ADELE.

Je le crois, car souvent, monsieur,
Vous battez la campagne.

Chœur en sortant.

Partons bien vîte au champ d'honneur,
Que chacun l'accompagne,
On est bien sûr, près de monsieur,
De battre la campagne.

SCENE VIII.

ADELE, *seule.*

Courez, courez, M. Pincer, vous allez avoir affaire à un homme qui vous donnera de l'exercice. . . Mais quel motif a pu conduire Edouard ici, sans m'avoir prévenue, ou sans une lettre de ma tante? Si l'on parvient à le saisir, que dira-t-il pour son excuse? Si ce malheur arrive, n'ayons pas l'air de le connaître, c'est le seul moyen d'éviter la colère de mon père, et les ridicules observations d'un rival à la fois imbécile et méchant.

Air : *de la contredanse*, la Coquette.

Quel tourment
L'on éprouve en aimant,
S'il faut, pour un amant,
Un moment,
Ou craindre,
Ou feindre !
Faut-il donc qu'en ces lieux,
Un fâcheux,
Ennuyeux,
Trouble les feux,
Et les vœux
Des amoureux
Heureux !

Je pourrais faire,
A mon père,

Sans regret,
L'aveu discret,
Du feu secret,
Dont la flamme
Embràse notre ame.
Mais l'aveu,
Coute un peu,
Car mon cœur,
De sa valeur,
De sa rigueur,
Pour mon vainqueur,
A, par malheur,
La peur.

Quel tourment
L'on éprouve en aimaut,
S'il faut pour un amant,
Un moment,
Ou craindre,
Ou feindre!
Faut-il donc qu'en ces lieux,
Un fâcheux,
Ennuyeux,
Trouble les feux,
Et les vœux,
Des amoureux
Heureux!

Mais non.... je dois le fuir,
Il doit partir:
Si l'amour s'en afflige,
Ici l'honneur l'exige.
Dut-il gronder,
Bouder,
Prier,
Me supplier,
Se récrier,
Je n'entends rien,
Et pour notre bien
Il doit céder
Sans tarder.

Quel tourment
L'on éprouve en aimant,
S'il faut pour un amant,

Un moment
Ou craindre,
Ou feindre!
Faut-il donc qu'en ces lieux,
Un fâcheux,
Ennuyeux,
Trouble les feux,
Et les vœux
Des amoureux
Heureux !

J'entends du bruit.... O ciel ! c'est Edouard ! il accourt de ce côté.... Brusker et quelques autres le poursuivent..... Ils sont près de l'atteindre. ... (*ayant l'air d'adresser la parole à Edouard.*) Par ici, par ici.... non.... l'allée à gauche..... franchissez le fossé... hâtez-vous donc... Ah ! il s'est échappé !.... le voici....

SCENE IX.

ADELE, EDOUARD, *accourant.*

EDOUARD.

Sauvez moi, chère Adèle, sauvez-moi.

ADELE.

Imprudent, fuyez.

EDOUARD.

Impossible, la porte est trop bien gardée.

ADELE.

Blaise vous fera sortir.

EDOUARD.

Sachez d'abord....

ADELE.

Je ne puis rien entendre.

EDOUARD.

Un motif puissant....

ADELE.

On vient.... entrez ici.... (*montrant le vieux colombier,*) fermez la porte sur vous, et quelqu'ordre qu'on puisse vous donner, n'ouvrez et ne répondez à personne.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BRUSKER, Soldats.

CHOEUR *dans la coulisse.*

Avançons (3 *fois*) tous,
Poursuivons ensemble
L'ennemi qui fuit et tremble.
Avançons (3 *fois*) tous,
Nous ne craignons rien, il est seul contre nous.

ADELE, *à part.*

Il est perdu.

BRUSKER.

Air : *de la découpure.*

Vous avez du le remarquer
Dans la citadelle,
Il est entré, mais bagatelle :
Mes amis, il faut l'attaquer,
Et sans le manquer,
Le débusquer,
Ou le bloquer.

CHŒUR.

Avançons (3 *fois*) tous,
Poursuivons ensemble
L'ennemi qui fuit et tremble.
Avançons (3 *fois.*) tous,
Nous ne craignons rien, il est seul contre nous.

ADELE.

Tu te trompes, Brusker.

BRUSKER.

Dieu merci, mademoiselle, j'ai bon pied, bon œil ; ce n'est pas moi qu'on abuse. Je l'ai vû, vous dis-je, il est là....

ADELE.

Soldats, et vous Brusker, je vous ordonne de vous retirer.

BRUSKER.

Je vous demande pardon, mon capitaine ; mais je n'ai pas l'honneur de servir sous vos ordres.

ADELE, *à part.*

Comment l'éloigner ?

BRUSKER.

Je ne dois obéir qu'au général.

ADELE, *changeant d'intention.*

C'est bien, Brusker, je vois, avec plaisir, que tu es un soldat incorruptible : mon père en sera instruit, et je te promets une récompense. (*Elle les amène mystèrieusement du côté du colombier.*)

BRUSKER.

Je ne connais que la discipline, moi.

ADELE, *à part.*

Faisons un coup hardi, (*à Brusker,*) mon ami, tu ne t'es pas trompé.

BRUSKÉR.

Je le crois bien.

ADELE.

Effectivement il y a ici quelqu'un.

BRUSKER.

J'en suis sûr.

ADELE.

Te souviens-tu de ce neveu dont tu as, si souvent, entendu parler à mon père ?

BRUSKER.

Qui ? ce jeune homme qui sert, avec honneur, dans les isles, depuis douze ans, et qu'il désire tant revoir ?

ADELE.

Oui.

BRUSKER.

Eh ! bien ?

ADELE.

Eh bien ! mon ami.....

BRUSKER.

C'est lui ?

ADELE.

C'est lui.

BRUSKER.

Qui est caché là dedans?

ADELE.

C'est toi qui l'a dit.

BRUSKER, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

ADELE, (*bien haut, afin d'être entendu d'Edouard.*)

Chut ! quel autre, en effet, eut été assez imprudent, assez étourdi, pour s'introduire, sans l'aveu de personne, dans une maison étrangère, gardée surtout par l'incorruptible Brusker ?

BRUSKER.

Il est vrai qu'on ne m'attrape pas facilement.

ADELE.

Il serait plaisant de lui laisser faire, pendant une heure ou deux, la guerre avec son oncle.

BRUSKER.

Oui, vraiment : cela serait très-drôle.

ADELE.

Par exemple, pour que cela dure plus long-tems, il sera à propos que nous facilitions sa retraite sans en avoir l'air.

BRUSKER.

Certainement, il faut faciliter sa retraite ; sans cela il serait pris tout de suite. (*Ici Edouard ouvre la porte et s'éloigne furtivement.*)

ADELE.

Figurez-vous la surprise de mon père, lorsqu'après l'avoir forcé dans ses derniers retranchemens, aulieu d'un ennemi qu'il croira saisir, il se trouvera dans les bras de son neveu.

BRUSKER, *enchanté.*

Ce sera charmant.

ADELE.

Voyez-vous le tableau ?

(*Edouard traverse le théâtre.*)

BRUSKER.

Délicieux.

ADELE.

La reconnaissance ?

BRUSKER.

Admirable.

SCENE XI.

LES MÊMES, PINCER, BLAISE, (*au moment où Edouard touche au fond du théâtre, Pincer se présente et le couche en joue.*)

PINCER.

Alte-là.

EDOUARD.

Ciel! je suis pris! (*il rentre dans le colombier.*)

BLAISE, *accourant et détournant le fusil.*

Bas les armes.

BRUSKER.

Qu'est-ce?

ADELE.

Encore ce maudit homme. (*Elle ferme la porte du colombier et prend la clef.*)

PINCER, *riant.*

Ah! ah! ah! je vous fais mon compliment, vous êtes de jolis soldats! sans moi l'ennemi s'échappait à leur barbe.... mais je le tiens; Général! général!

BRUSKER, *à Adèle.*

Faites-le donc taire; il va gâter notre plan.

PINCER, *appelant toujours.*

Monsieur le major!

BLAISE.

Paix donc.

PINCER.

Monsieur le major!

ADELE.

Nous avons une raison.

PINCER.

Je n'en ai pas, moi.... Général!

BRUSKER.

C'est une ruse de guerre.

PINCER.

Je n'y entends rien.... Monsieur le major!... général!

ADELE.

Écoutez-moi.

PINCER.

Je suis sourd. J'ai fait un prisonnier, et je veux avoir l'honneur de le présenter au général en chef.

ADELE.

Eh bien ! allez le chercher.

PINCER.

Pas si bête. Je reste ici.

BLAISE.

Je me charge de faire sentinelle.

PINCER.

Ce n'est pas la place d'un caporal.

ADELE.

C'est assez, mes amis; puisque M. l'exige, qu'il garde le prisonnier, mais il en répond sur sa tête.

BLAISE.

Il ne joue pas gros jeu.

PINCER.

C'est mon avis.

ADELE, *bas à Blaise.*

Toi, mon cher Blaise, tâche d'éloigner mon père encore quelques instans, je vais essayer de faire parvenir deux mots à Edouard, pour lui dicter les réponses qu'il doit faire.

BLAISE.

Il suffit, mademoiselle.

PINCER.

Vous avez beau conspirer dans votre coin, si l'on met ma prudence en défaut, je consens à passer pour un sot.

BLAISE.

C'est convenu.

(*Adèle sort et Pincer entre dans la guérite.*)

PINCER.

Air : *de la Boulangère.*

Puisque j'ai fait un prisonnier,
Sa garde
Me regarde ;

MAJOR.

Auprès de lui, mon officier,
Je veux monter la garde.

BLAISE.

Avant ce soir, le fait est clair,
Vous descendrez la garde,
Pincer,
Vous descendrez la garde.

TOUS *en sortant.*

Avant ce soir, le fait est clair, etc.

SCENE XII.

PINCER, EDOUARD, *à la fenêtre du colombier.*

EDOUARD.

Je n'entends plus personne... Adèle a fermé la porte ; tâchons de nous sauver par la fenêtre... (*il passe une jambe.*)

PINCER, *sortant la tête hors de la guérite.*

Ne vous dérangez pas, il y a quelqu'un.

EDOUARD.

Mon ami !

PINCER, *se promenant.*

Je ne suis pas votre ami.

EDOUARD.

Camarade !

PINCER.

Nous ne sommes pas camarades.

EDOUARD.

Sentinelle !

PINCER.

Qu'est-ce qu'il y a ?

EDOUARD.

Veux-tu me rendre un service ?

PINCER.

Non.

EDOUARD.

Laisse-moi sortir.

PINCER.

Impossible.

EDOUARD.

Un peu de pitié.

PINCER.

Je ne connois pas cela.

EDOUARD.

J'ai de l'argent.

PINCER.

Tant mieux pour vous, amusez-vous à le compter.

EDOUARD.

Je puis te l'offrir.

PINCER.

Je suis incorruptible.

EDOUARD.

Tu es un homme rare.

PINCER.

C'est ce que tout le monde dit.

EDOUARD.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Ah ! ne sois point inexorable.

PINCER.

Non, non, je n'entends pas raison.

EDOUARD.

Tu me parais assez bon diable.

PICER.

C'est vrai, mais restez en prison.

EDOUARD.

L'infortuné dans sa misère
Doit trouver des cœurs indulgens.

PINCER.

Mon ami, le droit de la guerre
N'est pas toujours le droit des gens.

SCENE XIII.

ADELE, PINCER, EDOUARD.

ADELE, *à part.*

Essayons de faire passer ce billet à Edouard.

PINCER.

Voici Adèle seule; tant mieux. Je vais commencer le siége.

ADELE. (*Elle passe devant Pincer, qui ne bouge pas.*)

Eh bien! est-ce là votre devoir?

PINCER.

Pourquoi pas?

ADELE.

Est-ce qu'un soldat, en faction, ne doit pas porter les armes devant un officier supérieur?

PINCER.

Je n'en savais pas un mot.

ADELE.

Apprenez votre métier, soldat malgré tout le monde.

PINCER, *porte les armes gauchement.*

Est-ce bien, maintenant?

ADELE.

Que vous êtes gauche, mon cher Pincer! vous avez bien l'air d'un recrue.

PINCER.

Quand vous serez ma femme, vous me stylerez.

ADELE, *riant.*

Votre femme!

PINCER.

Épousez-moi toujours.

ADELE.

Cela n'est pas possible.

PINCER.

Si ma gaucherie vous déplait, donnez moi une leçon.

ADELE.

Une leçon? volontiers, je suis venue pour cela.

PINCER.

Vous êtes charmante.

EDOUARD.

Il s'y connaît.

ADELE, *montre furtivement la léttre à Edouard; ils se font des signes d'intelligences.*

Allons, attention.

EDOUARD.

M'y voilà.

PINCER.

J'y suis.

ADELE.

Garde à vous.... la tête haute.... la poitrine en-avant.... le corps effacé.... bien.... en avant, marche.... alte.... front.... serrez le mur...... (*Elle le fait arrêter sous la fenêtre du colombier.*)

PINCER.

Pourquoi donc cela ?

ADELE.

On ne parle pas sous les armes.... garde à vous.... posez... armes.... tournez la tête à gauche.... encore.... tout-à-fait à gauche donc !

PINCER.

Mais votre père m'a dit qu'il fallait l'avoir à droite.

ADELE.

Pas du tout : le mouvement serait manqué. (*Elle pique son billet à la bayonnette.*) Ne bougez pas...maintenant, portez... armes. Fort bien.

PINCER.

Cela y est-il ?

ADELE.

A-peu-près.... un peu plus haut.... encore.... l'y voilà. (*Edouard prend le billet et le baise.*)

PINCER.

C'est bien heureux.

ADELE, *riant.*

Vous avez des dispositions.... Je commence à croire que vous ferez un excellent mari.

(*Edouard pique une lettre à la bayonnette.*)

PINCER, *à part.*

l me semble qu'on touche à mon fusil là haut.

(*Il apperçoit la lettre.*)

ADELE.

Voyons.... recommencez ce dernier tems-là.

PINCER.

Non, non, j'aime mieux recommencer tout-à-fait. (*Il passe rapidement son fusil à droite, et saisit la lettre.*) Ah ! je vous y surprends ! .... (*il lit l'adresse.*) « A mademoiselle Adèle. » Vous ne direz pas, j'espère, qu'elle n'est pas pour vous ?

ADELE.

Ah ! le maudit vieillard ! donnez-moi cela, monsieur.

PINCER.

Oh ! je n'ai garde.

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, HERMAN, BLAISE, BRUSKER, Soldats.

PINCER.

Arrivez-donc, Major, il y a un siècle que je vous attends.

ADELE.

Tout est perdu.

PINCER.

L'ennemi est pris.

HERMAN.

Tant mieux.

PINCER.

Il est là ; j'ai saisi sa correspondance.

HERMAN.

Vous avez bien fait ; qu'on le fasse venir.

PINCER.

C'est juste : il faut, pour le confondre, qu'il soit présent à l'examen des pièces probantes.

BRUSKER, *à part.*

Voilà le moment de la surprise. Comme nous allons jouir !

BLAISE, (*à qui Adèle donne la clef, ouvre la porte.*)

Paraissez, jeune homme; on vous attend.

EDOUARD.

Pardonnez, monsieur le Major.

PINCER.

Il n'y a pas de pardon.

HERMAN, (*avec une sévérité feinte pendant toute la scène.*)

Monsieur, vous avez manqué à toutes les convenances, en vous introduisant furtivement dans une maison étrangère.

PINCER.

Certainement.

EDOUARD.

J'en conviens, M. le major; je me suis présenté chez vous sans avoir de titre pour être admis; on m'a refusé la porte.

PINCER.

On a bien fait.

EDOUARD.

Vous savez mieux que personne qu'un officier Français ne recule jamais. Piqué de la résistance, j'ai voulu emporter la place d'assaut : mais je suis votre prisonnier, vous pouvez ordonner de mon sort.

PINCER.

Lisez, lisez, major; ce billet que j'ai surpris, vous fera du moins connaître ses intentions.

HERMAN.

Ce billet est à l'adresse de ma fille! lisez mademoiselle.

ADELE, *lisant.*

« Victoire, ma chère Adele, mon père reconnaît ses torts » envers le vôtre. Madame votre tante désire que notre » mariage soit garant de la réconciliation; j'ai crû devoir » franchir tous les obstacles, pour vous apprendre une nou- » velle à laquelle mon bonheur est attaché. Votre tante doit » écrire, aujourd'hui même, à M. le major, et se rendre » demain ici pour la ratification du traité. »

PINCER.

Qu'est-ce que c'est qu'un traité? il n'y a pas seulement eu de négociation.

ADELE.

Mon père!

Air : *Si Dorilas.*

Lorsqu'après une longue attente
Vous pouvez combler tous nos vœux,
Cédez aux desirs de ma tante,
Un seul mot va nous rendre heureux.
Ne montrez point un front sévère,
Quand tous les cœurs sont satisfaits,
Pourriez-vous déclarer la guerre
A qui vous apporte la paix?

PINCER.

Tenez bon, major, c'est une syrène qui voudrait vous séduire.

HERMAN.

Soyez tranquille, je ne me démentirai pas.

PINCER.

J'y compte.

HERMAN.

Jeune homme, les loix de la guerre vous condamnent. Voilà votre jugement, et celui de votre complice.

PINCER.

Bravo !

HERMAN.

Lisez.

EDOUARD.

M. le major.....

PINCER.

Vous ne voulez pas lire ? attendez, attendez.... je m'en charge, moi; écoutez : (*Il prend le papier des mains d'Herman et lit.*)

Air : *Regards vifs et joli maintien.*

Dans ces lieux conduit par l'amour,
Edouard est entré par surprise,
Et ma fille usant de détour,
A secondé son entreprise,
Le délit n'étant pas douteux,
Voici quel arrêt est le nôtre :

Je prétends, j'ordonne, je veux,
Qu'afin de les punir tous deux,
Ils soient enchaînés.... (*bis.*)

HELMAN, *vivement en unissant Adèle et Edouard.*

L'un à l'autre. (*bis.*)

EDOUARD et ADELE, *embrassant le major.*

Mon père!

BRUSKER.

Tiens! c'est drôle!

PINCER.

Qu'est-ce que cela signifie?

HERMAN, *gaîment.*

Que ma sœur m'a effectivement confirmé par écrit, ce que nous apprend Edouard dans ce billet; que j'approuve son plan; que nos familles se rapprochent, et que ma fille est le gage de la paix.

PINCER, *désespéré.*

Et c'est moi qui l'ai gardé! Oh! si je pouvais le mettre à la porte, à présent!

BLAISE.

Vous êtes adroit, M. Pincer; cette campagne-ci vous fera honneur.

HERMAN.

Ça, mon gendre! nous allons faire la guerre ensemble, maintenant; vous commanderez une armée et moi l'autre.

ADELE.

Mon père, quand la paix est faite, on ne doit plus se battre.

EDOUARD.

Il vaut mieux nous occuper à faire rétablir le parc, les vergers, les jardins, les bosquets.

BLAISE.

Surtout, monsieur le Major, n'oubliez pas les vignes.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville de la Revue de l'an 6.*

EDOUARD.

Enfin, d'accord avec l'amour,
Nous avons vaincu votre père ;
Mais du dieu d'hymen en çe jour,
Nous voilà prisonniers de guerre.
Que le plaisir soit invité
A l'union qui nous engage
Et pour assurer le traité
L'amitié servira d'otage.

BLAISE.

Je bois fort bien, je fais l'amour ;
J'aime Bacchus, j'aime ma belle ;
Quoique désertant tour-à-tour,
A tous les deux je suis fidèle.
Si Bacchus me fait un appel,
Son service m'offre des charmes ;
Mais quand l'amour bat le rappel,
Je suis aussitôt sous les armes.

HERMAN.

Quelque puisse être sa rigueur,
Femme est bien faible quand elle aime ;
Trop souvent la tête et le cœur,
Prennent parti contre elle-même.
Si pour la forme on se débat,
La plus sage, la plus parfaite,
Prise moins l'honneur du combat
Que le plaisir de la défaite.

PINCER.

A seize ans, quand je m'enrôlai,
Parmi les soldats de Cythère,
Je marchais au pas redoublé,
En héros, je faisais la guerre.
A quarante ans moins courageux,
Mon allure était moins légère ;
Aujourd'hui je suis trop heureux,
Quand je vais au pas ordinaire.

ADELE, *au public.*

Certain d'être pris en défaut,
L'auteur dans ce moment critique,
Craignant les dangers de l'assaut,
Capitule avec la critique.
Ne cherchez point à le punir
D'une défense téméraire,
Et du moins, laissez-le sortir,
Avec les honneurs de la guerre.

FIN.

L'HOMME
A TROIS VISAGES,
OU
LE PROSCRIT,
DRAME
EN TROIS ACTES ET EN PROSE, ET A GRAND SPECTACLE.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 14 vendémiaire an X.

PAR R.-C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

PARIS.

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 22.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANDRÉ GRITTI, doge de Venise.	M. LEBEL.
ROSEMONDE, sa fille, unie secrètement à Vivaldi.	Mlle. LÉVESQUE.
VIVALDI, époux de Rosemonde, proscrit de Venise depuis huit ans, et y reparaissant sous les noms d'Edgar et d'Abélino.	M. TAUTIN.
ALFIERI, sénateur, ami et confident de Vivaldi.	M. DUMONT.
CONTARINO, procurateur de St.-Marc.	M. BOICHERESSE.
Le comte ORSANO, sénateur, chef des conjurés.	M. RÉVALARD.
CALCAGNO, vieux banquier.	M. CORSSE.
CANEVARO, conjurés.	MM. THIBOUVILLE.
SPALATRO, conjurés.	DELAPORTE.
MICHIELI, conjurés.	MARTIN.
Un officier Vénitien,	M. LEBLANC.
Un conjuré.	M. LEBEAU.
Conjurés.	
Sénateurs.	
Seigneurs Vénitiens.	
Dames Vénitiennes.	
Masques.	
Maures.	
Gondoliers.	
Soldats.	

La scène est à Venise, dans le palais du doge, en l'an 1537.

L'HOMME A TROIS VISAGES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grotte agréable et pittoresque à l'extrémité des jardins du Palais ; elle a deux issues : une au fond, qui est la principale, et qui laisse apercevoir une partie des jardins, et l'autre à droite, qui est censée communiquer au-dehors du palais par une porte dérobée. Il y a un siége en pierre.

SCENE PREMIERE.

ALFIÉRI, *tenant une lettre à la main. Il lit.*

« Un inconnu, dont vous fûtes autrefois l'ami, a des » secrets importans à vous communiquer : trouvez-vous » ce soir, à huit heures dans la grotte solitaire, située à » l'extrémité des jardins du palais. Discrétion, amitié » éternelle. » D'où peut me venir cet avis mystérieux?.... Si c'était un piège !... je suis seul, sans défense ?... Sans défense ! et que dis-je ? n'ai-je pas toujours avec moi le souvenir d'une vie irréprochable, et de quelques bonnes actions ? Ah ! c'est la plus sûre, la meilleure sauve-garde pour l'honnête homme. *(Huit heures sonnent.)* Me voilà exact au rendez-vous; l'inconnu ne doit point tarder à paraître.... On vient.... c'est lui, sans doute...

SCENE II.

ALFIÉRI, VIVALDI, *en costume militaire.*

VIVALDI.

Le sénateur Alfiéri me permettra-t-il d'embrasser mon vieil ami ?

ALFIÉRI.

Ne puis-je savoir auparavant....

VIVALDI.

Regardez-moi.

ALFIÉRI.

Vous m'êtes inconnu.

VIVALDI.

Si huit années d'exil et de malheurs ont pu changer

mes traits au point de me rendre méconnaissable, au moins mon cœur est-il toujours le même : je n'ai point oublié vos services, ni la constante amitié que vous avez témoignée à une famille infortunée.

ALFIÉRI.

Est-il possible ! vous seriez....

VIVALDI.

Je sens au battement de votre cœur que vous m'avez deviné.... Oui, vertueux vieillard ! je suis le fils du comte Vivaldi.

ALFIÉRI.

Chut ! malheureux !.... avez-vous oublié qu'ici tout est espion ou délateur ? que les murs même sont les témoins indiscrets des actions, des paroles les plus innocentes ? *(Il va voir si personne n'écoute : puis il revient vivement vers Vivaldi, et lui tend les bras.)* Maintenant, viens sur mon cœur ! *(Il l'embrasse.)* Le ciel a donc enfin exaucé ma prière, et je ne mourrai point sans avoir pressé sur mon sein le dernier rejeton de cette famille illustre et malheureuse ! *(Il lui tend les bras de nouveau.)* Encore !.... *(Vivaldi y vole et ils se tiennent long-temps et étroitement embrassés.)* Pourquoi faut-il que des momens aussi doux soient empoisonnés par la crainte de te perdre ! car tu n'ignores pas....

VIVALDI.

Je sais que ma tête est mise à prix, et que je paierais de mes jours ma témérité, si l'on découvrait que je fusse à Venise.

ALFIÉRI.

Et quel motif peut t'avoir porté à cette démarche hardie ?

VIVALDI.

Le plus beau dont un homme puisse se glorifier : l'amour de mon pays.

ALFIÉRI.

Cependant il fut injuste envers toi.

VIVALDI, *avec une profonde sensibilité.*

Oui ; mais il m'a vu naître.

ALFIÉRI.

Enfin, qu'espères-tu ?

VIVALDI.

Mourir dans vingt-quatre heures, ou faire annuller le décret injuste qui proscrivit mon malheureux père et moi, et nous ravit notre honneur.

ALFIÉRI.

Comment y parvenir ?

VIVALDI.

En sauvant l'état.

ALFIÉRI.

De quels dangers?

VIVALDI.

Un abyme affreux est creusé sous vos pas. Le comte Orsano, l'ennemi acharné de toute ma famille, ce monstre qui dénonça mon père, et le fit proscrire il y a huit ans, le comte Orsano est à la tète d'une conjuration formidable, qui ne tend à rien moins qu'à se défaire du doge, et à frapper avec lui trente sénateurs les plus recommandables par leurs talens et leurs vertus.

ALFIÉRI.

Tu me fais frémir!... et cette conjuration, quand doit-elle éclater?

VIVALDI, *mystérieusement.*

Quand je le voudrai.

ALFIÉRI.

Est-il possible!...

VIVALDI.

Je suis un des chefs.

ALFIÉRI.

O ciel!

VIVALDI.

Prêtez-moi toute votre attention. Après qu'un décret barbare nous eût forcés de quitter Venise pour sauver notre tête, nous nous réfugiâmes en Sicile, où mon père ne tarda point de succomber à sa douleur: j'abandonnai des lieux où tout me rappelait la perte que je venais de faire, et, sous le nom d'Edgar, je fus offrir mes services à Charles-Quint; il les agréa. Je combattis sous ses ordres en France, en Italie, en Allemagne, en Affrique. Lodi, Crémone, Coron, Tunis, furent les témoins de sa gloire et de mes exploits. J'étais à ses côtés quand il défit le fameux Barberousse, et je fus assez heureux pour m'en faire remarquer au point d'obtenir un des premiers grades de l'armée: c'était là que tendaient tous mes vœux, toute mon ambition. Honoré de la confiance du monarque, je lui ouvris mon cœur, je lui appris mon véritable nom, les malheurs de ma famille, et lui fis connaître l'ardent desir que j'avais de venger mon père. Il approuva mes desseins, et promit de me servir. L'occasion ne tarda point à se présenter: la république de Venise cherchait alors à opposer à ses ennemis un officier dont les talens et la réputation pussent garantir les succès; Charles-Qnint m'offrit au sénat pour commander les troupes que la république envoyait au secours

du Duc de Savoie, dont François I[er]. menaçait d'envahir les états. L'expédition ne fut pas heureuse; mais je n'en trouvai pas moins les moyens de me faire connaître, et bientôt, toujours sous le nom d'Edgar, le sénat combla de bienfaits et d'honneurs un homme qu'il avait proscrit, et dont la tête pouvait tomber au premier soupçon de la vérité. Cependant le hasard, ou plutôt le ciel qui veillait à la conservation de l'état et à la mienne, fit tomber entre mes mains, il y a un mois, un agent du comte Orsano, chargé d'une lettre pour un fameux brigand, nommé Abélino, que son adresse inconcevable et son intrépidité ont faitsur nommer à Florence le *grand bandit*. Le comte lui mandait que les conjurés n'attendaient plus que lui pour frapper le dernier coup, que tout était prêt, que le jour était fixé à l'anniversaire de la naissance de Rosemonde...

ALFIÉRI.

C'est demain !

VIVALDI.

Que c'était à lui qu'on réservait l'honneur de frapper le doge, et qu'une récompense brillante serait la prix de ses services. Il lui envoyait en même temps un cachet qui devait servir à le faire reconnaître par les chefs de la conjuration. Je promis à ce malheureux de lui accorder sa grace, à condition qu'il me livrerait Abélino : il consentit à tout pour sauver ses jours. Je lui ordonnai de porter la lettre à Florence, de la remettre à Abélino, et de le ramener avec lui : je lui indiquai les chemins détournés par lesquels il devait le conduire pour arriver à Venise. Cette ruse eut tout le succès que j'en ettendais : Abélino fut arrêté par mes soldat, et perdit la vie en se défendant. Certain que huit ans de malheur, une blessure que j'ai reçue au front et un changement total dans ma coëffure et mon habillement, m'ont rendu méconnaissable à tous les yeux, je quitte l'armée, j'arrive hier soir à Venise, je me présente au doge ; il m'accueille avec distinction, et me traite avec les égards qu'il doit à un général de la république : je lui révèle le secret de la conspiration, je lui apprends qu'elle doit éclater cette nuit même, pendant la fête, ou demain au plus tard, et lui réponds, sur ma vie, de la déjouer, s'il s'abandonne à moi. Effrayé des périls qui l'environnent, il s'en remet à ma prudence et à ma valeur, du soin de sauver l'état.

ALFIÉRI.

Comment pourras-tu remplir cet engagement terrible ?

VIVALDI.

Le voici : les conspirateurs doivent se réunir dans cette

grotte pendant le repas qui précédera la fête; je connais tous les détours et les issues secrètes de ce palais.

ALFIÉRI.

Eh bien?

VIVALDI.

Muni de la lettre d'Orsano et du cachet précieux qui doit faire reconnaître Abélino par les conjurés, je me présente à eux sous son nom et ses habits: ils me confient leurs projets, je les déjoue; le nom de leurs victimes, je les sauve; et quand ils croient leurs mesures bien prises, et leurs succès assuré, je les livre tous au doge.

ALFIÉRI.

Mais pourquoi, sans t'exposer à un péril presque inévitable, ne dénonces-tu pas seulement au sénat le comte Orsano comme chef de la conjuration?

VIVALDI.

En supposant que cette dénonciation fût accueillie, je ne détruirais qu'un conspirateur, et non la conspiration, puisque je ne pourrais fournir aucune preuve matérielle contre ceux qui en font partie. Je sais seulement qu'il s'y trouve des membres de toutes les classes de l'état: ce sont ces hommes que je veux voir et connaître tous, dont je veux captiver la confiance pour les amener enfin à se démasquer eux-mêmes.

ALFIÉRI.

Généreux Vivaldi! ce projet sublime est bien digne du beau nom que tu portes.

VIVALDI.

Si je réussis, je délivre l'état, je venge mon père, je retrouve mon honneur et une épouse dont je fus séparé avant d'avoir connu le bonheur de la posséder.

ALFIÉRI.

Quelle est cette épouse dont tu me parles? je ne la connais pas, j'ignorais même que tu fusses marié.

VIVALDI.

Il est vrai que cette union fut un mystère, même pour vous, respectable ami; mais aujourdhui, que vous me tenez lieu du père qu'on m'a enlevé, il ne doit plus y avoir dans ce cœur, une pensée qui ne vous appartienne. Apprenez-le donc ce secret qui fait mon malheur: un mariage clandestin m'unit depuis huit ans à la belle Rosemonde.

ALFIÉRI.

A la fille du doge.

VIVALDI.

La voir, l'aimer, le lui dire, en être aimé, tout cela ne fut qu'un éclair; éclair rapide, précurseur d'une horrible

tempête! La mère de Rosemonde vit notre amour et l'approuva. En effet, ma naissance, la fortune de mon père, la considération dont il jouissait, tout enfin me donnait droit de prétendre à sa main. Nous attendions qu'une circonstance favorable à mon avancement nous permît de déclarer notre amour au doge, lorsque le comte Orsano fit lui-même des propositions de mariage qui furent rejetées par Rosemonde. La jalousie a des yeux perçans : Orsano découvrit notre intelligence, et résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût d'un rival préféré ; il accusa mon père et moi de trahison contre l'état, supposa des preuves, et on nous condamna sans nous entendre.

ALFIÉRI.

Ah ! ce jour affreux est encore présent à ma mémoire !

VIVALDI.

Craignant que dans mon absence on ne contraignît Rosemonde à former un autre lien, je déclarai que je braverais la mort à Venise, mais que rien ne pourrait me décider à m'en éloigner. Emue par mon désespoir, par les larmes de sa fille, et certaine d'ailleurs de mon innocence, la mère de Rosemonde consentit à nous unir secrètement, à condition que je quitterais Venise sur-le-champ, pour n'y point revenir avant que notre arrêt de mort ne fût annullé. Trop heureux d'emporter la certitude que Rosemonde ne serait point à un autre, je consentis à tout : nous fûmes mariés secrètement, et mon père m'enleva des marchés de l'autel pour aller avec lui chercher, loin de Venise, un abri contre la rage de notre persécuteur.

ALFIÉRI.

Rosemonde est-elle instruite de ton retour ?

VIVALDI.

Je n'ai pas cru devoir encore me faire reconnaître : j'ai craint que, dans les transports de sa joie, un geste, un regard ne trahît un secret d'où dépend le salut de l'état et mon bonheur ; cependant, je ne veux pas retarder plus long-temps le plaisir qu'elle aura en apprenant que son époux existe. Ce billet l'en instruit, et je compte sur vous pour le lui faire tenir ce soir pendant la fête.

ALFIÉRI.

Elle l'aura. Ah ! combien j'admire ton dévouement, tes vertus, et sur-tout ce courage héroïque qui te porte à braver une mort presque certaine pour servir l'état et revoir ton épouse.

VIVALDI.

Je connais toute l'étendue des dangers qui m'environnent ; je sais ce qu'il faut vaincre d'obstacles pour réussir ; je sais que, suos le ncm de Vivaldi, je ne puis éc[illegible]

qui proscrit ma tête ; que, sous le nom d'Egar, je suis en butte aux poignards des conjurés ; et qu'enfin, sous celui d'Abélino, je m'expose à une mort infamante. (*Avec enthousiasme.*) Mais qu'importe la mort à qui peut s'immortaliser ! Si je succombe, j'emporte avec moi le souvenir d'une action glorieuse, un nom sans tache, les regrets de quelques amis, et l'estime de tous les hommes de bien.

ALFIÉRI.

Le ciel, cher Vivaldi, protégera cette grande entreprise. Et comment pourrait-il ne le pas faire, lorsque le crime est si commun, et les belles actions si rares ?

VIVALDI.

Quelqu'un s'avance vers nous.

ALFIÉRI.

C'est le doge, accompagné du procurateur Contarino. Je te laisse avec eux, et vais remettre ce billet à la belle Rosemonde.

VIVALDI.

Adieu, respectable ami. (*Le retenant.*) Il se peut que les différens rôles que je vais jouer m'obligent à des démarches inconsidérées, téméraires, peut-être ; mais quelque chose que vous puissiez voir ou entendre qui vous étonne, je vous demande une discrétion à toute épreuve jusqu'à l'évènement.

ALFIÉRI.

Je le jure. (*il sort.*)

SCENE III.

LE DOGE, VIVALDI *sous le nom d'Edgar*, CONTARINO.

LE DOGE.

Je vous cherchais, brave Edgar. Vous ne m'avez point trompé : Abélino est à Venise, et ne craint pas de s'annoncer hautement. Lisez ce papier qu'il a eu l'audace de faire attacher à la porte de mon palais.

VIVALDI, *lit.*

« Doge de Venise, on t'a prévenu de mon arrivée : j'en » suis fâché, car mon dessein était de t'en instruire moi- » même. Quelle que soit l'activité de tes recherches, quel- » que récompense que tu promettes, ne te flatte pas de rien » changer aux grands évènemens pour lesquels je suis appelé » ici : dès que ta mort sera résolue, malgré toutes tes pré- » cautions, une main invisible te frappera dans ton palais, » au sénat, ou dans une fête ; et cette main est la mienne. » Adieu... ABELINO. »

Quelle audace !

CONTARINO.

Comment échapper aux coups de cet homme étonnant, qui, depuis plusieurs années, sème le deuil et la désolation dans Florence, sans que jamais on ait pu le saisir? Quelle force peut-on opposer à un assassin invisible qu'on ne rencontre jamais que là où on le soupçonne le moins?

LE DOGE, *avec dignité.*

Loin de moi la crainte déshonorante de périr victime de ce monstre!... Qu'il prenne, s'il le veut, le peu de jours qui me restent, que m'importe? On meurt toujours avec gloire quand on a bien servi son pays. Mais je ne puis songer sans effroi à tout ce qu'un pareil scélérat est capable d'entreprendre; et si, comme il le paraît, il est dirigé par des ambitieux, je frémis des déchiremens affreux dont notre malheureuse patrie va devenir la proie. Edgar, les marques d'attachement que vous avez données à la république depuis six mois que vous êtes à son service, le zèle particulier que vous lui témoignez en ce moment, vous donnent droit à une entière confiance de ma part. Parlez librement: que pensez-vous que je doive faire en cette occasion?

VIVALDI.

Seigneur, je vous ai promis de vous nommer tous les membre de la conjuration, peut-être même de les livrer avant vingt-quatre heures: je tiendrai ma parole. Vous m'avez donné un logement dans votre palais, afin que je puisse m'attacher à vos pas, et vous garantir des poignards des conjurés. Leurs desseins me sont à peu près connus, et je ne les redoute pas. Mais, je l'avoue, l'audace de cet Abélino m'étonne, son inconcevable intrépidité m'effraie, et je crains que, profitant du trouble de la fête, il n'attente aux jours d'un magistrat justement chérit du peuple et de l'état.

CONTARINO.

Comment empêcher l'effet des menaces de cet homme mystérieux et terrible?

VIVALDI.

Cela est difficile; mais du moins ne devons-nous rien négliger pour y parvenir. (*au doge.*) J'ai lieu de croire, seigneur, qu'il se trouve dans votre garde plus d'un traître vendu à vos ennemis.

LE DOGE.

Se pourrait-il?

VIVALDI.

Je n'en doute pas. Je vous propose donc de la changer pour deux jours seulement, et de la remplacer par les soldats qui m'ont suivi, et qui me sont entièrement dévoués.

LE DOGE.

Qu'en pense Contarino?

CONTARINO.

Cette proposition me paraît sage et sans danger.

LE DOGE.

Allez donc, brave Edgar, allez mettre sur-le-champ ce projet à exécution. L'état, ainsi que moi, se repose sur votre courage du soin de sa conservation. Si vous parvenez à le délivrer de ses ennemis, croyez que la récompense qu'il vous offrira sera digne de vous et de lui.

VIVALDI.

Jobéis. (*A part.*) Courage, Vivaldi ! te voilà placé entre la mort et le triomphe.

SCENE IV.

LE DOGE, CONTARINO.

LE DOGE.

Quelle reconnaissance la réublique ne devra-t-elle pas à cet illustre étranger, s'il vient à bout de l'entreprise qu'il a conçue !

CONTARINO.

Vous savez si je fais des vœux pour le succès ! mais ce projet me paraît bien téméraire.

LE DOGE.

Plus il est hardi, plus il sera glorieux d'avoir réussi.

CONTARINO.

Je suis loin de blâmer la confiance aveugle que vous accordez à Edgar; mais je l'avoue, mon orgeuil se sent humilié de voir sans cesse l'état payer les services et la fidélité d'un étranger, lorsqu'il pourrait trouver dans son sein des hommes plus intéressés à sa prospérité, et peut-être plus capable de le servir.

LE DOGE.

Je souffre autant que vous de cet usage bizarre, mon cher Contarino, mais la nécessité qui l'a établi le maintiendra longtems encore: et quelle autre preuve puis-je vous en donner, que ce qui m'arrive aujourd'hui ?.... Une conspiration, ourdie peut-être au sein du sénat, ou dans mon palais, menace de renverser le gouvernement; eh bien, quand j'en devrais être informé par ceux qui m'entourent, et qui sont autant intéressés que moi à sa conservation, ils gardent un silence honteux ou perfide ! et c'est Edgar, un étranger, à peine depuis six mois à notre service, qui m'instruit de tout, brave les poignards des conjurés, et m'offre de sauver l'état ou de s'ensevelir avec moi sous ses ruines. Contarino, celui-là cesse d'être un étranger pour moi : le sauveur de mon pays devient mon ami, mon meilleur ami, et je ne souffrirais qu'avec peine qu'on voulût diminuer la juste confiance qu'il m'a inspirée.

CONTARINO.

Seigneur, je me tais.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CALCAGNO.

LE DOGE.

Que nous veut Calcagno ?

CALCAGNO.

Vous dire, seigneur, qu'un grand nombre de sénateurs et de nobles, effrayés des menaces d'Abélino, desirent vous voir avant que la fête commence, pour vous assurer de leur dévouement et de leur zèle à vous défendre contre les attaques de ce redoutable brigand.

LE DOGE.

Je suis sensible à l'intérêt qu'ils me témoignent. (*A Contarino.*) C'est dans l'occasion que je verrai s'il est sincère.

CALCAGNO.

Quant à moi, seigneur, vous savez que mon sang, ma vie tout ce que je possède, est à votre service.

LE DOGE.

Je vous remercie. Suivez-moi, Contarino ; rentrons au palais. Que ce petit démêlé n'altère point notre ancienne amitié: que tout autre sentiment disparaisse devant le salut de l'état.

CONTARINO.

Je suis à vous pour la vie. (*ils sortent.*)

SCENE VI.

CALCAGNO.

Vraiment, je ne me suis point trop mal acquitté de ma commission. Quelle idée aussi a ce doge de choisir précisément pour le lieu de sa conversation celui où nous autres conjurés devons nous rassembler !... Nous autres conjurés ! quel titre ! C'est une belle chose qu'une conjuration... quand elle réussit ! mais c'est que cela ne réussit pas toujours, et je crois qu'alors les conjurés jouent un vilain rôle. Jusqu'à présent, le mien est assez plaisant; je prête, avec beaucoup d'intérêts, à ces messieurs, force ducats hypothéqués sur les meilleures propriétés de Venise. Si leur projet réussit, ils me nomment procurareur de Saint-Marc... S'ils échouent... ah ! ah ! s'ils échouent, je suis un peu compromis par rapport à mes liaisons avec eux ; mais les immeubles me restent, et c'est un point de consolation. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, je puis bien assurer d'avance qu'on ne me prendra jamais les armes à la main. Qui vient ici ? C'est le comte Orsano, notre chef.

SCENE VII.

ORSANO, CALCAGNO.

ORSANO.

Eh quoi !... personne encore !... où sont-ils donc ?

CALCAGNO.

Tous se promènent dans les jardins.

ORSANO.

Ils devraient être ici.

CALCAGNO.

Je vous demande pardon, seigneur ; il vaut beaucoup mieux qu'ils n'y soient pas.

ORSANO.

Et pourquoi, je te prie ?

CALCAGNO.

C'est que le doge y était il n'y a qu'un moment, et que sans une ruse... étonnante dont je me suis avisé, il y serait peut-être encore ; mais nous n'avons plus rien à craindre, il est retourné au palais avec le procurateur Contarino.

ORSANO.

Va trouver nos amis, et dis-leur que je les atttends.

CALCAGNO.

J'y vais, seigneur. (*il sort.*)

SCENE VIII.

ORSANO.

Courage, Orsano ! courage ! l'instant décisif approche, et tout semble me permettre le plus heureux succès. Ingrate Rosemonde ! tu connaîtras bientôt ce que peut l'amour outragé ! Depuis huit ans, mon cœur, ulcéré par tes cruels dédains, ne connaît, ne conserve plus qu'un seul sentiment, celui de la vengeance ! Ce n'est point assez pour moi de t'avoir frappé dans l'objet de ton amour, ta mort et celle de ton père peuvent seules assouvir ma haine, et vous mourrez tous deux. C'est pour parvenir à ce but ardemment desiré que, sous le prétexte d'une réformation utile dans l'état, et à l'aide d'une considération acquise par quelques actions d'éclat, j'ai su me former un parti de tout ce que Venise renferme d'hommes égarés ou mécontens : j'ai séduit les ambitieux par l'appât des honneurs ; j'ai promis de l'or à nos jeunes sybarites ; j'ai su étendre mes intelligences jusqu'au sein du sénat et du conseil des dix. Tout est disposé, l'orage s'apprête ; damain la foudre éclate : elle anéantit mes victimes, et je suis vengé... On vient.

SCENE IX.

ORSANO, CALCAGNO, SPALATRO, MICHIELI, Troupe de Conjurés.

CALCAGNO.

Seigneur, voici tous ceux que j'ai pu rassembler.

ORSANO.

Soyez les bien venus, messieurs ; je vous attendais avec impatience. Que l'un de vous demeure à l'entrée de la grotte, afin d'éviter toute surprise. (*Aux conjurés.*) Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ?

MICHIELI.

Le nombre de nos partisans augmente sensiblement. Depuis trois jours, j'ai parcouru les différents quartiers de la ville, j'ai vanté par-tout ta modération, ton courage, tes vues nobles et désintéressées, et j'ai vu avec plaisir tous les esprits s'aigrir de plus en plus contre le doge.

ORSANO.

Fort bien : mais ce sont des actions qu'il nous faut. Qu'avons-nous tenté jusqu'à présent ? Il est tems de frapper.

CALCAGNO.

Oui, il faut frapper.

ORSANO.

Vous savez qu'Abélino est à Venise ?

MICHIELI.

Nous avons lu sa lettre au doge.

ORSANO.

Adroit, audacieux, incorruptible, c'est l'homme qu'il nous faut, et je compte qu'il nous sera nécessaire dans plus d'une expédition hasardeuse. Par exemple, messieurs, il est un peu cher..... il lui faudra de l'argent, et beaucoup.

MICHIELI.

On lui en donnera. N'avons-nous pas la caisse de l'usurier Calcagno ?

CALCAGNO.

Banquier, messieurs, s'il vous plaît ; banquier.

MICHIELI.

C'est égal : le nom n'y fait rien.

ORSANO, *à Calcagno.*

Pouvons-nous compter sur toi ?

CALCAGNO.

Ma foi, seigneur, vous m'avez mis à sec, et je serais fort en peine actuellement de trouver cent ducats chez moi. Cependant, s'il le fallait absolument, je pourrais avec ma signature....

ORSANO.

Je n'en demande pas davantage.

UN CONJURÉ, *à l'entrée de la grotte.*

Voici Canevaro.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, CANEVARO.

CANEVARO, *hors d'haleine.*

Tou est perdu, mes amis!

TOUS, *avec effroi.*

Est-il possible!

ORSANO, *froidement.*

Voyons, qu'est-ce?... et que vient-tu nous apprendre?

CANEVARO.

Ne vous avais-je pas dit hier que cet Edgar nous serait funeste?

ORSANO.

Achève.

CANEVARO.

Nous sommes découverts.

TOUS.

Découverts.

ORSANO, *froidement.*

Fausse alarme. Quelle preuve en as-tu?

CANEVARO.

On vient de changer la garde du palais et de la remplacer par les soldats qu'Edgar a amenés avec lui.

TOUS.

O ciel!

ORSANO.

Cela prouve tout au plus qu'on a des soupçons, et c'est un motif pour agir sans délai.

CALCAGNO.

Oui, il faut agir.

MICHIELI.

Orsano a raison: si nous tardons davantage, l'entreprise est manquée.

CALCAGNO.

La raison: elle est manquée.

CANEVARO.

Je demande, avant tout, qu'on se défasse de cet Edgar.

MICHIELI.

Je suis de ton avis.

CALCAGNO.

C'est le mien aussi.

MICHIELI.

Il a des talens militaires....

CALCAGNO.

Du courage....

ORSANO

Et surtout beaucoup d'activité.

SPALATRO.

Il est clair qu'il pourrait nous nuire : il faut s'en défaire cette nuit même, pendant la fête.

CALCAGNO.

Oui, il faut s'en défaire.

SPALATRO, *à Calcagno, en lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien, Calcagno, charge-toi de cela.

CALCAGNO.

Non : j'aime mieux que ce soit vous.

SPALATRO.

C'est pourtant une belle occasion de montrer de quoi tu es capable.

CALCAGNO.

Je ne vise pas à la réputation. Tenez, je vous l'ai déjà dit, je prête de l'argent, mais je ne veux tuer personne.

SPALATRO.

Allons, je vois bien que cela me regarde.

CALCAGNO.

Oui, chacun son métier

(On frappe à la porte dérobée qui est à droite. Tous restent immobiles, et écoutent avec effroi. On frappe une seconde fois. Oorsano, après avoir recommandé le plus grand silence, va doucement près de la porte.)

CALCAGNO, *tremblant.*

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ?... ce sont peut-être les inquisiteurs... Nous sommes perdus !

ORSANO

Paix !... (*On frappe encore.*) Qui est là ?

VIVALDI, *en dehors, déguisant sa voix.*

Abélino.

TOUS, *avec étonnement et satisfaction.*

Abélino. (*Orsano lui ouvre la porte.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI *sous le nom d'Abélino.*

(Il est enveloppé dans un long manteau, sous lequel est un costume de brigand ; barbe noire, longue et épaisse, la chevelure pareille, une ceinture de pistolets, enfin un aspect effroyant.)

CALCAGNO, *à part.*

Ah ! qu'il est laid !

ORSANO.

Nous ne t'attendions pas ce soir.

VIVALDI.

Je ne vais jamais qu'où je ne suis point attendu.

ORSANO.

Comment as-tu fait pour pénétrer jusqu'ici ?

VIVALDI, *montrant la porte.*

Tu le vois.

ORSANO.

Ces souterrains...

VIVALDI.

Conduisent au palais.

ORSANO.

Qui t'y a introduit ?

VIVALDI.

Personne.

CALCAGNO, *à part.*

C'est un diable que cet homme-là.

VIVALDI.

Est-ce toi qui est le comte Orsano ?

ORSANO.

Moi-même.

VIVALDI.

Voilà ta lettre et le cachet que tu m'as envoyé.

ORSANO.

Je n'en ai pas besoin pour te reconnaître : tu es bien tel qu'on t'a dépeint à moi, et je ne m'étonne pas que cette figure hideuse fasse trembler tout Florence.

CALCAGNO, *à part.*

Je ne m'en étonne pas non plus, moi.

VIVALDI.

Point d'éloges : je ne les aime pas.

CALCAGNO, *à part.*

Ah ! il prend cela pour une éloge.

VIVALDI.

Au fait : pourquoi m'as-tu demandé ?

ORSANO.

Pour nous aider à délivrer Venise de ses oppresseurs.

VIVALDI.

Tu me l'a écrit. A quoi puis-je t'être utile ?

ORSANO.

A répandre la terreur dans Venise.

VIVALDI.

C'est déjà fait.

ORSANO.

De plus, je compte sur toi pour nous débarrasser des principaux magistrats de la république.

VIVALDI.

Leurs noms ?

ORSANO.

Le doge, le grand provéditeur, le procurateur Contarino, les inquisiteurs, et d'autres que je te nommerai.

VIVALDI, *avec une intention marquée.*

Demain vous ne les craindrez plus. (*Regardant autour de lui.*) Sont-ce là tous les conjurés ?

ORSANO.

Ce n'en est qu'une partie.

VIVALDI.

Et les autres ?

ORSANO.

Ne sont pas encore venus.

VIVALDI.

Il est cependant nécessaire que je les connaisse : si j'allais les frapper...

ORSANO.

En voilà la liste.

VIVALDI.

Y sont-ils tous ?

ORSANO.

Sans en excepter un.

VIVALDI.

Donne.

ORSANO.

Aies-en bien soin.

VAVALDI.

Sois tranquille.

ORSANO.

Si tu l'égarais....

VIVALDI.

Je n'ai garde.

ORSANO.

Songe qu'il y va de notre vie.

VIVALDI, *avec beaucoup d'intention.*

Je le sais : je réponds de vous sur ma tête.

ORSANO, *lui donne la liste.*

La voilà.

VIVALDI, *manifestant sa joie.*

Elle est en bonne mains.

CALCAGNO, *bas à Orsano.*

Pardon, seigneur, mon nom est-il sur la liste ?

ORSANO, *bas.*

Sans doute.

CALCAGNO.

Et vous la lui donnez !

ORSANO.

Pourquoi non ?

CALCAGNO.

C'est une imprudence ! Ces coquins-là sont capables de tout pour de l'argent.... Qui sait l'usage qu'il peut en faire ?

ORSANO.

Tu as raison. (*A Vivaldi.*) Rends-moi cette liste.

VIVALDI.

Te méfierais-tu d'Abélino ?

ORSANO, *lui reprenant la liste.*

Non : mais tu n'as rien fait encore pour mériter de notre part une aussi grande marque de notre confiance.

VIVALDI.

Ordonne, me voilà prêt.

ORSANO.

J'ai à te proposer un coup de main digne de ton adresse et de ta haute réputation.

VIAALDI

Qu'est-ce ?

ORSANO.

La mort de la belle Rosemonde, fille du doge.

VIVALDI, *à part avec émotion.*

Ma femme !....

ORSANO.

Cette funeste beauté attache au parti d'André les principaux nobles de Venise : chacun d'eux recherche sa faveur, dans l'espérance d'obtenir la main de sa fille, et de devenir un jour l'héritier de son immence fortune. Si, Rosemonde meurt leur espoir est détruit : le doge sans force, sans appui, est abandonné à lui-même, et nous devenons les maîtres de Venise.

VIVALDI, *avec une indifférence affectée.*

Lorsqu'on a tant de moyens pour réussir, j'ai peine à concevoir que l'existence d'une femme soit en effet aussi importante que tu le dis.

MICHIELI.

Ah ! tu balances ? je m'en charge, moi.

VIVALDI, *se reprènant.*

Je ne dis pas...

ORSANO.

Aussi bien je préfère que ce soit Michieli : tu n'as jamais vu Rosemonde, il se pourrait que sa beauté fît une impression assez forte sur toi pour arrêter ton bras.

VIVALDI, *avec rudesse.*

Oh ! je ne me pique pas de sensibilité.

ORSANO.

N'importe.

MICHIELI.

D'ailleurs, une femme! C'est trop peu pour toi; il te faut quelque chose de mieux pour ton début dans ce pays : le doge, par exemple, voilà qui est digne de ta colère.

VIVALDI, *à part.*

Quels scélérats!

ORSANO.

Il est tems de nous séparer, et de rejoindre les convives, pour ne point donner de soupçons. Mais avant de nous quittep, ratifions, par un serment, le pacte solemnel que nous avons formé; jurons sur cette épée, d'être fidèles à la cause que nous avons embrassée, et de mourir ou d'être les libérateurs de Venise.

TOUS, *en formant un dimi-cercle, et se tenant enlacés par le bras gauche, tandis que de l'autre ils pausent leurs épées nues sur celle d'Orsano.*

Je le jure!

VIVALDI, *avec une expression bien prononcée.*

Oui, je jure de mourir ou d'être le libérateur de Venise.

LE CONJURÉ, *qui est à l'entrée de la grotte.*

Seigneurs, la belle Rosemonde, un papier à la main, s'avance, en rêvant, vers ce lieu solitaire. Sortez promptement, ou craignez d'être surpris.

ORSANO.

Séparons-nous, et rentrons tous au palais par différens côtés. (*A Vivaldi.*) Toi, fuis par la porte dérobée.

MICHIELI.

Moi, je reste.

ORSANO.

Pourquoi faire.

MICHIELI.

L'occasion est trop belle pour la laisser échapper.

VIVALDI.

Quoi! tu veux.....

MICHIELI.

M'acquitter ici même de ma commission : je veux te prouver qu'il existe à Venise des gens aussi habiles que toi.

ORSANO.

Ne crains-tu pas....

MICHIELI.

Je ne crains rien. Tout me favorise; elle est seule, tout le monde est occupé ailleurs, et je serai bien loin avant qu'on puisse s'appercevoir de sa disparution. Sortez, et laissez-moi.

ORSANO.

A demain, Abélino.

VIVALDI, *lui serrant la main.*

Peut-être entendras-tu parler de moi cette nuit.

(*Vivaldi sort par la porte dérobée. Tous les conjurés sortent par le fond, et se perdent dans les jardins.*

MICHIELI, *regardant en-dehors.*

Elle vient ici : cachons-nous pour ne pas l'effrayer. (*Il se cache dans un coin de la grotte.*)

SCENE XII.

ROSEMONDE, MICHIELI, puis VIVALDI *sous le nom d'Abélino.*

ROSEMONDE, *s'avance lentement, tenant à la main la lettre de Vivaldi.*

Non, je ne puis croire à cet excès de félicité ! . . . Après huit ans d'une séparation cruelle, je te reverrai enfin, ô le plus aimable, le plus chéri des hommes ! il me serait permis de te nommer mon époux !... Encore un jour d'attente !... ah ! ce jour est un siècle au gré de mon impatience. (*Elle va s'asseoir.*)

MICHIELI, *à part.*

Bon. (*il sort de l'endroit où il s'est caché, et va à l'entrée de la grotte pour voir s'il ne peut être surpris.*)

ROSEMONDE.

Mais quel peut-être le but de sa réserve, et pourquoi ne s'est-il pas présenté à moi en arrivant ?... Sans doute il craint d'être reconnu, ou que, dans l'excès de mon bonheur, je ne découvre moi-même un secret... Ah !... rassure-toi cher Vivaldi....

MICHIELI.

Personne... Allons.

(Il s'avance doucement derrière Rosemonde, le poignard à la main. Quand il est vis-a-vis la porte dérobée, Vivaldi l'ouvre brusquement, se precipite au-devant de lui, le poignarde, et le jette dans un coin de la grotte.)

VIVALDI.

Meurs, scélérat ! (*Ce mouvement doit être extrêmement rapide.*)

ROSEMONDE, *se retourne, apperçoit Vivaldi, jette un cri, se lève et veut fuir.*

Où suis-je ?

VIVALDI.

Silence !

ROSEMONDE.

Un assassin !

VIVALDI, *lui mantrant le corps de Michiéli.*

Ton libérateur.

ROSEMONDE.

Au secours !

VIVALDI.

Silence et discrétion. Fuis, chère Rosemonde ! Abélino veille sur toi.

(Rosemonde, effrayée, éperdue, se sauve dans les jardins. Vivaldi ne la perd pas de vue que lorsqu'elle s'est éloignée ; alors il se jette à genoux au milieu de la grottte, élève les mains au ciel en signe de remercîment, et dit :)

Dieu tout-puissant, donne-moi la force d'achever mon ouvrage.(*il s'échape par la porte dérobée. La toile tombe.*)

ACTE II.

Le théâtre représente les jardins du palais du doge ; ils sont illuminés, et tout y semble préparé pour une fête. Dans le fond est un canal borné par un mur d'appui, au milieu duquel est une ouverture pour descendre au canal. A droite un bosquet dont on voit l'entrée.

SCENE PREMIERE.

ORSANO, CANEVARO, *arrivant chacun par un coté opposé.*

CANEVARO.

D'où vient la joie qui brille sur ton visage, mon cher comte.

ORSANO, *gaîment.*

Le succès de la conjuration est infaillible.

CANEVARO.

Se peut-il !

ORSANO.

Cette lettre que Vivaldi vient d'écrire à la belle Rosemonde, me fournit le moyen de tourner contre lui tous les soupçons.

CANEVARO.

Vivaldi à Venise !

ORSANO.

C'est lui qui nous l'apprend.

CANEVARO.

Comment sa lettre se trouve-elle entre tes mains

ORSANO.

Je l'ai ramassée non loin de la grotte, au moment où Rosemonde en sortait.

CANENARO.

Heureux hasard ! et quel est ton projet ?

ORSANO.

De la remettre au doge, afin de lui prouver que Vivaldi...

CANEVARO.

J'entends.

ORSANO.

De plus, j'ai exigé d'Abélino qu'il eût cette nuit même une entrevue avec le doge, et qu'il lui demandât la grâce de Vivaldi, afin de ne point laisser de doutes sur ses intelligences avec les conspirateurs. André sera furieux, et, pendant qu'il mettra tous ses espions à la poursuite d'un misérable réduit à se cacher....

CANEVARO.

Nous frapperons.

ORSANO.

Et notre victoire est sûre.

CANEVARO.

J'admire, Orsano, avec quelle adresse tu sais tirer parti de l'évènement le plus simple en apparence ! Il faut que j'en convienne ; nous ne pouvions choisir un chef à-la-fois plus intrépide et plus habile.

ORSANO.

C'est après la réussite que vous me devrez des éloges.

CANEVARO.

Es-tu bien sûr qu'Abélino parle au doge d'après tes instructions ?

ORSANO.

Je serai présent à l'entretien sans qu'il s'en doute ; et malheur à lui s'il nous trompe ! Mais j'appercois André : laisse-moi seul avec lui. (*Canevaro sort.*)

SCENE II.

ORSANO, LE DOGE.

ORSANO.

Seigneur, c'est au moment où des bruit sourds de conspiration et de vengeance ont jeté le trouble dans les esprits : au moment où le soupçon semble planer sur la tête des magistrats les plus vertueux, que le hasard fait tomber entre mes mains une preuve irrécusable de leur innocence et de la trahison d'un homme déjà condamné pat l'état. Sans doute il est pénible pour moi de ne pouvoir detruire des soupçons outrageans, sans compromettre une personne qui vous est chère ; mais l'intérêt public exige que toute autre considération me devienne étrangère, et j'impose silence à mon cœur pour n'obéir qu'à mon devoir. (*il lui remet la lettre.*)

LE DOGE.

De qui me parlez-vous ?

ORSANO.

Vous allez le savoir.

LE DOGE.

Un mot...

ORSANO.

Lisez. (*il sort.*)

SCENE III.

LE DOGE, *surpris, regarde sortir Orsano, et ouvre la lettre.*

Vivaldi !... que vois-je !... (*il lit.*) « Après huit années » d'une séparation cruelle, ton amant est de retour à Venise, » ô ma chère Rosemonde ! » (*Avec indignation.*) Son amant! » Des raisons importantes, et que tu approuveras, l'ont em- » pêché de se montrer à toi; mais tu connaîtras bientôt de » quoi son amour est capable. De grands évènemens se pré- » parent. » (*avec réflexion.*) De grands évènemens ! « Avant » deux jours, je pourrai déclarer hautement les liens qui m'u- » nissent à toi, et faire annuler le décret injuste qui me pro- » crit. Constance à toute épreuve. Ton amant

» VIVALDI. »

Il n'en faut plus douter, c'est du bouleversement de l'état que le monstre attend la fin de son exil, et le triomphe d'un amour que je déteste; mais ils seront déjoués ces projets criminels. Et toi, fille indigne !.. perfide Rosemonde ! tremble.. C'est sur toi que va d'abord tomber mon couroux.

SCENE IV.

LE DOGE, ROSEMONDE

ROSEMONDE, *traverse le jardin dans le fond, en paraissant chercher quelque chose. Lorsqu'elle apperçoit son père, il lui échappe un cri.*

Mon père ici!... Il tient une lettre à la main... si c'était celle que je cherche!... Ah ! malheureuse ! tout serait perdu. (*Elle veut s'éloigner.*)

LE DOGE, *s'est retourné au bruit.*

Approchez, ma fille. Avez-vous lu cette lettre ?

ROSEMONDE, *avec timidité.*

Seigneur...

LE DOGE.

Répondez.

ROSEMONDE.

Oui, seigneur.

LE DOGE.

De qui la tenez-vous ?

ROSEMONDE.

D'un ami.

LE DOGE.

Je l'ordonne.

ROSEMONDE.

Quand l'auteur de mes jours exige de moi un action contraire à la délicatesse, je ne dois plus voir en lui que le magistrat aux yeux duquel je serais blâmable en obéissant.

LE DOGE.

Ainsi....

ROSEMONDE.

Je désobéis à mon père pour ne pas cesser d'être estimée du doge.

LE DOGE.

Vain détour.... Vivaldi est-il à Venise ?

ROSEMONDE, *avec une nuance de joie.*

Je le crois.

LE DOGE.

L'avez-vous vu ?

ROSEMONDE, *tristement.*

Non.

LE DOGE.

Savez-vous à quel danger vous vous exposez en entretenant une correspondance criminelle avec un homme dont la tête proscrite peut tomber à chaque instant sous le glaive des lois ?

ROSEMONDE, *se cachant le visage, et fondant en larmes.*

Quelle affreuse image !

LE DOGE.

Et vous ne craignez pas de voir éclater sur vous mon ressentiment, lorsque vous osez montrer devant moi tout l'intérêt qu'il vous inspire ?

ROSEMONDE.

Eh ! puis-je ne pas frémir à l'aspect des dangers auxquels il s'expose pour moi ?....

LE DOGE.

Dites pour renverser l'état, et frapper votre père.

ROSEMONDE.

Lui !... Vivaldi !... (*Avec fermeté.*) Il en est incapable : on vous trompe.

LE DOGE.

Tout me le prouve.

ROSEMONDE.

On vous trompe : celui qui mérita mon choix ne peut être capable d'une bassesse.

LE DOGE.

Ainsi le décret qui le condamne....

ROSEMONDE.

Est injuste.

LE DOGE.

Son crime....

ROSEMONDE.

Imaginaire.

LE DOGE.

Les preuves....

ROSEMONDE.

Supposées....

LE DOGE.

Son accusateur....

ROSEMONDE.

Un monstre qui voulut se venger de mes mépris en persécutant l'ami le plus ardent, le serviteur le plus zélé de la république. (*Avec inspiration.*) Mais le temps, qui dévoile tout, ne permettra pas que cette œuvre d'iniquité demeure inconnue: peut-être avant peu l'innocence de Vivaldi paraîtra dans tout son éclat. Vous verrez le sceau de l'opprobre et de l'infamie empreint sur le front de son persécuteur; vous gémirez alors d'avoir commis une injustice : il sera trop tard, l'innocent sera mort, et c'est vous, vous qui l'aurez frappé.

LE DOGE.

Qui t'a donné le droit d'embrasser sa défense ?

ROSEMONDE, *avec énergie.*

La nature, les lois.

LE DOGE.

Insensée !.... les lois.... la nature....

ROSEMONDE.

Ordonnent de défendre un époux.

LE DOGE.

Il ne le sera jamais, ou tu mourras de ma main.

ROSEMONDE.

Frappez donc, car il l'est. (*Tableau.*)

LE DOGE, *avec la plus grande surprise.*

Vivaldi, ton époux !

ROSEMONDE.

Depuis huit ans.

LE DOGE.

Sans mon aveu !

ROSEMONDE.

Ma mère nous donna le sien.

LE DOGE.

Femme trop crédule !

ROSEMONDE.

Ah ! que n'est-elle encore ! Sa faible voix s'éleverait en faveur de l'innocence.

LE DOGE.

Elle serait témoin du déshonneur de sa famille.

ROSEMONDE.

Elle connaissait les malheurs de Vivaldi, lorsqu'elle consentit à nous unir : ce fut le jour même de sa condamnation qu'un mariage secret nous enchaîna l'un à l'autre, et nous fûmes séparés aux pieds des autels, peut-être, hélas ! pour ne plus nous revoir !

LE DOGE.

Ce mariage est nul : il sera rompu.

ROSEMONDE.

Les hommes peuvent bien, au gré de leurs passions ou de leurs caprices, rompre en apparence de tels liens, mais devant le ciel ils sont indissolubles.

LE DOGE.

Je t'ordonne de renoncer à lui.

ROSEMONDE.

Jamais. *(Elle se jette à ses pieds.)* Pardonnez, mon père, mais ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

LE DOGE.

Un misérable proscrit!

ROSEMONDE.

Plus il est malheureux, plus il me devient cher.

LE DOGE.

Qu'une mort infamante....

ROSEMONDE.

C'est pour moi qu'il la brave, et je l'abandonnerais !

LE DOGE.

Tu veux donc combler le déshonneur de ton père ?

ROSEMONDE.

Je ne m'appartiens plus.

LE DOGE.

Couvrir de honte les restes d'une vie glorieuse ?

ROSEMONDE.

Je suis à mon époux.

LE DOGE.

Ah ! ce nom redouble encore ma rage !

ROSEMONDE.

Ecoutez votre fille.

LE DOGE.

Tu n'es plus rien pour moi.

ROSEMONDE.

Mon père!

LE DOGE.

Obéis.

ROSEMONDE.

Je ne le puis.

LE DOGE.

Crains tout de ma fureur.

ROSEMONDE.

Vous me faites trembler !

LE DOGE.

L'arrêt sera terrible !

ROSEMONDE.

Je le subirai sans me plaindre.

LE DOGE.

Eh bien... *(Rosemonde s'attache à lui : il la repousse.)*

ROSEMONDE, *avec effroi.*

Quels regards !

LE DOGE.

Je te maudis !

ROSEMONDE, *tombant à la renverse.*

Dieu !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI, *sous le nom d'Edgar.*

VIVALDI, *court à Rosemonde, la relève et la pose sur un siège.*

Que faites-vous, seigneur ?

LE DOGE, *très-animé.*

Brave Edgar ! les services que vous avez rendus à la république vous ont mérité de sa part une entière reconnaissance; mais il en est un bien plus important qu'elle attend de vous, et auquel elle attache le plus grand prix.

VIVALDI.

Ordonnez.

LE DOGE.

Le fils du comte Vivaldi, dont la tête est proscrite depuis huit ans, et qui a su jusqu'alors échapper au glaive qui le poursuit, est de retour à Venise.

VIVALDI, *à part.*

Ciel !

LE DOGE.

C'est peu pour lui d'avoir trahi l'état et déshonoré ma famille; ses projets, qu'il ne craint pas d'avouer, (*il lui montre la lettre*) ne tendent à rien moins qu'à renverser le gouvernement.

VIVALDI, *à part.*

Fatale imprudence !

LE DOGE.

Je le vois, tant d'audace vous étonne;

VIVALDI.

Il est vrai.

LE DOGE.

C'est à vous, brave Edgar, qu'est réservé l'honneur de délivrer l'état d'un tel monstre : employez pour le saisir tous les moyens qui sont en votre pouvoir; mais j'exigè que dans vingt-quatre heures il soit arrêté et livré au supplice qui l'attend.

ROSEMONDE, *revenant à elle.*

Livré au supplice!... qui?... Vivaldi !....

LE DOGE.

Cet exemple terrible, en enlevant un chef à la conspiration, pourra peut-être effrayer ses complices, et détourner l'orage qui s'apprête.

ROSEMONDE.

Père cruel!

LE DOGE.

Jurez donc de me livrer Vivaldi demain.

ROSEMONDE, *avec effroi.*

Ne jurez pas.

VIVALDI, *froidement.*

Je le jure.

ROSEMONDE.

Barbare!

LE DOGE.

Je compte sur votre parole. Adieu.

ROSEMONDE, *courant après son père.*

Seigneur!

LE DOGE.

Laissez-moi.

ROSEMONDE.

Mon père!

LE DOGE.

Je ne suis plus rien pour vous. (*Il sort. Vivaldi veut sortir par le côté opposé : Rosemonde le retient et le ramène.*)

SCENE VI.

ROSEMONDE, VIVALDI.

VIVALDI, *à part.*

Dieu! donne-moi la force de ne point me trahir!....

ROSEMONDE, *avec beaucoup d'émotion et d'amertume.*

J'avais cru jusqu'alors qu'un guerrier devait borner son ambition à combattre et à vaincre les ennemis de son pays, ou du pays qu'il sert, et je n'aurais jamais pensé qu'après avoir acquis un nom fameux dans les combats, il pût mettre sa gloire à persécuter un malheureux, victime d'une accusation calomnieuse, ou d'un arrêt injuste : mais je m'étais trompée, je le vois : il est des hommes auxquels rien ne répugne, et à qui tous les moyens semblent légitimes quand ils sont d'accord avec leurs vues intéressées ou ambitieuses.

VIVALDI, *avec un embarras feint, et cherchant à éviter les regards de Rosemonde.*

Madame.... c'est à moi plus qu'à tout autre qu'il convenait d'être chargé du soin de découvrir Vivaldi.

ROSEMONDE.

Et qu'a-t-il fait pour mériter votre haine ?

VIVALDI.

Le ciel m'est témoin que je ne saurais le haïr.

ROSEMONDE.

Cependant vous servez la fureur de ses ennemis.

VIVALDI.

On l'accuse d'avoir trahi l'état.

ROSEMONDE.

Vivaldi trahir l'état! lui dont les premières années furent marquées par autant de triomphes, et qui sut mériter par des succès l'estime et la bienveillance du sénat!

VIVALDI.

Plus il a des talens, plus il est dangereux.

ROSEMONDE, *avec force.*

Oui, sans doute, il est dangereux; mais c'est pour ses ennemis. Vous avez en lui un adversaire terrible : vous qui croyez obtenir sur lui une victoire facile, redoutez son courage ; il vous sera funeste.

VIVALDI, *légèrement.*

Je ne le crains point, madame.

ROSEMONDE, *avec énergie.*

Eh bien ! craignez tout d'une femme que vous aurez réduite au désespoir. S'il faut que mon époux soit votre victime, je ne me connais plus : j'oublie tout, devoir, amitié : je ne conserve plus qu'un seul sentiment, celui de la vengeance. Malheur à l'homme faible ou coupable qui aura trop bien servi la rage de ses persécuteurs ! il paiera de son sang sa lâche condescendance.

VIVALDI, *à part, avec ivresse.*

Moment délicieux !

ROSEMONDE, *revenant à elle.*

Mais, que dis-je? insensée ! la douleur m'égare... j'oublie qu'esclave d'un impérieux devoir, votre cœur doit être inaccessible à la pitié comme à la crainte, et que, si quelque considération peut vous porter à adoucir la rigueur d'un ordre barbare, ce n'est point par des menaces.....

VIVALDI, *entraîné malgré lui.*

Croyez que ce transport est loin de me déplaire. *(A part.)* Imprudent. *(Haut et se remettant.)* Mais je m'étonne que, cédant à l'empire de la raison, vous n'ayez point oublié depuis huit ans un homme....

ROSEMONDE.

L'oublier!.... moi!... ah! tant qu'il me restera un souffle de vie, ce cœur ne battra que pour lui.

VIVALDI, *à part.*

Aveu charmant!

ROSEMONDE, *avec la plus profonde sensibilité.*

Je vous en conjure, seigneur, ne ternissez point le cours d'une vie glorieuse par une action déshonorante, et qui serait pour moi le coup de la mort. Je ne crains pas de vous montrer toute ma faiblesse (s'il est vrai que le sentiment le plus pur, le plus légitime puisse être ainsi nommé). Vain orgueil de la naissance, tristes prejugés, je dépose tout à vos pieds pour ne vous laisser voir que ma douleur et mes larmes. Ce n'est plus une femme outragée qui commande, qui menace; c'est une épouse en pleurs, qui vous supplie de lui conserver l'objet de son amour. En sauvant mon époux, vous perdez, il est vrai, la récompense promise par le sénat; mais vous acquerrez un ami, donné par la reconnaissance: votre cœur libre et sans remords palpitera doucement en voyant les heureux que vous aurez faits, et cette gloire en vaut bien une autre. Encore une fois, seigneur, sauvez mon époux; c'est à genoux que la triste Rosemonde vous en supplie.

VIVALDI, *à part.*

Je ne puis résister à ses larmes.... Mon secret m'échappe malgré moi. (*Haut avec l'expression la plus tendre, et la relevant.*) Chère Rosemonde!. reconnais dans Edgar cet époux..

ROSEMONDE, *se relevant vivement, et frappée d'étonnement.*

Qu'entends-je? (*Elle le fixe*) Que vois-je?

VIVALDI.

Un homme qui n'est plus malheureux, puisque tu n'as point cesser de l'aimer.

ROSEMONDE, *se jetant dans ses bras.*

Cher Vival....

(*Vivaldi lui met la main sur la bouche.*) (*Tableau.*)

ROSEMONDE, *avec la plus grande tendresse.*

Malheureuse! j'allais le trahir moi-même!

VIVALDI.

Femme adorable! est-il des maux que ne puisse effacer cet instant de bonheur! (*Ils se tiennent embrassés.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, *dans le fond.*

Imprudens! on va vous surprendre.

ROSEMONDE, *s'éloignant de Vivaldi.*

O ciel!

VIVALDI.

Ne crains rien.

ALFIÉRI.

Voici Calcagno.

VIVALDI.

L'importun !

ROSEMONDE.

Fâcheux contre-temps !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CALCAGNO.

CALCAGNO, *à Rosemonde.*

Enfin je vous trouve, madame. Permettez que je vous adresse des reproches de la part de l'assemblée, qui s'inquiète de votre longue absence ; pourquoi vouloir enlever à la fête son plus bel ornement ? Allons, madame, puis-je me flatter d'avoir l'avantage de vous ramener au milieu des plaisirs ? On n'attend plus que vous pour commencer ; les masques et les gondoliers sont prêts ; les maures sont arrivés, et vous préparent un divertissement à la mode de leur pays. Tout annonce que la fête sera des plus brillantes.

ROSEMONDE.

Je vous suis.

VIVALDI.

Permettez que je prenne congé de vous, madame.

ROSEMONDE.

Vous nous quittez, seigneur ?...

VIVALDI.

Mon devoir (*bas.*) et notre sûreté (*haut.*) l'exigent.

ROSEMONDE, *lui tendant la main.*

Nous nous reverrons bientôt ?

VIVALDI.

Dès que je pourrai : je ne desire rien tant que de me rapprocher de vous.

(Pendant que Calcagno parle à Alfiéri, Vivaldi veut baiser la main de Rosemonde ; mais Calcagno se retourne, et l'en empêche. Ce dernier prend la main de Rosemonde, et la conduit dans le fond. Elle se retourne plusieurs fois pour faire des signes d'intelligence à son époux, mais Calcagno, qui en fait autant, les déconcerte tous deux. On se salue, et on se sépare : Vivaldi revient vers Alfiéri.)

SCENE IX.

VIVALDI, ALFIÉRI.

(Ils se tiennent au fond du théâtre. Cette scene doit être dite avec beaucoup de vivacité et de mystere en même temps.)

VIVALDI.

Digne ami, j'ai besoin de votre secours.

ALFIÉRI

Parle.

VAVALDI.

Je dois avoir une entrevue avec le doge, sous le nom du brigand Abélino.

ALFIÉRI.

Quand ?

VIVALDI.

Cette nuit.

ALFIÉRI.

En quel endroit ?

VIVALDI.

Ici. Il faut, par quelque moyen, que vous l'engagiez à venir dans ce bosquet après la fête.

ALFIÉRI.

Et tu t'y trouveras ?

VIVALDI.

Il le faut.

ALFIÉRI.

Quelle imprudence !

VIVALDI.

Elle est nécessaire peur mériter de la part des conjurés cette confiance sans bornes, sans laquelle je ne puis réussir.

ALFIÉRI.

Je ne te comprends pas.

VIVALDI.

Orsano m'a contraint à cette démarche, mais elle lui sera fatale. C'est ici que le doge apprendra la ruse dont je me sers; les noms des conjurés, les pièges qu'ils lui tendent, et l'instant qu'ils ont marqués pour l'exécutiou de leurs horribles projets.

ALFIÉRI.

Si l'on te surprend avant que le doge soit instruit....

VIVALDI.

Je brave tout.

ALFIÉRI.

Ton courage...

VIVALDI.

Est doublé depuis que j'ai vu Rosemonde. (*On entend une ritournelle.*)

ALFIÉRI.

La fête vient de ce côté.

VIVALDI.

Séparons-nous.

ALFIÉRI.

Compte sur moi.

VIVALDI.

Au revoir. (*ils sortent chacun par un côté opposé.*)

SCENE X.

LE DOGE, CONTARINO, ROSEMONDE, ALFIÉRI, CALCAGNO, Seigneurs Vénitiens, Dames Vénitiennes, Masques, Maures, Gondoliers.

(On voit arriver sur le canal des gondoles élégamment ornés, et chargées de masques de toute espèce, qui descendent dans le jardin, et forment des danses agréables et variées. Le doge et sa suite arrivent successivement pour jouir du coup d'œil de la fête. Dans un entr'acte du ballet, Alfiéri, couvert d'un domino, s'approche mystérieusement du doge.)

ALFIÉRI.

Doge, on desire te parler sans témoins: congédie tout le monde, et demeure seul à l'entrée de ce bosquet.

(Le doge se retourne; Alfiéri se perd dans la foule, et la danse continue quelque tems encore, après quoi le doge fait signe qu'on s'éloigne. Chacun se retire par différens côtés : bientôt il reste seul.)

SCENE XI.

LE DOGE.

Tout le monde s'est éloigné, et me voilà prêt à entendre la confidence du personnage mytérieux qui m'a parlé pendant le bal : sans doute c'est quelque honnête homme qu'on aura cherché à faire entrer dans la conspiration, et qui, révolté d'un aussi lâche dessein, veut m'instruire de tout sans avoir rien à redouter de la vigilance des conjurés.

(Ici on voit Orsano traverser le théâtre de gauche à droite, eparaissant suivre des yeux les mouvemens de quelqu'un : il indique suffisamment que c'est Vivaldi qu'il épie.)

Sachons quel est celui qui paraît avoir un si grand intérêt à m'entretenir..

(Il s'avance vers le bosquet pour s'asseoir sur le banc qui est à l'entrée.)

SCENE XII.

LE DOGE, ORSANO, VIVALDI, *sous le nom d'Abélino.*

VIVALDI, *sortant brusquement du bosquet, et se présentant au doge.*

C'est moi.

(Dans ce moment, Orsano se cache précipitamment : mais l'apparution brusque de Vivaldi à donné le tems à celui-ci de l'appercevoir.)

(*A part.*) Orsano m'observe... ayons l'air de le servir.

LE DOGE.

Qui es-tu?

VIVALDI.

Ce brigand invisible, si redouté dans Florence, et de qui dépend aujourd'hui ou ta vie ou ta mort.

(Pendant toute cette scène, Vivaldi tourne souvent la tête pour voir s'il est toujours observé : alors Orsano se retire, mais pas assez vîte pour n'être pas apperçu quelquefois. Il donne de fréquentes marques d'approbation au discours de Vivaldi.)

LE DOGE.

Abélino. !

VIVALDI.

Lui-même.

LE DOGE.

Que viens-tu chercher ici ?

VIVALDI.

Toi.

LE DOGE.

As-tu promis ma tête?

VIVALDI.

Oui.

LE DOGE.

Scélérat !... Et tu ne redoute pas la vengeance du ciel !

VIVALDI.

Il en a tant épargnés !

LE DOGE.

Tremble donc d'éprouver la mienne. Sais-tu qu'avant une heure je puis te faire conduire au supplice ?

VIVALDI.

Tu ne le peux pas.

LE DOGE.

Holà ?

VIVALDI.

Tes cris sont inutiles Crois-tu que je me fusse présenté à toi si j'avais eu quelque chose à redouter? Tes gardes sont séduits, tes espions gagnés; en un mot, c'est toi qui est en mon pouvoir.

LE DOGE.

Frappe donc.

VIVALDI.

Non.

LE DOGE.

Délivre-moi de l'horreur de te voir.

VIVALDI.

Non, te dis-je.

LE DOGE.

Pourquoi différer ?

VIVALDI.

Je veux te laisser vivre encore.

LE DOGE.

Misérable!

VIVALDI.

Pourquoi ce sourire dédaigneux?... Crois-tu qu'un brigand tel que moi soit au-dessous d'un doge? Ce n'est pas la pourpre qui fait les grands hommes, et peut être y a-t-il sous cette enveloppe grossière un cœur plus tendre, et une âme plus généreuse que la tienne.

LE DOGE.

Tu oses te comparer à moi!

VIVALDI.

N'as-tu jamais abusé de ton pouvoir pour souscrire une injustice, ou persécuter un innocent!

LE DOGE.

Que t'importe.

VIVALDI.

Tu l'a fait. Et moi, constant dans mes projets, fidèle à mes principes, j'ai toujours marché droit au but que je m'étais proposé: aucune considération, aucun danger n'a pu m'en écarter un moment.

LE DOGE.

Tu ne crains donc pas la mort?

VIVALDI.

Pourquoi craindrai-je de recevoir un présent que je fais si souvent aux autres?

LE DOGE.

Tu es un homme bien singulier!

VIVALDI.

Et voilà le but où je tends, la gloire que je veux acquérir. Ces hommes de tous les jours, ses êtres, comme on en voit par milliers se traîner dans les rues de Venise, ressemblent aux insectes qui rempent sous nos pieds: on les écrase, ou quand on les épargne, c'est parce qu'on les méprise, et on les voit s'éteindre chaque jour sans qu'on ait même soupçonné leur existence. Loin de moi la honte d'une pareille destinée! Ce qui est rare, ce qui est extraordinaire a seul droit à l'estime de nos contemporains, et à l'admiration de la postérité.

LE DOGE.

C'est dommage, Abélino, que tu ne te sois fait remarquer que par des actions horribles: avec les talens dont le ciel t'a doué, tu aurais pu devenir un grand homme.

VIVALDI, *fièrement.*

Pas plus grand que je ne le suis. Crois-tu que je puisse rougir du rôle que je joue? Jamais. Quand des siècles se seront écoulés sur notre cendre, quand la mer aura abandonné ces rivages, quand le soc du laboureur sillonnera la place où existent ces palais magnifiques, mon nom, encore fameux, vi-

vra dans l'univers, tandis que le tien et beaucoup d'autres demeureront ensevelis dans la nuit du tems.

LE DOGE.

Si telle est la gloire que tu ambitionnes, tes affreux succès te donnent le droit d'y prétendre, et je te réponds que tu jouiras de l'immortalité du crime. Ecoute, Abélino : il se peut que la conjuration pour laquelle tu est appelé à Venise n'ait pas le succès qu'on en attend; dès-lors tes complices et toi devez tout craindre de la vengeance des lois. Crois-moi, va finir ta carrière à Florence; n'enlève point à la ville, qui fut le théâtre de tes crimes, l'honneur de commander ton supplice. Je te promets une amnistie pleine et entière, si tu me nommes les chefs de la conspiration, et si, après cet aveu, tu consens à quitter le territoire de Vinise.

(Orsano prête l'attention la plus scrupuleuse ; Vivaldi le voit du coin de l'œil, et poursuit sur le même ton.)

VIVALDI.

Tu me propose une amnistie ! un pardon !... Toi!... oublies-tu donc que tu es en mon pouvoir, et qu'Abélino peut, d'un geste, t'envoyer rejoindre tes ancètres ? .. Tu me dis de sortir de la république !... et quand tu m'offrirais les états de Venise, et je répondrais non : un intérêt puissant m'attache à ces lieux, et je ne les quitterai qu'à une seule condition.

LE DOGE.

Quelle est-elle !

VIVALDI, *lui présente un papier.*

Signe ce papier.

LE DOGE.

Que renferme-t-il ?

VIVALDI.

La grace de Vivaldi.

LE DOGE.

Elle ne dépend pas de moi.

VIVALDI.

Tu as signé sa condamnation, et tu ne saurais signer sa grace !

LE DOGE.

Mon honneur, et l'intérêt de l'état me le défendent.

VIVALDI.

L'honneur te prescrit-il d'être injuste. ?

LE DOGE.

Je le serais en pardonnant à un criminel dont l'état demande le supplice.

VIVALDI.

Vivaldi est innocent.

LE DOGE, *avec fermeté.*

Sa justification dans ta bouche est un second arrêt de mort.

(*Orsano paraît applaudir.*)

VIVALDI.

Vieillard opiniâtre !... ne crains-tu pas d'exciter mon ressentiment en m'opposant une trop longue résistance ?

LE DOGE.

Tu peux m'assassiner, mais tu ne me feras jamais consentir ce que mon devoir et ma conscience me défendent.

VIVALDI.

Tu me refuses donc ?

LE DOGE.

Oui. Adieu.

VIVALDI, *le retenant.*

Demeure.. (*Le doge fait un mouvement d'effroi.*) Ne crains rien ; tu serais déjà mort si j'en avais eu la volonté. Encore une fois, accorde-moi la grace de Vivaldi.

LE DOGE.

Tu demande une grace quand tu mérite la mort ! Jamais.

VIVALDI.

Eh bien ! je te jure de ne goûter de repos, ni le jour ni la nuit, avant de l'avoir obtenue; je n'emploirai pour te l'arracher ni la ruse, ni la violence : toi-même viendra avant peu me l'offrir, me supplier de la recevoir, et tu proclameras hautement son innocence dans Venise.

LE DOGE.

Insolent !

VIVALDI.

Tu le feras, André, peut être avant que le soleil ait deux fois fourni sa carrière.

LE DOGE.

C'est trop me braver. Holà ! gardes !

VIVALDI, *froidement pendant la fin de cette scène.*

Ils sont sourds.

LE DOGE.

A moi, gardes !...

VIVALDI.

Ils ne viendront pas.

LE DOGE.

Nous verrons si tu railleras impunément : on vient.

VIVALDI.

Je cède la place. (*il s'avance vers le canal.*)

LE DOGE, *se mettant au-devant de lui.*

Arrête !

VIVALDI, *tirant un pistolet et le menaçant.*

Je te défends d'aller plus loin. (*il lâche un coup de pistolet en l'air. A ce signal paraît une gondole dans laquelle il saute.*)

LE DOGE.

Accourez !

VIVALDI.

Adieu, doge: tu verras si je sais tenir un serment. (*La gondole s'éloigne, et on la perd bientôt de vue.*)

SCENE XIII.

LE DOGE, puis CONTARINO, ORSANO, CALCAGNO, *et autres* Seigneurs et Conjurés, *arrivant successivement.*

LE DOGE.

Et la foudre n'écrase point de pareils scélérats!

CONTARINO.

Qu'est-il arrivé, seigneur? Vos cris on répandu l'alarme dans le palais.

LE DOGE.

Le croirez-vous? Abélino sort d'ici.

TOUS.

Abélino!

LE DOGE.

Il s'est jeté dans une gondole, s'est échappé le long du canal, courez, Contarino, s'il en est tems encore, qu'il soit arrêté.

CONTARINO.

J'obéis.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté CONTARINO.

LE DOGE.

C'est vainement que j'ai appelé mes gardes; personne ne m'a répondu.

ORSANO.

Me préservent le ciel de calomnier l'innocence, seigneur! mais vous ne devez attribuer le danger que vous avez couru, qu'a l'excessive confiance que vous avez accordée à un étranger.

CANEVARO.

En effet, pourquoi les gardes appelés par vous n'ont-ils pas répondu?

CALCAGNO.

C'est ce que j'allais dire.

ORSANO.

Pourquoi n'a-t-on point apperçu Edgar pendant la fête?

CALCAGNO.

Oui, pourquoi?

ORSANO.

Je demande qu'il soit appelé demain au grand conseil, pour y rendre compte de sa conduite.

CALCAGNO.

Sans doute. S'il est innocent... Eh bien, on le verra.

CANEVARO.

N'est-il pas à propos de s'assurer avant tout de sa personne?

LE DOGE.

Pourquoi, par une sévérité outiée, vouloir vous aliénier le cœur d'un serviteur peut-être fidèle ?

ORSANO.

Plus sa justification sera éclatante, plus son triomphe sera grand.

SCENE XV

Les précédens, CONTARINO.

LE DOGE.

Eh bien!... Abélino...

CONTARINO.

S'est échappé.

ORSANO, *à part.*

Je respire.

TOUS.

Echappé !

CONTARINO.

Je l'ai vu descendre de sa gondole, traverser une partie des jardins, et entrer au palais.

LE DOGE.

Au palais.

CONTARINO.

J'ai précipité mes pas de ce côté, et j'ai crié aux gardes de le saisir.

LE DOGE.

Eh bien ?

CONTARINO.

Tous sont restés immobiles, et j'ai vu Abélino passer tranquillement au milieu d'eux.

CANEVARO.

Il n'en faut plus douter, Edgar est un traître.

ORSANO.

Croyez-moi, seigneur ; sans attendre les nouvelles tantatives d'un brigand qui, certain de l'impunité, peut se porter à tout, congédiez sur-le-champ cette nouvelle garde, et qu'Edgar soit arrêté.

TOUS.

Oui.

CONTARINO.

C'est peut-être de cet acte de fermeté que dépend aujourd'hui l'existence de l'état et la nôtre.

LE DOGE.

Je vais sur-le-champ convoquer le grand conseil. Vous, Contarino vous prendrez toutes les mesures que vous jugerez convenables pour l'arrestation d'Edgar, et notre sûreté personnelle. (*il sort avec Contarino.*)

SCENE XVI.

Les précédens, excepté LE DOGE, CONTARINO.

orsano, *ramenant les conjurés au-devant de la scène.*

Voilà un premier succès qui nous répond du reste : nous pouvons tout oser maintenant, notre triomphe est sûr. Plus de résistance à craindre de la part de cet Edgar, ni de ses troupes, puisque sa disgrace est complette, et que les gardes du doge sont pour nous. Cependant, hâtons-nous de frapper avant qu'il ait pu se défendre en présence du sénat, car s'il sortait vainqueur de cette première lutte, il deviendrait un adversaire terrible. Convenez qu'Abélino est un homme étonnant, et qu'il nous à rendu un bien grand service.

SCENE XVII

Les précédens, SPALATRO, *entrant mystérieusement, et venant au milieu des conjurés, après s'être assuré que personne ne peut les surprendre ou les écouter.*

SPALATRO.

Conjurés, on vous trompe.

ORSANO.

Qui ?

SPALATRO

Abélino!

TOUS.

Abélino !

ORSANO, *froidement.*

La preuve ?

SPALATRO.

Michieli est mort.

ORSANO

Qui l'a frappé ?

SPALATRO.

Abélino. Je traversais les jardins pour venir vous rejoindre, lorsqu'en passant près de la grotte, un gémissement sourd a frappé mon oreille : je m'approche, j'entre, et je reconnais bientôt Michiéli baigné dans son sang, et prêt à rendre le dernier soupir. Je l'apelle, il me reconnaît : je l'interroge, et, pour toute réponse, il me montre sa blessure, et murmure, en expirant, le nom d'Abélino.

CALCAGNO.

Je vous assure, messieurs, que je ne voudrais pas pour beaucoup me trouver seul avec cet homme-là.

SPALATRO.

Vous rappelez-vous comme il a paru hésiter lorsqu'on lui a proposé dans la grotte de frapper Rosemonde ?

CANEVARO.

En effet, j'ai cru remarquer qu'il se troublait à cette proposition.

ORSANO.

Il périra. Qu'un de vous se charge de le suivre.

CALCAGNO.

Oui, voilà qui es bien pensé.

ORSANO, *à Calcagno.*

Toi, par exemple, qui est moins propre qu'un autre à inspirer des soupçons.

CALCAGNO, *avec effroi.*

Moi !

ORSANO.

Et pourquoi nom ? (*Avec fermeté.*) Je n'aime pas les hommes timides ; ils ne tardent point à devenir des lâches.

CALCAGNO.

Permettez un petite observation : pour suivre un homme, il faut savoir d'où il part, où il demeure, et vous n'en savez pas un mot.

ORSANO.

Point de réplique. Spalatro t'accompagnera.

CALCAGNO.

A la bonne heure.

ORSANO.

Prenons maintenant nos mesures pour que tout éclate en même tems. Un de vous va parcourir la ville, et me rendra compte de la force des différens postes dont ils convient de nous emparer ; un autre se rendra au port, pour prévenir les capitaines des galères, qui nous sont dévoués, de se tenir prêts à débarquer au premier signal ; un troisième se rendra à l'arsenal : le commandant est pour nous, et c'est là que tous les braves trouveront des armes; un autre enfin se mêlera parmi les gardes du doge, afin de signaler à la porte du palais ceux qui sont de notre bord, et interdire l'entrée à ceux qui pourraient nous nuire. Moi, j'agirai au grand conseil ; j'ai tout calculé, tout prévu, le succès est infaillible. On s'assemble à dix heures : trouvez-vous à huit heures chez moi pour recevoir mes derniers ordres.

SPALATRO.

Je me charge du rapport sur la situation de Venise.

UN CONJURÉ.

Moi, du palais.

CANEVARO.

Moi, j'irai à l'arsenal.

CALCAGNO.

Et moi, aux galères. (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III

Le théâtre représente une salle magnifique dans le palais du doge : c'est là que se tient le grand conseil. D'un coté et de l'autre, on voit des sièges. Sur la gauche est le trône du doge.

SCENE PREMIERE.

ORSANO.

C'EST vainement que j'ai attendu Canevaro et Calcagno à l'heure indiqué ; ils ont manqué au rendez-vous. Qui peut les retenir ?..... Auraient-ils éprouvé quelqu'obstacle de la part de ceux que je croyais dévoués a nos intérêts ?... Ils n'ont point paru au palais... cependant l'heure où le grand conseil s'assemble n'est pas éloignée... Combien ce retard m'inquiète.. Ah ! voici Calcagno : que va-t-il m'apprendre ?

SCENE II.

ORSANO, CALCAGNO.

ORSANO, *allant au-devant.*

Eh bien, ami...

CALCAGNO.

C'est un diable, que votre Abélino.

ORSANO.

Vous n'avez donc pu parvenir à l'arrêter ?

CALCAGNO

Ah bien, oui, l'arrêter ! au contraire.

ORSANO.

Comment ?

CALCAGNO.

C'est lui qui nous aurait pris, s'il en avait eu envie.

ORSANO.

Explique-toi plus clairement.

CALCAGNO.

Il n'est pas seul de sa bande, je vous en réponds.

ORSANO.

Il n'est pas seul ?

CALCAGNO.

Non, seigneur, il n'est pas seul.

ORSANO.

Qu'en sais-tu ?

CALCAGNO.

Ce que j'en sais ! Parbleu, je le sais pour l'avoir vu et senti.

ORSANO.

Chaque mot redouble encore mon impatience; achève donc.

CALCAGNO.

Vous voulez que je vous raconte ce qui s'est passé ?

ORSANO.

Sans doute, je le veux.

CALCAGNO.

Conformément à vos ordres, Spalatro et moi, nous étant dirigés vers l'endroit du palais où cet homme étonnant avait porté ses pas, nous nous imformons auprès des sentinelles de quel côté il a disparu : on nous dit qu'il n'a fait que traverser le palais, et qu'il est entré, du moins à ce qu'on croit, dans une maison que l'obscurité ne m'a pas permis de bien réconnaître, mais qui n'est point éloignée de celle du sénateur Alfiéri Dans la crainte qu'il ne nous échappe par quelque issue dérobée, j'envoie Spalatro de l'autre côté de la maison : quant à moi, muni d'un courage dont je ne me croyais point capable, je me cache dans un coin en face de la porte, afin d'épier ses démarches sans crainte d'être apperçu.

ORSANO.

Eh bien ?

CALCAGNO.

Je restai cinq minutes dans cette position fatigante, sans voir autre chose qu'un grand mouvement dans la maison, et beaucoup de lumières circuler dans les appartemens. Le jour commançait à poindre, et je désespérais de tirer quelque fruit de mon message, lorsque j'entends un léger bruit dans la rue: une porte s'ouvre, je redouble d'attention, j'écoute, je regarde, et vois s'avancer vers moi une grande figure... Ah ! mon dieu, qu'elle figure ! je ne crois pas de ma vie en avoir vu de semblable.

ORSANO.

C'était Abélino?

CALCAGNO.

Point du tout; mais sans doute un de ses lieutenans. Il vient droit à moi, et me frappant un grand coup sur l'épaule: Vieux coquin, me dit-il, (et c'était à moi qu'il s'adressait) vieux coquin ! il y a assez l'ong-tems que tu es là ; va porter cette lettre à celui qui t'envoie, et dis-lui que nous n'aimons pas qu'on nous épie. Adieu. Il accompagne cet adieu d'un second coup plus fort que le premier, et me quitte. Ma foi je l'avoue, quand on a dans l'ame une certaine élévation, il est difficile de se faire à de semblables manières : aussi je faillis me trouver mal, et je pus à peine conserver assez de force pour regagner mon logis, où, à l'aide de quelques spiritueux, je retrouvai bientôt assez de courage pour vous apporter cette épître. Il faut que j'en convienne, jamais je ne me suis trouvé dans une pareille crise, et si je suis assez heureux pour me tirer sain et sauf de cette maudite conspiration, je jure bien, foi de Calcagno, qu'on ne m'y reprendra plus.

ORSANO, *auvre la lettre.*

Tu n'es pas né pour les grandes choses.

CALCAGNO.

C'est vrai : mais je suis né pour vivre, et au métier que nous faisons, on court trop de risques.

ORSANO.

Voyons. (*il lit.*) « Comte Orsano, tu doute de ma fidélité;
» tes soupçons sont injustes, et je ne tarderai point à t'en
» convaincre. Pour un peu d'or, Michieli nous trahissait, j'ai
» dû le frapper. Quand tu recevra cet écrit, Edgard ne sera
» plus. Adieu.... Nous nous verrons au grand conseil.

ABELINO. »

Se peut-il ? Edgar !... il oserait le frapper !...

CALCAGNO.

Et oui, seigneur, il l'osera.

ORSANO.

S'il tient parole, nous n'aurons plus d'adversaire à redouter, car j'ai trouvé le moyen de mettre Vivaldi hors d'état de nous nuire.

CALCAGNO.

Comment cela ?

ORSANO.

Rosemonde a avoué à son père qu'un mariage secret l'unissait depuis huit ans à ce proscrit....

CALCAGNO.

Est-il possible !

ORSANO.

J'ai fait répandre par mes émissaires, le bruit que le doge, furieux contre sa fille, l'avait renfermée dans son appartement, après l'avoir accablée des plus mauvais traitemens, et que, pour lui enlever toute espoir d'être à Vivaldi, il devait, dans le jour même, la forcer à s'embarquer pour aller en Dalmatie chez une parente, à la garde de laquelle il la confiait. Ce bruit, fortement acrédité, parviendra, je n'en doute point, jusqu'à Vivaldi. Oubliant tous les dangers pour arracher son amante au sort qu'on lui prépare, il cherchera à pénétrer dans le palais, c'est là que je l'attends : saisi par mes espions, ou par les gardes du doge, que j'ai fait prévenir, on le traîne dans un cachot, et bientôt il y expie le crime d'avoir osé traverser mon amour et mes projets ambitieux.

CALCAGNO.

Le piège est fort adroit. Vivaldi est, dit-on, très brave, ainsi il ne saurait y échapper.

ORSANO.

Quelqu'un s'avance ; c'est le doge, accompagné d'Alfiéri. Rends-toi au port, et songe à bien remplir l'important message dont je t'ai chargé cette nuit.

CALCAGNO.

J'y mettrai tous mes soins. *(il sort.)*

SCENE III.

LE DOGE, ORSANO, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, *au doge avec chaleur.*

Non, seigneur, vous ne pouvez refuser ce que je vous demande.

LE DOGE.

Plus de la moitié des sénateurs s'y opposent.

ALFIÉRI.

Je le crois ; mais qu'importe ?

LE DOGE

Que faire contre leur volonté ?

ALFIÉRI.

L'entendre.

LE DOGE.

Le puis-je sans exciter un mécontentement peut-être dangereux ?

ALFIÉRI.

Le chef d'un état ne doit craindre que le danger d'être injuste.

ORSANO.

Puis-je sans indiscrétion connaître le sujet d'un entretien si vif ?

ALFIÉRI.

Je demande qu'Edgar soit admis au grand conseil pour se justifier, et qu'on lui accorde un sauf conduit pour s'y rendre.

LE DOGE.

J'oppose à ce desir la volonté bien prononcé du sénat.

ORSANO.

En effet, il me paraît au moins imprudent...

ALFIÉRI, *l'interrompant.*

J'étais sûre d'avance que vous me seriez contraire.

ORSANO.

Mais vous, Alfiéri, quelle raison vous porte à prendre aussi chaudement la défense d'un homme qui devrait vous être au moins indifférent ?

ALFIÉRI.

Quelle raison ! La même qui me fit défendre, il y a huit ans, le comte Vivaldi contre vous.

ORSANO, *un peu troublé.*

Alfiéri !..... (*se remettant.*) Vivaldi était considéré ; mais celui-ci !... un inconnu !...

ALFIÉRI.

Il se fera connaître.

ORSANO.

Un misérable sans aveu, sans fortune.

ALFIÉRI.

S'il était puissant, je ne le défendrais pas.

ORSANO.

Qui n'a pas un ami.

ALFIÉRI.

Je lui en tiendrai lieu.

ORSANO.

Que tout le monde rejette.

ALFIÉRI.

C'est pour cela que je lui donne mon appui. Il est certaines personnes qui, quoique bien convaincues qu'un homme est coupables, embrassent cependant sa défense s'il est puissant, dans l'espoir d'en être défendues à leur tour en pareille occasion : il en est d'autres qui, n'écoutant que l'impulsion généreuse qui les portent à faire le bien, bravent l'opinion publique en se déclarent les défenseurs d'un innocent que tous le monde accuse. Les uns font une bassesse; les autres une action louable : c'est précisément la différence qu'il y a entre vous et moi.

LE DOGE.

Sénateurs !...

ORSANO, *à part.*

Feignons d'entrer dans ces vues. (*Haut.*) D'où vient, Alfiéri, l'aigreur que vous mettez à soutenir votre opinion ? On peut différer d'avis sans en venir aux invectives, et pour vous prouver la confiance que j'ai dans vos principes, et pour l'estime que je vous porte, je ne m'oppose plus à ce qu'Edgar soit admis au grand conseil, et je me joins à vous pour obtenir du doge le sauf-conduit qui lui est nécessaire (*A part.*) J'espère qu'Abélino tiendra parole.

ALFIÉRI, *à part.*

Ce changement subit cache quelque trahison.

LE DOGE, *à Orsano.*

Cette modération me plaît : c'est de la bonne intelligence et de l'union qui règne entre les chefs d'un état que dépend presque toujours sa glorie et sa prospérité. (*A Alfiéri.*) Je consens à vous satisfaire, et vais signé le sauf-conduit que vous réclamez pour Edgar.

ALFIÉRI, *à part.*

Il est sauvé.

(*Le doge s'approche d'une table pour signer le sauf conduit.*)

ORSANO, *à part.*

Il sera mort avant qu'il ait pu se défendre.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS ROSEMONDE.

ROSEMONDE, *avec égarement pendant toute la scène.*

Que vient-on de m'apprendre ? Est-il vrai qu'Edgar est dé-

noncé au sénat? qu'on refuse de l'entendre ?... Ah! sénateurs, et vous, mon père, tremblez de commettre un crime. . . . Condamner un homme sans l'entendre!.. c'est ainsi que chaque jour vous consacrez les plus cruelles injustices!..c'est ainsi que chaque jour l'innocent périt victime de la haine d'un accusateur puissant! Quand l'état vous a confié le dépôt sacré des lois, c'était pour en être les organes impassibles, immuables, et non pour les employer à assouvir vos passions. Songez que vous devez compte à la terre, au ciel, du sang des hommes, et que, si par vos ordres ou votre faiblesse, un innocent périt, sa voix s'élevera contre vous du milieu des tombeaux, et dictera bientôt votre arrêt de mort.

ALFIÉRI, *bas à Rosemonde.*

Modérez-vous, madame.

LE DOGE.

Ma fille...

ROSEMONDE, *à Ornano.*

Mais vous qui l'accusez, car il suffit d'être vertueux pour mériter votre haine; vous qui, dégradant l'honorable fonction de juge, dictez tous les arrêts d'un tribunal sanguinaire, et disposez à votre gré de la volonté des lâches qui le composent, pouvez vous être à la fois son accusateur et son juge ?

ALFIÉRI, *bas à Rosemonde.*

Vous le perdez à force de zèle.

ROSEMONDE, *à Orsano.*

Vous espérez peut-être que nul n'embrassera sa défense, et qu'il ne vous restera bientôt plus qu'à ordonner son supplice!.. Mais ne vous en flattez pas ; c'est à moi qu'appartient cette tâche glorieuse, et vous verrez si je sais remplir mon devoir.

ORSANO.

Son devoir !...

LE DOGE.

Que signifie...

ROSEMONDE.

Armée de ce noble courage que donne l'innocence, je me présenterai au sénat, et je lui dirai avec cette énergie que peuvent seuls inspirer l'amour et la nature: cet homme que vous avez proscrit il y a huit ans, que vous allez condamner encore, mon époux enfin, est innocent, je le jure, et je vais le prouver.

LE DOGE.

Votre époux !

ORSANO.

Son époux !

ALFIÉRI.

Imprudente!

ROSEMONDE, *avec fermeté.*

Et pourquoi craindrai-je de l'avouer ? Oui, cet Edgar, qui a su mériter si promptement votre estime et votre confiance, est le même que l'infortuné Vivaldi.

ORSANO et LE DOGE.

Le même !

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *au doge..*

Seigneur, le général Edgar vient d'être frappé par une main inconnue ; on a vu son corps dans la mer, près du pont Rialto.

ROSEMONDE, *presque évanouie.*

Ciel !

LE DOGE.

Edgar !... Est-il vrai ?... je vole...

ORSANO, *à part.*

Abélino ne m'a point trompé. (*haut.*) Je vous suis. (*Il sort avec le doge.*)

SCENE VI.

ROSEMONDE, ALFIÉRI, puis VIVALDI.

ALFIÉRI,

Madame, madame, reprenez vos sens.... C'est un faux bruit que votre époux a fait répandre.

VIVALDI, *entre précipitamment.*

Cher Alfiéri, est-il vrai... (*Il voit Rosemonde.*) Ma femme !.... Qu'est-il donc arrivé ? (*Il lui prend la main.*)

ALFIÉRI.

Fuyez, seigneur, ou vous êtes perdu.

VIVALDI.

La fuir !.... Je serais un lâche.

ROSEMONDE, *revenant à elle.*

Imprudent ! qui t'amène en ce palais ?

VIVALDI.

On veut t'éloigner de Venise, et tu me le demandes !

ROSEMONDE

Qui ?

VIVALDI.

Ton père.

ROSEMONDE

Qui te l'a dit ?

VIVALDI.

Le bruit public.

ROSEMONDE.

Il est faux.

ALFIÉRI.

C'est un piège d'Orsano.

ROSEMONDE.

Fuis, cher Vivaldi ; ta perte est jurée : fuis, et repose-toi sur l'amour de Rosemonde.

VIVALDI.

Tu le veux ?

ROSEMONDE.

Je l'exige. Adieu. (*Elle lui tend les bras.*)

VIVALDI.

Tu me reverras bientôt. (*Il l'embrasse.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DOGE, ORSANO, Gardes.

(Au moment où Vivaldi va pour sortir, Orsano se présente et l'arrête.)

ORSANO.

Je vous arrête.

ROSEMONDE.

O ciel !

VIVALDI.

Je saurai t'échapper.

(Il se dégage, et fuit par un autre côté. Rosemonde se jette au-devant d'Orsano pour protéger la fuite de Vivaldi ; mais le doge, qui entre, lui ferme le passage.)

LE DOGE, *entrant.*

Que vois-je !

ROSEMONDE.

Il est perdu.

LE DOGE

Téméraire ! qui t'a donné l'audace de pénétrer jusqu'ici ?

VIVALDI.

L'amour.

LE DOGE.

Tes projets sont dévoilés. Gardes !...(*Les Gardes entrent.*)

ALFIÉRI, *à Orsano.*

Seigneur, vous qui vous joigniez à moi, il n'y a qu'un moment, pour le défendre et demander qu'il fut entendu, souffrirez-vous...

VIVALDI.

Ami, ne t'abaisse pas à prier un tel monstre.

ORSANO.

L'honneur ne permet plus....

VIVALDI, *avec une ironie amère.*

L'honneur !... je ne croyais pas qu'il y eût rien decommun entre vous.

ORSANO.

Tu peux me braver ; c'est la dernière ressource des coupables quand ils sont découverts.

VIVALDI, *avec énergie.*

Il m'en reste encore une.

LE DOGE, *aux gardes.*

Qu'on le conduise dans les prisons d'état.

ALFIÉRI, *à part.*

Il est perdu s'il y arrive : volons... (*Il sort.*)

ROSEMONDE.

Mon père ! révoquez cet ordre funeste.

VIVALDI.

Rassure-toi, chère épouse.

ROSEMONDE.

Quand tout sert la rage de tes ennemis, qui sera pour toi ?

VIVALDI.

Le ciel.

ROSEMONDE, *l'embrassant.*

Et Rosemonde, qui mourra s'il le faut pour défendre ta vie.

LE DOGE.

Qu'on les sépare.

ROSEMONDE, *s'attachant à Vivaldi.*

Je ne le quitte point.

LE DOGE, *aux gardes.*

Obéissez. (*Les Gardes les séparent.*)

ROSEMONDE.

Cruels ! rendez-moi mon époux.... (*A Orsano.*) Tu triomphes, Orsano !....

VIVALDI.

Pas encore. (*A Rosemonde.*) Prends courage. (*On entraîne Vivaldi.*)

ROSEMONDE.

Laissez-moi le suivre.

LE DOGE.

Retenez-là.

(On l'empêche de suivre Vivaldi, et le doge ordonne qu'on l'emmène dans son appartement : elle résiste.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté VIVALDI.

ROSEMONDE, *se défendant.*

Vous m'avez empêché de suivre mon époux, mais rien que la mort ne me fera sortir de ces lieux.

LE DOGE.

Insensée !

ROSEMONDE.

L'amour y a marqué ma place, et je ne la quitte pas.

LE DOGE.

Que prétends-tu ?

ROSEMONDE.

Le sauver.

LE DOGE

Tu n'y parviendras jamais.

ROSEMONDE.

Si ses juges ne sont pas des bourreaux, je les attendrirai.

ORSANO.

Ne l'espérez pas.

ROSEMONDE, *avec une ironie amère.*

J'oubliais que vous êtes du nombre.

ORSANO.

Madame, cédez à la raison.

ROSEMONDE

Ne m'approche pas, monstre ! tu me fais horreur !.... (*On ouvre la porte du fond.*)

LE DOGE.

Le conseil va s'assembler : retirez-vous, ma fille.

ROSEMONDE, *avec la plus grande énergie.*

Je vous l'ai dit ; je ne sortirai d'ici que morte, ou avec la grace de mon époux.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, CONTARINO, Sénateurs, *parmi lesquels sont des conjurés.*

(Les Sénateurs entrent en ordre, et se placent sur les sièges qui leur sont destinés. Orsano, à la tête des conjurés, occupe toute la droite. Le doge se place sur un trône. Rosemonde est debout au milieu, sa contenance est ferme et son air tranquille. Deux sénateurs sont à une table au-dessous du trône du doge.)

LE DOGE.

Sénateurs, Vivaldi est à Venise. Sous le nom supposé d'Edgar, il a eu l'audace de chercher a pénétrer les secrets de l'état ; ses intelligences avec les conjurés me sont connues ; je l'ai fait arrêter : c'est à vous maintenant de prononcer sur son sort.

ORSANO.

Sans entrer dans aucun détail sur les nouveaux crimes dont il a pu se rendre coupable envers l'état, je demande que le décret qui le condamne, et auquel il a échappé depuis huit ans, reçoive aujourd'hui son exécution.

CONTARINO.

Je partage l'avis d'Orsano.

ROSEMONDE, *avec noblesse et fermeté.*

Sénateurs, il est une autre victime que vous oubliez, une personne bien plus coupable que Vivaldi.

CONTARINO.

Nommez-là.

ROSEMONDE.

C'est moi.

TOUS.

Vous !

RESEMONDE.

Oui.

LE DOGE.

La douleur vous égare, ma fille.

ROSEMONDE.

Le sénat ne peut être sévere à demi; la loi doit frapper également sur tous. Vivaldi est mon époux; je partage son opinion, ses projets, et la noble ambition qui l'anime.

LE DOGE.

Que dites-vous ?

ROSEMONDE.

La vérité. C'est moi qui suis la cause de son retour à Venise. C'est par moi, c'est pour moi qu'il a tout fait; s'il est coupable, je partage son crime, et le même supplice doit nous être commun.

LE DOGE.

Sénateurs, ne croyez pas ce qu'un délire insensé lui fait imaginer pour sauver un homme.....

ROSEMONDE.

Que toutes vos persécutions me rendent encore plus cher... Sénateurs, ce j'ai dit est vrai : prononcez sur tous deux.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Doge, Vivaldi est libre; on vient de l'enlever.

LE DOGE.

Se peut-il ?

L'OFFICIER.

Nous touchions aux portes des prisons, lorsqu'une troupe d'hommes armés a fondu sur nous à l'improviste, et nous a dispersés.

ROSEMONDE, *se jetant à genoux et avec le plus vif enthousiasme.*

Je te rends grâce, ô Providence !

L'OFFICIER.

Les furieux, excités et conduits par un sénateur, ont arraché Vivaldi de nos mains, et l'on emporté en triomphe.

ROSEMONDE, *de même.*

Vous le voyez, le ciel n'a pas permis que vous versiez le sang d'un innocent.

LE DOGE.

Mais ce sénateur, qui a osé se montrer rebelle aux lois de l'état, qui est-il ?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, *avec noblesse.*

C'est moi.

TOUS, *avec surprise.*

Alfiéri !

ALFIÉRI.

Ce que j'ai fait vous étonne, je le conçois : il est plus facile de laisser périr un innocent que de s'exposer pour le défendre. Je fus, de tous tems, l'ami de Vivaldi et de sa famille ; son cœur est pur, sa conduite irréprochable : j'ai dû le sauver pour vous épargner un crime.

ROSEMONDE.

Généreux ami !

LE DOGE.

Audacieux vieillard ! crois-tu que le sénat laisse long-tems impuni cette attentat contre son autorité ?

ORSANO.

Doge, ordonnez qu'on arrête Alfiéri.

ROSEMONDE, *entraînant Alfiéri.*

Fuyons.

LE DOGE, *à Rosemonde et à Alfiéri.*

Je vous défends de sortir.

(On entend un grand bruit en-dehors.)

SCENE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI, *sous le nom d'Abélino, et suivi de ses soldats vêtus comme lui.*

VIVALDI, *ramenant Rosemonde et Alfiéri au-devant de la scène.*

Demeurez.

TOUS, *chacun dans leur sens.*

Abélino !

VIVALDI, *au Doge.*

Comme tu vois, doge, je suis fidèle à ma promesse ; je t'ai écrit que, malgré toutes les précautions, je te frapperais dans ton palais, au sénat ou dans une fête, et me voici.

LE DOGE.

Scélérat! penses-tu que le ciel ne se lassera point de tant de forfaits, et que sa veangeance, pour être tardive, ne t'atteindra jamais ?

VIVALDI, *regardant Orsano et les conjurés avec intelligence.*

Elle en atteindra d'autres auparavant.

ORSANO, *à part avec joie.*

L'instant décissif approche, et mon triomphe est sûr.

QUELQUES SÉNATEURS, *du côté du doge.*

Nous ne souffrirons pas....

VIVALDI, *tenant ses pistolets.*

Le premier d'entre vous à qui il échappe un mot, un geste, est mort sur la place. (*se tournant vers les conjurés.*) Comte Orsano, tout est-il prêt?

ORSANO.

Oui.

VIVALDI.

Tu le vois, je suis en force, et n'ai point de résistance à craindre.

LE DOGE.

Qentends-je !......

VIVALDI, *au doge.*

Ecoute et regarde en silence. Orsano, et vous tous, illustres complices du plus glorieux projet, montrez-vous ; parlez sans feinte, désignez vos victimes. Abélino est ici pour défen- la plus juste cause.

LE DOGE.

O trahison abominable !

CANEVARO.

Nous révoquons André Gritti, et nommons à sa place Orsano.

TOUS LES SÉNATEURS, *du côté du doge.*

Nous n'y consentirons jamais.

ORSANO.

Eh bien ! la force en décidera. (*Aux conjurés.*) Imitez-moi. (*Il tire son poignard, se lève et s'élance sur le doge. Tous les coujurés en fond autant.*)

LE DOGE, *se presentant avec noblesse.*

Frappez !

ROSEMONDE et ALFIÉRI, *se jetant au-devant du doge.*

Arrêtez !

VIVALDI, *se place entre les deux partis et les arrête.*

Tu le vois, doge, le sort de l'état et le tien sont entre leurs mains. (*Aux Conjurés.*) Bien, dignes amis; je n'atttendais pas moins de votre courage, et vous allez en recevoir la récompense. (*il se retourne froidement et dit:*) Soldats ! arrêtez...

(Il paraît diriger cet ordre contre le doge, quand, tout-à-coup changeant d'attitude et d'intention, il ajoute rapidement en désignant les conjurés : *tous ces brigands.* Il jette son bonnet, son manteau, défait sa barbe, et paraît, comme Vivaldi, dans le costume de cour qu'il étoit censé porter avant son exil.)

LE DOGE.

Vivaldi ?

ROSEMONDE.

Mon époux !

ORSANO et les Conjurés

Nous sommes trahis !... (*Tableau.*)

(Les Conjurés saisis et désarmés par les soldats, sont dans la consternation. Le doge et le reste du sénat témoignent la plus grande surprise. Rosemonde embrasse son époux. Vivaldi est calme, et paraît jouir délicieusement de l'action qu'il vient de faire.)

ROSEMONDE, *avec enthousiasme, à son père et aux autres sénateurs.*

Eh bien ! condamnez-le maintenant.

VIVALDI.

Comte Orsano, il dépend de toi de réhabiliter la mémoire d'un père que je regrette, et que ta haîne fit proscrire : avoue qu'il était innocent, je te promets la vie.

ORSANO, *se retournant fièrement vers les soldats, après avoir jeté un regard dédaigneux sur Vivaldi et Rosemonde.*

Qu'on me conduise à la mort.

(*On emmène Orsano et les conjurés.*)

LE DOGE.

Généreux Vivaldi ! comment l'état pourra-t-il jamais s'acquitter envers toi, et te faire oublier son injustice ?

VIVALDI.

Epoux de Rosemonde, et votre ami à tous deux, (*Montrant le Doge et Alfiéri.*) voilà les seuls titres qui me soient chers.

DE DOGE.

Combien je fus coupable, et que tu dois me haïr !

VIVADI, *avec une profonde sensibilité.*

Peut-on haïr encore, lorsque l'on est heureux !

(Le doge lui tend les bras; Vivaldi s'y précipite : puis il se retourne vers Rosemonde et Alfiéri, q 'il presse tendrement. Tous les sénateurs paraissent partager leur ivresse et se groupent autour d'eux.)

La toile tombe sur ce tableau.

FIN.

LA PEAU DE L'OURS, FOLIE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

Par R. C. Guilbert-Pixerécourt
et L. T. Lambert.

Représentée sur le théâtre Montansier-Variétés, le 10 ventose, an X.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALROSE, jeune peintre français.	*Frédéric.*
FLORVEL, jeune musicien français.	*Aubertin.*
ZOBÉIDE, favorite du pacha de Smyrne.	Mme *Mengozzi.*
NIHILO, chef des Eunuques.	*Tiercelin.*
OSMIN, bostangi.	*Guibert.*

La scène se passe à Smyrne dans les jardins du Pacha.

LA

PEAU DE L'OURS.

Le théâtre représente les jardins du sérail du Pacha. A gauche un joli pavillon; à droite un mur de clôture, ayant une porte au second plan.

SCENE PREMIÈRE.

OSMIN, *seul.*

Voici l'heure du rendez-vous... Dans quel embarras je me suis jeté pour quelques sequins!... Introduire un étranger dans le sérail du pacha de Smyrne, et sur-tout un français! l'entreprise est téméraire; car dieu sait quel ravage il ferait parmi nos jeunes odalisques!... Par Mahomet! si le pacha en était instruit, je serais un homme mort!.. Et de quelle mort!.. Ah! pauvre Osmin, quand j'y songe, tout mon sang se glace... Je frémis d'effroi! Il me semble déjà voir l'instrument fatal. Allons, tout bien réfléchi, je ne l'admettrai point, sauf à lui rendre l'argent qu'il m'a donné et que j'ai eu tort de recevoir. Rendre!... cela n'est pourtant pas amusant.

Air : *Du vaud. de l'Isle des Femmes.*

On dit qu'en Europe aujourd'hui
Cet usage est passé de mode;
S'approprier le bien d'autrui
Parait en effet plus commode.
Restituer c'est différent,
Plus ou moins l'on se fait attendre;
On a deux mains lorsque l'on prend,
On n'en a plus dès qu'il faut rendre.

(*Il fait un mouvement pour retourner vers le sérail; on frappe à la petite porte.*)

SCENE II.

OSMIN, VALROSE, FLORVEL.

OSMIN.

Ah! le voilà!... Il faut le congédier.

VALROSE, *en dehors, frappant plus fort.*

Osmin! c'est moi.

OSMIN.

Je vais ouvrir; mais l'entrevue ne sera pas longue. (*il ouvre.*) Je suis fâché, seigneur français...

VALROSE, *gaîment.*

Grand merci, mon cher Osmin. (*il entre dans le jardin.*)

OSMIN, *l'arrêtant.*

Un moment, s'il vous plaît.

VALROSE.

Oh! tu es le plus aimable des hommes!

OSMIN.

Ecoutez-moi.

VALROSE.

Tu es charmant! et tu peux compter sur ma reconnaissance.

FLORVEL, *à part.*

Il n'a pas le sol!

OSMIN.

Voulez-vous bien m'entendre?

VALROSE.

Oui, mon ami; mais c'est que je suis dans une ivresse, un enchantement!...

OSMIN, *à part.*

Qui ne durera pas long-tems. (*haut.*) Je dois vous dire...

VALROSE.

Je sais tout ce que tu vas me dire... Que tu as vu Zobéïde, que tu lui as parlé de mon amour, qu'elle le partage, et que, grace à toi, je serai bientôt le plus heureux des hommes.

OSMIN.

Eh bien! pas du tout. Je n'ai point vu Zobéïde, je ne lui

ai point parlé de votre amour, et, grace à moi, vous allez sortir de ce jardin pour n'y plus remettre les pieds.

VALROSE.

Qu'entends-je !

FLORVEL, *à part.*

Je n'en suis pas fâché.

VALROSE.

D'où vient ce changement de résolution ?

OSMIN.

Faut-il vous le dire ?

VALROSE.

Parle.

OSMIN.

J'ai peur d'être empalé.

VALROSE, *riant.*

Ce n'est que cela ?

OSMIN.

Comme vous voyez la mort de sang-froid !

VALROSE.

C'est que je suis amoureux.

OSMIN.

Mais moi, c'est différent.

VALROSE.

Tu veux donc me réduire au désespoir ?

OSMIN.

J'ai fait là-dessus toutes les réflexions possibles, et leur résultat a été que je ne devais pas exposer ma vie pour favoriser votre amour. Cependant, comme il ne me paraît pas juste de conserver une récompense que je n'ai point gagnée, je vous rends l'argent que vous m'avez forcé d'accepter hier, en vous priant de mettre, par votre prompt départ, un terme à mes inquiétudes.

VALROSE, *à part.*

Je n'ai que ce parti à prendre. (*il va fermer la porte d'un air déterminé.*)

FLORVEL.

Es-tu fou ?

OSMIN.

Que faites-vous ?

VALROSE.

Tu le vois.

OSMIN.

Quel est votre projet ?

VALROSE.

De rester ici.

OSMIN.

Vous allez me perdre avec vous. Si le pacha...

VALROSE.

Que crains-tu ? n'est-il pas absent ?

OSMIN.

On l'attend aujourd'hui.

VALROSE.

Peu m'importe. Cours jusqu'à l'appartement des femmes, tâche de te faire comprendre de Zobéïde ; qu'elle sache que son fidèle Valrose est ici qui meurt d'amour et d'impatience.

OSMIN.

Allons donc, puisqu'il n'y a pas moyen de s'en tirer autrement. Ah ça ! la bourse... ?

VALROSE.

Est à toi.

FLORVEL.

Nous en aurions cependant grand besoin.

OSMIN.

Puisse le prophète veiller sur vous. (*il sort.*)

SCENE III.

FLORVEL, VALROSE.

FLORVEL.

Veux-tu bien me dire à quoi aboutira tout ceci ?

VALROSE.

A voir celle que j'aime, que j'adore, et sans laquelle il m'est impossible de vivre.

FLORVEL.

Quelle extravagance !... devenir amoureux de la favorite d'un pacha.

VALROSE.

C'est faire preuve de goût.

FLORVEL.

D'une femme qui est renfermée !

VALROSE.

Voilà précisément ce qui sert mon amour.

FLORVEL.

Qu'on n'a vue que quatre ou cinq fois.

VALROSE.

Il n'en faut qu'une pour l'aimer !

FLORVEL.

A laquelle on n'a point parlé !

VALROSE.

Mes yeux lui ont tout appris.

FLORVEL.

Et les siens ?

VALROSE.

M'ont approuvé.

FLORVEL.

Tu les crois ?

VALROSE.

J'en suis sûr. Ah ! mon ami !... mon cœur est encore plein de son ivresse quand je me rappelle l'heureux jour où le pacha, cédant au caprice de l'adorable Zobéïde, me fit venir au sérail et m'ordonna d'imprimer sur la toile des traits dont Apelles lui-même n'aurait pu rendre la perfection. Juge de mes transports, lorsque, soulevant enfin le voile qui couvrait tant de charmes, il offrit à ma vue des trésors capables d'enflammer l'homme le plus insensible. Ah ! cet instant délicieux sera toujours présent à ma pensée !

Air : *C'est le meilleur homme du monde.* (De M. Guillaume.)

Tremblant d'amour, de volupté,
Mes yeux se couvrent d'un nuage ;
Quand un regard de la beauté,
Dans mon cœur grave son image.
Soudain je me sens enflammer,
Au vrai bonheur je crois atteindre ;
J'éprouve alors que l'art d'aimer
Embellit encor l'art de peindre.

Qu'il est heureux le tendre amant,
Qui, près du tyran d'une belle,
Peut admirer en les traçant,
Tous les charmes de son modèle.
Un doux regard sait l'enflammer,
Sans qu'un jaloux puisse s'en plaindre;
Ah! le premier qui sut aimer,
Dut seul inventer l'art de peindre.

FLORVEL.

En supposant que Zobéide t'accorde un entretien, ce dont je doute fort, quel peut en être le résultat, puisque dans quelques heures nous nous embarquons pour retourner en France?

VALROSE.

Je l'enlève.

FLORVEL.

Tu....

VALROSE.

Je l'enlève.

FLORVEL.

Si elle y consent.

VALROSE.

Elle y consentira.

FLORVEL.

Tu ne doutes de rien.

VALROSE.

C'est que je suis français.

Air: *vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Plaire et triompher tour à tour,
Du vrai français est le partage:
A la guerre comme en amour,
A l'audace il joint le courage.
En tête-à-tête, en un combat,
Certain de se couvrir de gloire,
Vit-on jamais un bon soldat
Douter de la victoire?

Un amant n'est point un guerrier;
L'un doit vaincre; l'autre doit plaire,
Pour joindre le myrthe au laurier,
Sois plus tendre que téméraire.
L'amour ne réussit jamais
En courant trop vîte à la gloire;
Qui ne doute pas du succès
Perd souvent la victoire.

FLORVEL.

Ah ça! parlons raison.

VALROSE.

C'est exiger beaucoup.

FLORVEL.

Depuis six mois que nous sommes à Smyrne, tu m'as réduit à trembler vingt fois pour ta vie; chaque jour a été signalé par de nouvelles extravagances, et je n'ai consenti à t'accompagner aujourd'hui que pour te préserver, si je le puis, des nouveaux dangers qu'une passion insensée te fait affronter. Si le hasard, qui t'a toujours servi, nous est encore favorable cette fois, promets-moi du moins que ce sera la dernière folie...

VALROSE.

Que je ferai à Smyrne! je le veux bien, nous partons ce soir.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Conviens qu'en cet heureux voyage....

FLORVEL.

L'amour égare la raison.

VALROSE.

Les plaisirs seront l'équipage;

FLORVEL.

Et les soucis la cargaison.

VALROSE.

Adroit pilote avec vitesse....

FLORVEL.

Sans boussole et sans gouvernail;

VALROSE.

Je mène en France ma maîtresse....

FLORVEL.

Elle est encor dans le sérail.

VALROSE.

Elle en sortira.

FLORVEL.

Et les naufrages?

VALROSE.

Avec une jolie femme?... c'est tout ce qu'on peut désirer: pourvu cependant que ce ne soit pas au port.

FLORVEL.

Tu n'es jamais en défaut. Mais pour te faire plaisir, je veux bien supposer que nous arrivions en France.

VALROSE.

Il n'y a pas de doute.

FLORVEL.

Nous y voilà. Mais comment feras-tu pour subvenir aux dépenses d'une femme accoutumée à l'opulence ? car enfin la favorite d'un pacha...

VALROSE.

Un rien t'embarrasse. Tu oublies donc la fortune qui m'attend à Paris?

FLORVEL.

Mais jusques-là ?

VALROSE.

N'es-tu pas musicien? Ne suis-je pas peintre?

RONDEAU.

Air : *De Rose et Aurèle* ou *du nouveau débarqué.*

La musique et la peinture,
Vont assurer nos succès ;
J'imiterai la nature ,
Tu charmeras les français.

Peindre sera ma folie ;
Chanter tes amusemens.
J'ébauche femme jolie ,
Tu composes des airs charmans.
Je rajeûnis les mamans ,
Tu fais briller le poète :
Moi , j'embellis la coquette ,
Toi , tu lui donnes des concerts ;
Et ta lyre et ma palette ,
Nous soumettent l'univers.

Oui, je le vois, oui, la musique et la peinture, etc.

Autre Amphyon , nouvel Apelle ,
Nous voltigeons de belle en belle
Pour peindre et chanter leurs attraits.
La France , en talens si féconde ,
Voit, pour nous, des deux bouts du monde ,
Accourir la brune et la blonde ;
Aussitôt chez nous tout abonde ,
Et notre fortune se fonde
Sur tes chansons , sur mes portraits.

Oui, je le vois, oui, la musique et la peinture, etc.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, OSMIN.

OSMIN, *accourant.*

Fuyez, seigneur français....

FLORVEL.

Tiens, tiens! chante...

VALROSE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

FLORVEL.

Fuyez, vous dis-je, ou vous êtes perdu!

VALROSE.

As-tu vu Zobéide?

OSMIN.

Non. Mais encore une fois, partez ou c'est fait de vous!

VALROSE.

Nous aurais-tu trahis?

OSMIN.

J'en suis incapable.

FLORVEL.

Sommes-nous découverts?

OSMIN.

Pas encore, mais cela ne tardera pas. Le gardien des femmes vient de ce côté.

VALROSE.

Ce n'est que cela? Oh! nous n'avons pas peur de si peu de chose.

OSMIN.

Fort bien pour vous; mais moi!

VALROSE.

Ne crains rien. Où est-il cet homme-là?

OSMIN.

Le voici.

VALROSE.

Laisse-moi faire. C'est moi qui porte la parole.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, NIHILO.

NIHILO.

Osmin! Osmin!... Ah! le voilà... Par Mahomet! qu'est-ce que j'apperçois.... quels sont ces étrangers?.... (*à Osmin.*) Est-ce toi, coquin, qui les a introduits? tu vas être châtié de la bonne manière... A moi la garde!

VALROSE, *l'arrêtant.*

Calmez-vous, M. l'Eunuque.

NIHILO.

Qu'est-ce que c'est que M. l'Eunuque?.... Je m'appelle Nihilo, entendez-vous?

VALROSE.

Cela revient au même.

NIHILO.

Cessez ce ton goguenard, ou je vous ferai voir ce que je suis.

VALROSE.

Je n'en doute pas.

NIHILO.

Apparemment vous ne savez pas que je représente dans ce sérail le pacha lui-même!

VALROSE.

Vous? c'est une plaisanterie.

NIHILO.

Oui, monsieur, je le représente... tout à fait.

VALROSE.

Cela ne se peut pas.

NIHILO.

Il m'a laissé tous ses pouvoirs pendant son absence, et si vous en doutez, je vais vous en donner une preuve convaincante en vous faisant conduire à la tour.

FLORVEL, *bas à Valrose.*

Ecoute donc, cela ne serait plus plaisant.

NIHILO, *d'un ton ferme.*

Au fait, vous voudrez bien me dire, je pense, ce que vous venez faire ici?

VALROSE.

Vous le demandez si poliment, que je n'ai rien à vous refuser.

Air : *Jeune fille et jeune garçon.* (des deux Hermites.)

Une beauté dans ce séjour
Offre un modèle à la peinture;
Ce chef d'œuvre de la nature
Appartient aux arts, à l'amour :
Et plein d'un noble zèle,
De son art amoureux,
Le peintre, sous vos yeux,
Vient chercher en ces lieux
Son modèle. *(bis.)*

NIHILO.

Je n'entends rien à ce galimatias, et ce ne sont pas des chansons que je vous demande; je veux savoir quel motif vous à porté à braver la mort, car vous n'ignorez pas, sans doute, que c'est là le châtiment de quiconque ose s'introduire dans un sérail.

VALROSE.

Eh bien ! je vous le dis, c'est moi qui fais le portrait de la favorite.

NIHILO.

Que ne le dites-vous donc ? Comme c'est le pacha lui-même qui vous a introduit dans l'appartement des femmes toutes les fois que vous êtes venu, il n'est pas étonnant que je ne vous aie pas encore vu. Et monsieur, (*montrant Florvel.*) est-il peintre aussi ?

VALROSE.

Non : c'est un jeune musicien très-habile ; il excelle surtout sur la harpe, et comme Zobéïde aime avec passion cet instrument, elle m'a prié, de l'aveu du pacha, de le lui amener la première fois que je viendrais au sérail.

NIHILO.

Tout cela est fort bien.

VALROSE.

Ainsi, vous allez nous conduire vers Zobéïde ?

NIHILO.

Au contraire.

VALROSE.

Pourquoi pas ?

NIHILO.

Pour deux raisons. D'abord parce que son portrait étant fini, vous n'avez plus besoin de la voir, et ensuite, parce que le pacha m'a enjoint positivement de ne laisser pénétrer personne dans l'appartement des femmes, en son absence, sans une permission signée de lui.

FLORVEL, *bas à Valrose.*

Tu ne comptais pas là-dessus, hein ?

VALROSE.

J'en conviens, cela me dérange fort.

NIHILO.

Cela est si vrai, qu'avant de satisfaire Zobéïde qui voulait voir absolument cet ours fameux qui fait tant de bruit à Smyrne, j'ai cru, de mon devoir, d'en prévenir le pacha.

VALROSE.

L'ours d'Hassan ?

NIHILO.

Oui, c'est ainsi qu'il se nomme.

FLORVEL, *bas à Valrose.*

Il est mort.

VALROSE, *de même.*

Je le sais, paix ! (*haut à Nihilo.*) Quoi ! Zobéïde veut voir un ours ?

NIHILO.

C'est encore là une des mille fantaisies qui lui passent par la tête. Il n'y a pas de jour qu'elle n'imagine quelque nouveau moyen de me faire enrager ; elle me donne plus d'occupation à elle seule que toutes les autres ensemble.

VALROSE.

Et le pacha y consent ?

NIHILO.

Sans doute ; il est d'une faiblesse !...

VALROSE.

Quelle extravagance ! En vérité, seigneur Nihilo, si vous ne le disiez, je ne pourrais jamais le croire.

NIHILO.

Cela n'est pourtant pas douteux. Voilà la lettre qu'il m'écrit à cette occasion.

VALROSE.

Je m'en rapporte bien à vous.

NIHILO.

Non, non; je suis bien aise de vous faire voir que je n'en impose pas. (*il chante en lisant.*)

Air : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

» De mes plaisirs gardien fidèle,
» Et des amans l'épouvantail,
» J'approuve ce qu'a fait ton zèle,
Pour le repos de mon sérail.
» On voit dans le siècle où nous sommes;
» Beaucoup d'hommes qui sont des ours; (*bis.*)
» Mais les ours n'étant pas des hommes,
» D'Hassan tu peux faire entrer l'ours. » (*bis.*)

Signé BARBEROUSSE, pacha à trois queues.

D'après cela, vous voyez bien qu'il n'est pas possible que vous demeuriez ici plus long-temps.

VALROSE.

C'est juste. Il est de votre devoir d'obéir.

NIHILO.

Aussi ai-je envoyé à cet Hassan l'ordre de se rendre ici aujourd'hui même, et je l'attends.

VALROSE.

Vous le connaissez, sans doute ?

NIHILO.

Comment voulez vous que je le connaisse ? je ne sors jamais du sérail.

VALROSE, *bas et vivement à Florvel qu'il tire à l'écart.*

Ah ! mon ami...

FLORVEL.

Qu'est-ce donc ?

VALROSE.

Une idée délicieuse !

FLORVEL.

Quelque folie !

VALROSE.

Hassan demeure près d'ici.

FLORVEL.

Eh bien ?

VALROSE.

Tu ne devines pas ?

FLORVEL.

Comment veux-tu que je devine ?

VALROSE.

Sortons, tu le sauras. (*haut.*) Adieu, seigneur Nihilo.

NIHILO.

Adieu.

QUATUOR.

Air : *Contredanse de la Chimène.* (par Hullin.)

Ensemble à part.

VALROSE.

Jour heureux ! charmant stratagême
Que vient de m'inspirer l'amour !
Je vais revoir celle que j'aime,
Et l'arracher de ce séjour.

OSMIN, FLORVEL.

Quel est donc l'heureux stratagême
Que lui vient inspirer l'amour ?
Puisse-t-il voir celle qu'il aime
Et l'arracher de ce séjour !

NIHILO.

Ma foi, mon adresse est extrême,
Oui, je sais déjouer l'amour ;
Et sous ma puissance suprême
La beauté tremble en ce séjour.

VALROSE, *à Nihilo.*

Vous le voyez, je suis docile,
J'obéis et vais vous quitter.

NIHILO.

Résister serait difficile,
Je sais me faire respecter.

Ens. à part.

VALROSE.

Jour heureux ! charmant stratagême, etc.

OSMIN, FLORVEL.

Quel est donc l'heureux stratagême, etc.

NIHILO.

Ma foi, mon adresse est extrême, etc.

VALROSE, *à Nihilo.*

Quand vous voudrez vous faire peindre,
Daignez vous adresser à nous.

NIHILO.

Votre talent ne peut m'atteindre,
Et vous pouvez rester chez vous.

FLORVEL.

Quoi ! chez nous ?

VALROSE.

Sois plus doux.

NIHILO.

Oui vraiment, restez chez vous.

Ens.e à part et sur un mouvement très-animé

VALROSE.

Jour heureux ! charmant stratagême, etc.

OSMIN, FLORVEL.

Quel est donc l'heureux stratagême, etc.

NIHILO.

Ma foi, mon adresse est extrême, etc.

(*Nihilo ouvre la porte, Valrose et Florvel sortent en le saluant.*)

SCENE VI.

NIHILO, OSMIN.

NIHILO.

Bon ! m'en voilà quitte. Je ne m'attendais pas à les trouver si dociles. Ce n'est pas l'embarras, ils ont fort bien fait d'obéir, car je ne suis pas d'un caractère endurant ; et pour peu qu'on me contrarie on trouve bientôt à qui parler. (*En parlant, Nihilo arrive auprès du pavillon et se retourne comme pour rentrer au sérail ; il apperçoit dans le fond Zobéide qui fait des signes à Osmin, et qui paraît vouloir se dérober à sa vue.*) Il est inutile de vous sauver, je vous ai vue... approchez, approchez. (*à Osmin.*) Bostangi, retire-toi. (*Osmin sort.*)

ZOBÉIDE, *bas à Osmin quand il passe près d'elle.*

Reviens ici, j'ai à te parler.

SCENE VII.

ZOBÉIDE, NIHILO.

NIHILO, *d'un ton sévère.*

Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous êtes sortie de votre appartement sans ma permission ?

ZOBÉIDE, *légèrement.*

Parce que tel est mon plaisir.

NIHILO.

Me comptez-vous pour rien ici?

ZOBÉIDE.

A peu près.

NIHILO.

Je vous le dis franchement, je suis bien las de vous avoir sous ma domination. Il n'y a pas de moyen que je n'aie tenté pour soumettre votre caractère indocile; douceur, sévérité, prières, menaces, rien n'y fait, vous êtes incorrigible; et je ne vous cache pas que je donnerais tout au monde pour ne plus vous voir ici.

ZOBÉIDE.

Nous sommes d'accord, ainsi il ne tient qu'à vous de m'en faire sortir; ce sera la première fois que j'aurai à me louer de vous.

NIHILO.

Que ne suis-je le maître, cela ne serait pas long. Mais il n'est pas question de tout cela; vous y êtes, vous y resterez, et qui plus est, vous allez avoir la bonté de me suivre et de rentrer chez vous.

ZOBÉIDE.

C'est précisément ce que je ne ferai pas.

NIHILO.

C'est ce que nous verrons!

ZOBÉIDE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire le méchant? Vous savez bien que cela ne vous a jamais réussi près de moi.

NIHILO.

Parce que j'ai fléchi dans quelques circonstances, n'allez-vous pas vous en attribuer l'effet, et croire que vous m'avez fait peur?

ZOBÉIDE.

Je crois que je ne fais peur à personne.

NIHILO.

Non, certainement, pas même à moi; et je suis bien aise de voir que vous vous rendiez une fois justice.

ZOBÉIDE.

(*A part.*) Il faut cependant le faire partir. (*haut*) Si vous saviez, mon cher Nihilo, comme l'air fâché sied mal à votre figure, vous ne le prendriez jamais.

NIHILO, *se radoucissant.*

En vérité ?

ZOBÉIDE.

Je vous ai vu quelquefois la physionomie riante, le regard animé....

NIHILO, *mignardant.*

Comme cela, pas vrai ?

ZOBÉIDE.

Oui, vraiment, cette tête là n'est pas du tout mal.

NIHILO, *se pavanant.*

Trouvez-vous ?

ZOBÉIDE.

Je vous assure que si vous aviez trente ans de moins, la taille plus haute, le corps plus droit, quelques dents de plus......

NIHILO.

Oui, enfin tout ce que je n'ai pas....

ZOBÉIDE.

Vous feriez un homme charmant. Mais au défaut de ce que l'âge vous a enlevé, vous pourriez montrer des qualités aimables, avoir sur tout plus de douceur, de complaisance, lorsque vous parlez à des femmes.

NIHILO.

Mais, c'est qu'aussi, vous ne cessez, vous particulièrement, de me tourner en ridicule.

ZOBÉIDE.

Par exemple, vous vous êtes emporté tout-à-l'heure, sans me donner le temps de vous dire quel était l'objet de mon message,

NIHILO.

Comment ?

ZOBÉIDE.

Sans doute, c'est pour vous que je venais dans ce bosquet.

NIHILO.

Pour moi ?

ZOBÉIDE.

Rien n'est plus vrai.

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Seigneur, la révolte est complète,
Les eunuques tremblent de peur ;
Les femmes ont perdu la tête ;
Tout le sérail est en rumeur.
Leur impatience est extrême,
Courez, il faut vous dépêcher ;
On veut voir l'ours à l'instant même,
C'est pourquoi je viens vous chercher.

NIHILO.

On veut voir l'ours ? . . . j'y cours. (*Il sort en courant.*)

ZOBEIDE.

Je vous suis.

SCENE VIII.

ZOBÉIDE, *seule.*

Enfin, j'ai réussi à l'éloigner... Je brûle de voir Osmin, d'apprendre s'il a revu cet aimable Français qui a su captiver mon cœur, et s'il saura mettre à profit l'absence du pacha, pour se procurer une entrevue que je désire au moins autant que lui.

RONDEAU.

Air : *De la walse de Psyché.*

Dieu d'amour,
C'est toi que j'implore ;
A l'amant que mon cœur adore,
En ce jour,
Sois propice encore ;
Dieu d'amour,
Ouvre ce séjour.

Jaloux de l'amant qui sait plaire,
Un argus sévère,
Fait ici la guerre
Aux jeux, aux plaisirs;
Sa rage cruelle
Punit d'une belle
Les moindres désirs.

Autour de nous le soupçon veille;
Parfois s'il sommeille,
Bientôt il s'éveille,
Sombre et furieux,
Jamais la tendresse,
L'amoureuse ivresse
N'habitent ces lieux.

Dieu d'amour, etc.

Loin de ces lieux où je respire,
L'amour qui m'inspire,
Fixa son empire
Sur ces bords heureux
Où l'amant sans crainte,
La beauté sans feinte,
Expriment leurs feux.

Près de moi que ton cœur te guide;
Amant intrépide,
Conduis Zobéide
Vers ce lieu charmant,
Et pour récompense
D'amour et constance,
Reçois le serment.

Dieu d'amour, etc.

SCENE IX.

ZOBÉIDE, OSMIN.

ZOBÉIDE.

Te voilà, cher Osmin?... Eh bien! ce jeune Français...?

OSMIN.

Je l'ai vu.

ZOBÉIDE.

En quel endroit?

OSMIN.

Ici.

ZOBÉIDE.

Où est-il ?

OSMIN.

Surpris par Nihilo, il a été contraint de se retirer.

ZOBÉIDE.

Maudit argus ! que je le hais ! . . . Et que t'a-t-il dit ?

OSMIN.

Qu'il vous adore.

ZOBÉIDE.

Rien de plus ?

OSMIN.

Je ne sais, mais il m'a semblé, qu'avant de se décider à partir, il méditait quelque projet favorable à votre amour.

ZOBÉIDE.

Il se pourrait ! . . . cher Osmin ! . . . dis . . . parle.... quel est ce projet ?

OSMIN.

Je l'ignore. Seulement il a paru enchanté d'apprendre qu'on attendait ici un ours.

ZOBÉIDE.

Eh bien ? . . . (*On entend le chœur*) Ah ! quelle importunité !

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, NIHILO, FEMMES DU SÉRAIL.

CHOEUR.

Air : *De la Monaco.*

Ah ! quelle ivresse !
O doux espoir !
Nous allons voir
Sa gentillesse,
Oui, sa souplesse
Et son adresse
Vont aujourd'hui
Charmer notre ennui.

NIHILO.

Rentrez afin que tout s'apprête,
Je saurai vous faire avertir ;
Ah ! pour rencontrer une bête
Est-il besoin de tant courir ?

CHOEUR,

Ah ! quelle ivresse ! etc.

NIHILO.

Rentrez, vous dis-je !

LES FEMMES.

Non.

NIHILO.

En vérité, c'est une chose inimaginable ! . . . On n'a pas d'exemple d'une pareille insubordination. Oh ! il est temps que le pacha revienne ; car.... encore une fois rentrez... je ne veux pas que vous restiez ici. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

ZOBÉIDE.

Je crois que le voici ; écoutons. (*Tout le monde se groupe. On frappe.*) Oui, c'est lui.... Ouvrez, ouvrez vîte, Nihilo... Eh ! vîte donc !

NIHILO.

Un moment !... quel diable !.... On dirait que vous n'avez jamais rien vu. (*il va ouvrir.*)

SCENE XI.

Les précédens ; VALROSE, *revêtu de la peau de l'ours* (1); FLORVEL, *déguisé en vieillard, habit turc, longue barbe, turban*, etc.

FLORVEL, *à Nihilo.*

Voilà l'ordre que j'ai reçu pour me présenter ici.

NIHILO.

C'est bon !... C'est donc là cette bête si rare, si curieuse ?.. Ma foi, je n'en avais jamais vu ; mais cela n'est pas trop beau.. (*L'ours se dresse sur les pattes de derrière, de manière à effleurer la figure de Nihilo qui recule avec effroi.*) Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est donc que cela ? Est-ce que vous ne pouvez pas prendre garde à ce que vous faites ! (*L'ours marche.*) Tiens, il marche comme une personne naturelle !

FLORVEL.

Oui ; c'est son habitude depuis l'enfance.

---

(1) Ce n'est point l'amoureux qui se met dans la peau de l'ours : ce rôle doit être confié à un comparse intelligent.

NIHILO.

Qu'est-ce qu'il sait faire ?

FLORVEL.

Vous allez le voir.

Air : *De la danse de l'ours.*

Avec lui j'ai couru toutes les cours ;
Mon ami m'accompage toujours ;
Et partout on admire ses tours ;
C'est enfin le plus adroit des ours.
Voyez comme il danse
En cadence ,
En silence,
Et debout.
Voyez comme il passe
Et repasse
Avec grace
Il fait tout.
Avec lui j'ai couru toutes les cours , etc.

(*Pendant l'air*, *Florvel fait danser l'ours*, *et lui fait faire des tours de bâton.*)

NIHILO.

La drôle de bête !

FLORVEL.

Ce n'est-là qu'une faible partie de son talent. Il sait écrire, donne la patte , fait la culbute , et mille autres choses toutes plus surprenantes les unes que les autres.

NIHILO.

Parbleu ! je suis curieux de le voir écrire... Il y a dans ce pavillon tout ce qu'il faut pour cela ; je veux en avoir le plaisir. (*il va lui-même chercher du papier , de l'encre ; Florvel s'approche de Zobéide*, *mais Nihilo , qui se retourne brusquement , l'empêche de lui parler.*) Etourdi ! je n'ai pas la clef.

FLORVEL, *tirant de sa poche un crayon et du papier.*

C'est inutile ; voilà un crayon et du papier. (*Il présente le tout à l'ours , qui se couche et écrit parterre.*)

NIHILO, *le regardant écrire.*

Comment donc ! à main levée...

FLORVEL.

Présente-le à la plus belle ! (*L'ours se relève , passe devant toutes les femmes , en tenant le papier.*)

NIHILO.

S'il allait se tromper, et me l'apporter, à moi !

(*L'ours s'arrête devant Zobéide, et lui donne le papier après quelques lazzis, puis il fait la culbute, et revient se coucher devant Florvel.*)

NIHILO.

Pour un ours, il ne manque pas de goût.

FLORVEL.

Lisez, madame.

ZOBÉIDE, *lisant.*

« Je suis votre amant. »

NIHILO, *riant.*

Ah ! parbleu, c'est trop plaisant ! . . . Eh bien ! il n'est pas dangereux, celui-là !... et je suis bien tranquille !...

FLORVEL, *bas à Osmin.*

C'est Valrose !

OSMIN, *bas à Zobéide.*

C'est Valrose !

ZOBÉIDE, *de même.*

Est-il possible ?

OSMIN, *de même.*

De la prudence !

NIHILO.

Vraiment ! cet animal-là me plaît beaucoup.

ZOBÉIDE.

Il m'inspire un intérêt particulier. (*elle s'approche et le caresse.*) Comme il est familier !

NIHILO, *s'approche pour le caresser.*

Donne-moi la patte, mon ami, donne. . la... la... doucement... oh qu'il est gentil ! (*au moment où il étend le bras pour le toucher, l'ours lui applique un vigoureux coup de patte sur la main; Nihilo s'éloigne avec frayeur.*) Il n'aime pas les hommes, à ce qu'il me paraît ?

FLORVEL.

Non. Il a une prédilection marquée pour les femmes. Dès qu'un homme le contrarie, il est toujours prêt à se mettre en colère, et si l'on poussait trop loin la plaisanterie, je ne serais plus maître de lui.

NIHILO.

Parbleu ! c'est fort drôle ! . . . Mais sa déclaration est trop galante pour ne pas lui répondre ; j'espère, Zobéïde, que vous ne resterez pas en défaut.

ZOBÉIDE.

C'est mon intention.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Mon cœur doit tout accorder,
A ce nouveau tour d'adresse,
Oui, j'approuve ta tendresse
Et consens à te garder.
Sois docile à ta maîtresse,
Par tes soins, ta gentillesse,
Tu peux mériter sans cesse
Son amour et ses bienfaits ;
Mais je veux être certaine,
Que tu chériras ta chaîne
Et ne la rompras jamais.

FLORVEL, *bas à Zobéide.*

J'en fais serment pour lui.

NIHILO.

Dans le fait, c'est une idée admirable que vous avez eue là ! il faut l'acheter et le présenter au pacha à son arrivée, cela lui fera grand plaisir.

ZOBÉIDE.

Hassan y consent-il ?

FLORVEL.

Oui ; mais je serai un peu cher, attendu que les besoins sont urgens.

NIHILO.

Combien te faut-il donc ?

FLORVEL.

Cinq cents sequins.

NIHILO.

Ah ! c'est beaucoup !

ZOBÉIDE.

N'importe, je veux en faire présent au pacha. Nihilo, tu prendras cette somme sur l'argent destiné à mes plaisirs.

NIHILO, *jette une bourse à Florvel.*

Tiens ! allons, il est à nous maintenant, et je vais le faire conduire à la ménagerie.

ZOBÉIDE, *avec effroi.*

A la ménagerie !... O ciel !

NIHILO.

Sans doute, en attendant qu'on lui ait préparé un logement particulier.

ZOBÉIDE, *de même.*

Y pensez-vous ?

NIHILO.

Pourquoi pas ? il sera là en bonne compagnie. Justement il nous est arrivé, ces jours derniers, un tigre du Bengale, et un lion du désert de Zara... Il trouvera à qui parler.

FLORVEL, *de même.*

Je suis sûr que cette compagnie lui déplaira fort.

ZOBÉIDE, *à part.*

Que va-t-il devenir !... Je tremble !

FLORVEL, *à part.*

Nous sommes perdus !

ZOBÉIDE.

Attendez un moment... Il serait possible...

NIHILO.

Non, non, il sera à merveille... Hola ! (*deux ennuques s'approchent.*) Prenez la chaîne de cet ours, et conduisez-le à la ménagerie.

FLORVEL, *bas à Valrose.*

Il faut les effrayer. (*haut et voulant arrêter les ennuques.*) Prenez garde à vous, je vous l'ai déjà dit, il ne souffre pas qu'un autre que moi l'approche.

NIHILO.

Bah ! bah ! il faudra bien qu'il s'accoutume à nous, puisqu'il ne te verra plus.

FLORVEL.

Il va devenir furieux... je vous en avertis ; je ne réponds plus de lui.

NIHILO.

Obéissez.

(*Les eunuques prennent la chaîne et veulent entraîner l'ours qui se débat, se dégage, se jette sur eux et les fait fuir. En un instant, l'alarme est répandue dans le sérail, tout le monde se sauve : Valrose paraît s'attacher particulièrement à Nihilo, qui fuit avec les autres. Florvel rit de tout son cœur, prend Zobéide par le bras, et lui montrant un bosquet voisin, lui dit :*)

FLORVEL.

Cachez vous dans l'épaisseur de ce bosquet, et laissez-moi faire.

(*Elle entre dans le bosquet avec Osmin.*)

SCENE XII.

NIHILO, FLORVEL.

NIHILO, *revenant tout essoufflé.*

Ouf! je suis hors d'haleine!... Ce diable d'ours a failli me dévorer; il semble qu'il m'en veuille plus qu'à un autre. (*regardant au fond.*) Par Mahomet! le voici!... Il m'a vu, il revient de ce côté... Où me fourer ?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VALROSE, *toujours sous la peau de l'ours.*

NIHILO.

Que vais-je devenir ? (*il se jette à genoux.*)

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Grand prophête, que ta bonté,
Me tende une main protectrice,
En faisant vœu de chasteté
Je te fis un grand sacrifice;
A mes jours le cruel destin,
Porte une atteinte bien funeste,
Monsieur l'ours, soyez plus humain,
Daignez épargner le reste. *(bis.)*

(*Pendant le couplet, Florvel qui a repris la chaîne de l'ours, paraît faire de grands efforts pour le contenir.*)

Hassan! mon cher Hassan!... sauve-moi de ses griffes...

FLORVEL.

Vous le voyez; je ne peux plus le retenir..... Je vous en avais prévenu, mais vous n'avez pas voulu me croire.

NIHILO.

Demande-moi ce que tu voudras: veux-tu mille sequins?

FLORVEL.

Nous n'avons plus besoin d'argent.

NIHILO.

Exige toute autre chose, tu l'auras.

FLORVEL.

Il me faut une esclave; accorde-m'en une à choisir dans le sérail.

NIHILO.

Cela ne se peut pas, mon ami; je n'en suis pas le maître.

FLORVEL, *laissant échapper l'ours.*

Il m'échappe! O ciel!...

(*L'ours se jette sur Nihilo, qui se relève et veut fuir; il le presse entre ses pattes de manière à lui faire craindre d'être étouffé.*)

NIHILO.

Haï! haï!... je sens ses griffes! . . . Reviens, Hassan, reviens; prends une femme, prends-les toutes; mais sauve-moi la vie.

FLORVEL.

J'exige que tu te lies par un serment inviolable.

NIHILO.

Mille, si tu veux. Je jure par l'Alcoran, par le tombeau de Mahomet... mais fais lui ôter ses vilaines pattes.

FLORVEL.

Il suffit. (*à l'ours.*) Allons, retire-toi.... (*il le mène derrière le pavillon.*) Et si tu bouges!...

SCENE XIV.

NIHILO, FLORVEL.

NIHILO.

Ah ! je respire !...

FLORVEL.

Vous pouvez vous lever maintenant, je réponds de vous. *(Il frappe sur l'épaule de Nihilo, qui tressaille de peur.)*

NIHILO.

Haï ! haï ! j'ai cru que c'était encore lui. Quel danger j'ai couru !.... chien d'ours !... Etes-vous bien sûr, au moins, qu'il ne reviendra pas me dévorer ?

FLORVEL.

Je vous le promets. Il ne s'agit plus que de tenir votre parole.

NIHILO.

Maudit serment ! que va dire le pacha ? Je n'échappe à un danger, que pour retomber dans un autre. Voyons, décide-toi ; quelle est la femme que tu veux ?

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, VALROSE, ZOBÉIDE, OSMIN, *sortant du bosquet.*

FLORVEL, *lui montrant Valrose, qui conduit Zobéide par la main.*

La voilà !

NIHILO.

Zobéide !... Dieu des croyans !... qu'est-ce que je vois ?... *(à Valrose)* Vous ici ? qu'y venez-vous faire, je vous prie ?

VALROSE.

Je viens d'y faire l'ours ; trouvez-vous que j'aie bien rempli mon rôle ?

NIHILO.

Quoi ! c'est vous.....

VALROSE.

Oui, c'est moi ....

NIHILO.

Ah ! je suis pris pour dupe !... Malheureux !...

VALROSE.

Que crains-tu ?

NIHILO.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Si le pacha vient à paraître
Je suis perdu dès aujourd'hui.

VALROSE.

Fuis la colère de ton maitre ?

NIHILO.

Je ne puis exister sans lui.

VALROSE.

Viens ; Paris t'offre un sûr asyle ,
Tu peux y vivre comme moi.

NIHILO.

Ah ! c'en est fait ; dans cette ville
Je serais toujours sans emploi.

Pourquoi faut-il que j'aie juré ?... Mais il n'y a pas moyen de s'en dédire.... Pauvre Nihilo !.... c'est fait de toi.

VALROSE.

Encore une fois, consens à nous accompagner. Un vaisseau, qui part pour la France , n'attend que nous pour mettre à la voile ; avant le retour du pacha , nous serons loin de Smyrne. Nous prendrons soin de ta fortune et de celle d'Osmin.

OSMIN.

Allons , seigneur Nihilo , décidez-vous ; je pense que c'est le parti le plus sage que nous ayons à prendre. La nuit approche, l'ours a mis tout le monde en fuite, et nous pouvons, en sortant par cette porte , gagner promptement le port sans être apperçus.

NIHILO.

Je vois bien que vous avez raison , et je me rends. Après tout , si le pacha se fâche , tant pis pour lui ; c'est sa faute... Pourquoi m'a-t-il dit de faire entrer l'ours ?

VAUDEVILLE.

Air : *Du vaudeville des Visitandines.*

NIHILO.

Je vais donc partir pour la France,
Et voir ce pays si vanté,
Ou tout reconnait la puissance
Des graces et de la beauté. *bis.*
Quoiqu'elles mettent en usage,
Je ne serai jamais vaincu ;
On peut compter sur ma vertu,
Je suis à l'abri du naufrage. *bis.*

VALROSE.

Lorsqu'on s'embarque pour Cythère,
Pour boussole on prend le désir ;
Mais souvent la vertu sévère
En route arrête le plaisir. *bis.*
Si l'on s'égare et que l'orage
Ravisse l'espoir du retour,
Avec l'objet de son amour
Il est doux de faire naufrage. *bis.*

ZOBÉIDE, *au public.*

Sur une mer bien dangereuse
Je vais fuir loin de ce sérail :
Rendez la traversée heureuse
En vous chargeant du gouvernail. *bis.*
Battu par les vents, par l'orage,
Si le vaisseau touche un écueil,
Votre main peut, en un clin d'œil,
Le mettre à l'abri du naufrage. *bis.*

FIN.

RAYMOND DE TOULOUSE,

OU

LE RETOUR DE LA TERRE SAINTE,

DRAME LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

Par R. C. Guilbert Pixerécourt.

Musique de MM. Foignet père et fils.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la rue de Bondi, le 29 fructidor, an 10.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RODOLPHE de Brunswick.	*Liez.*
ISAURE, sa fille, promise à Raymond.	Mlle. *Martin.*
RAYMOND comte de Toulouse.	*Gonthier.*
FERDINAND, tuteur d'Isaure.	*Thénard.*
AMÉLIE, sœur de Ferdinand.	Mme. *Lainez.*
Dame. ALIX, gouvernante d'Isaure.	Mlle *Fabre.*
HERNALD, écuyer de Ferdinand.	*Foignet.*
Gardes.	

L'action se passe dans le treizième siècle. La scène est en Allemagne dans le château de Brunswick.

Vu et permis, au ministère de l'Intérieur, le 2 thermidor, an 10. Le conseiller d'Etat chargé de l'Instruction publique.
ROEDERER.

Vu à la Préfecture de Police, le 7 thermidor, an 10. Le conseiller d'Etat, préfet de Police. DUBOIS.

RAYMOND DE TOULOUSE,

OU

LE RETOUR DE LA TERRE SAINTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon vaste et gothique, dont le fond communique par une grande porte à une longue galerie d'armes. Aux deux côtés de la porte du milieu s'élève un riche trophée sur un piedestal de marbre. Indépendamment de la porte du fond qui est ouverte au lever du rideau, il y en a encore une à droite et à gauche ; une table et quelque siéges sont sur le devant de la scène.

SCENE PREMIERE.

FERDINAND, ISAURE, Dame ALIX.

TRIO.

FERDINAND, *derrière le théâtre.*

Où portez vous ainsi vos pas !
Vouloir me fuir est une injure.

ISAURE, Dame ALIX, *de même.*

Ah ! seigneur, je vous en conjure,
Cessez de retenir mes/ses pas.

(Ils entrent par la droite. Isaure paraît la première.)

ISAURE.

Viens finir les maux que j'endure.
Je t'invoque, horrible trépas !

FERDINAND.

Vous avez oublié peut être,
Que si Ferdinand aujourd'hui

Veut bien vous parler en ami ,
Il pourrait commander en maître.

Dame ALIX, *à Ferdinand.*

Ah ! seigneur ! calmez vos esprits !
(bas à Isaure.)
Craignez d'irriter ses esprits !
(à Ferdinand.)
De mes soins , daignez tout attendre ;
Et bientôt l'amour le plus tendre ,
De vos bienfaits sera le prix.
(bas à Isaure.)
A ses vœux feignez de vous rendre
Et dissimulez vos mépris.

Dame ALIX.
Oui, bientôt l'amour le plus tendre,
De vos bienfaits sera le prix.

FERDINAND, *à part.*
Et bientôt l'amour le plus tendre
De mes bienfaits seroit le prix.

FERDINAND.

Rassurez vous, aimable Isaure,
En vous offrant et ma main et ma foi,
C'est vous prouver combien je vous honore ;
Un autre amant dirait qu'il vous adore ,
Mais soupirer est indigne de moi.

ISAURE.

De l'hymen , sans vous faire outrage,
Ne puis-je rejetter la loi ?

FERDINAND.

Le fuir , c'est mépriser ma foi ,
C'est insulter à mon hommage.

Ensemble.

ISAURE.

Je t'invoque , horrible trépas !
Viens finir les maux que j'endure.

FERDINAND.

Oser invoquer le trépas !
C'est mettre le comble à l'injure.

Dame ALIX.

Seigneur , ne vous irritez pas ;
De sa main , Alix vous assure.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, HERNALD.

HERNALD, *entrant par la droite.*

J'accours annoncer à monseigneur que madame Amélie arive en ce moment au château.

FERDINAND.

Ma sœur !... il suffit. (*à Hernald.*) Cours exécuter l'ordre que je t'ai donné. (*Hernald se retire.*) (*à Isaure.*) Je vous quitte pour l'aller recevoir. Isaure, vous connaissez mes intentions. L'hymen que je vous propose est fondé sur les convenances et l'estime ; Votre refus est l'effet de l'inexpérience, défaut naturel à votre âge. La prudence est la vertu du mien et c'est elle seule qui m'éclaire sur vos vrais intérêts. Enfin rappelez-vous que, revêtu dans ces lieux de tous les droits de votre père, qui en partant pour la Terre-Sainte, me confia la tutelle de sa fille et la garde de ses domaines, c'est à moi qu'il appartient de commander : c'est à vous qu'il convient d'obéir. (*il sort par la gauche.*)

Dame ALIX, *à part.*

Homme exécrable !... que je te hais !

SCENE III.

ISAURE, Dame ALIX.

ISAURE.

Lorsqu'une fortune immense doit suivre la possession de ma main, faut-il m'étonner des projets du barbare ?

Dame ALIX.

Non, sans doute. Mais pourquoi vous en effrayer, quand vous savez que le vaillant comte de Toulouse, le généreux Raymond, guidé par l'amour le plus tendre, vient d'accourir du fond de la Palestine au pied de ces remparts, pour reclamer cette même main que Rodolphe, votre père, lui promit autrefois, quand il le reçut à sa cour ?

ISAURE.

Que veux-tu que j'espère des efforts de Raymond, lorsque c'est envain que se présentant aux portes du château, il s'est fait annoncer à Ferdinand, et que celui-ci, sans daigner même l'entendre, a ordonné qu'on le repoussât comme le plus vil et le plus dangereux de ses ennemis ?

Dame ALIX.

Eh ! qu'importe, madame ! l'amour seul sait triompher de tous les obstacles : que ne peut-il pas quand il est secondé par l'amitié ? sachez donc ce que la mienne vient de me suggérer. Ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, Raymond errait incertain autour de ces remparts. Non moins touché de sa douleur que de votre situation, j'ai imaginé de lancer à

travers une des meurtrières de la tour, un billet qui heureusement est tombé à ses pieds, et qui était à peu près conçu dans ces termes : « Seigneur chevalier, des Trouba-
» dours viennent d'arriver dans le voisinage. Ferdinand qui
» en est instruit, se propose d'en faire venir le chef au châ-
» teau. Que n'êtes vous un Troubadour ? »

ISAURE.

Ah ! ma bonne ! ma chère Alix !

Dame ALIX.

Chut ! j'entends la voix d'Hernald, cet écuyer de Ferdinand qui ne cesse de m'obséder de son amour. Retirons nous.

ISAURE.

Oui. Viens m'entretenir de Raymond ; viens rendre l'espoir à mon cœur. (*Elles sortent par la droite.*)

SCENE IV.

RAYMOND, HERNALD.

(*ils entrent par la porte du fond. Raymond est habillé en Troubadour, et porte un luth attaché en sautoir.*)

HERNALD.

Je ne me suis point mépris, seigneur : c'est bien vous qui êtes le chef des Troubadours qui viennent d'arriver dans le voisinage ?

RAYMOND.

Je vous l'ai déjà dit ; c'est moi même. (*à part.*) Je ne vois point Alix.

HERNALD.

Maintenant que vous me l'avez répété, j'en suis plus certain. C'est qu'avec le seigneur Ferdinand, mon très-honoré maître, on ne saurait se piquer de trop d'exactitude ; car son altesse, ponctuelle et sévère à l'excès, punit la moindre faute comme le plus grand crime.

RAYMOND.

Vous êtes sans doute l'un de ses officiers ?

HERNALD.

J'ose même dire le seul de ses serviteurs qu'il honore de quelque confiance.

RAYMOND, *à part.*

Bon, faisons le parler. (*haut.*) Ainsi vous soupçonnez à

peu près ce que me veut le seigneur Ferdinand en me mandant ici ?

HERNALD.

Pas plus que vous. Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a chargé de vous aller chercher, de vous conduire en cet endroit et de l'avertir quand vous y seriez arrivé. Mais auparavant, seigneur, voudriez-vous me permettre de vous demander un petit service ?

RAYMOND.

Très-volontiers. De quoi s'agit-il ?

HERNALD.

Voici le fait. Vous autres, messieurs les Troubadours, gens d'esprit de profession, vous allez, dit-on, de châteaux en châteaux chanter les airs et les poëmes que vous composez en l'honneur des princes et des belles ?

RAYMOND.

Il est vrai.

HERNALD.

Cela étant, je desirerais, (bien entendu que toute peine vaut salaire) je desirerais, dis-je, que vous eussiez la complaisance de me faire... la... quelque joli poëme ou romance pour la femme du monde la plus aimable...

RAYMOND.

Et la plus aimée sans doute ?

HERNALD.

Elle en vaut bien la peine ; vous allez en juger.

RAYMOND, *à part.*

Écoutons, je puis en tirer parti. (*haut.*) Je suis prêt à vous entendre.

COUPLETS.

HERNALD.

Ce n'est plus la fleur du bel âge,
Qui décore madame Alix ;
Le printems a son avantage,
Oui, mais l'automne a bien son prix.
Jeune fillette d'ordinaire
Ne s'occupe que de charmer ;
A quinze ans on ne sait que plaire
Mais à trente ans on sait aimer.

Second couplet.

Dame Alix accorte et charmante,
A le teint encor des plus frais :

C'est une brune appétissante
Qui provoque par mille attraits.
Mieux que vos coquettes frivoles,
Elle connaît le sentiment :
Est-ce parmi ces jeunes folles
Qu'on apprécie un tendre amant ?

Troisième couplet.

Or, je vous l'avouerai sans honte,
J'idolâtre madame Alix ;
Ai-je tort ? soyons de bon compte,
Les fleurs ne valent pas les fruits.
Qu'une rose séduise et frappe,
Par son parfum, par son éclat :
Rien de tel que mordre à la grappe,
Le goût vaut mieux que l'odorat.

RAYMOND.

Je vous en fais mon compliment et suis prêt à vous rendre, sans la moindre rétribution, le service que vous me demandez; mais pour chanter madame Alix, il faudrait la connaître.

HERNALD.

Peste ! savez-vous que madame Alix n'est ni plus ni moins que la gouvernante et l'amie de madame Isaure, pupille de monseigneur ! depuis près d'un mois qu'elles sont de retour de Wolfembutel je vous avouerai que je n'ai rien oublié pour m'en faire aimer, et...

RAYMOND.

Vous y avez réussi ?

HERNALD.

Pas tout-à-fait encore ; mais...

RAYMOND.

J'entends. Cependant tout cela ne suffit point, il faut que vous me procuriez les moyens de la voir, ne fut-ce qu'un moment, et je vous jure que deux minutes d'entretien avec elle m'en apprendront beaucoup plus que vous ne pourriez m'en dire en deux jours.

HERNALD.

Qu'à cela ne tienne. Justement la voici ; le hasard ne pouvait mieux nous servir. Je vous laisse avec elle sans faire semblant de rien, et vais rendre compte à monseigneur du résultat de ma commission.

RAYMOND.

Je vous attends ici.

(*Hernald sort par la gauche, madame Alix entre par la droite.*)

SCENE V.

RAYMOND, Dame ALIX.

Dame ALIX, *à part, appercevant Raymond.*

Me trompé-je ? (*haut.*) Est-ce bien vous, seigneur ?

RAYMOND.

Oui, ma chère Alix, c'est moi qui vous dois plus que la vie.

Dame ALIX.

Ah ! je vois que vous aimez, vous m'avez trop bien comprise ; mais, dites-moi, cet habit...

RAYMOND.

Est celui qu'ont été forcés de prendre la plupart de mes compagnons d'armes dont quelques-uns viennent de me rejoindre en ces lieux.

Dame ALIX.

Quoi, seigneur ! tous ces Troubadours...

RAYMOND.

Sont autant de chevaliers, vainqueurs des Sarrazins, qui retournent dans leur patrie ; mais qui, pour échapper à ceux de leurs ennemis dont ils ont à traverser les domaines, ont pris d'autant plus volontiers cet habit, qu'il est ordinairement celui des talens, et que les talens leur sont aussi chers que la gloire ; mais, pardonnez à mon impatience, je brûle de tomber aux pieds de la charmante Isaure.

Dame ALIX.

Je cours l'avertir du succès de mon entreprise ; mais je crains tout de son farouche tuteur. Vous ne connaissez pas Ferdinand, ce tyran féroce, d'autant plus capable de tous les crimes qu'il est ignorant et superstitieux à l'excès. Frère scélérat d'une sœur plus scélérate encore, de cette même Amélie dont Rodolphe méprisa autrefois l'amour ; c'est sous la tutelle de cette femme impérieuse, c'est au fond du château qu'elle habite, que l'implacable Ferdinand nous a reléguées, depuis que Rodolphe de Brunswick partit avec vous pour la Terre-Sainte.

RAYMOND.

On vient.

Dame ALIX.

C'est Ferdinand.

RAYMOND.

Ne m'abandonnez pas.

Dame ALIX

Rassurez-vous. Je ne m'éloignerai qu'autant qu'il le faudra pour vos intérêts et ceux de la sensible Isaure.

(*Elle rentre par où elle est sortie sans être vue de Ferdinand qui paraît du côté opposé.*)

SCENE VI.

FERDINAND, RAYMOND, HERNALD.

FERDINAND.

Est-ce là cet homme ?

HERNALD.

Oui, monseigneur.

FERDINAND *fait signe à Hernald de lui avancer un siége, il s'assied, et après avoir regardé un moment Raymond avec dédain.*

Approchez.

RAYMOND, *à part*

Quel stupide orgueil ! n'importe, flattons sa vanité. (*haut.*) Je me suis empressé, seigneur, de me rendre aux ordres de votre altesse.

FERDINAND.

Vous êtes Troubadour ?

RAYMOND.

J'aime la poésie et la musique.

FERDINAND.

Et vous vous exercez sans doute avec quelque succès dans l'un et l'autre genre ?

RAYMOND.

Il ne tient qu'à vous d'en juger.

HERNALD, *à part.*

C'est où je l'attends.

FERDINAND, *à Raymond.*

Dans l'instant je suis à vous. Hernald !

HERNALD.

Monseigneur ?

RAYMOND, *à part, préparant son luth.*

Quel peut être son but ?

FERDINAND, *prenant Hernald à l'écart.*

Va préparer mon casque et un flambeau. Tu m'attendras à l'entrée de la première voûte de la tour.

HERNALD, *à part avec humeur.*

C'est bien choisir son tems !

(il se retire par la gauche et reste derrière la porte qu'il tient entr'ouverte pour écouter Raymond, de manière qu'il n'est vu que des spectateurs, et ne voit point ce qui se passe sur la scène.)

FERDINAND, *assis de nouveau, à Raymond.*

Je suis prêt à vous entendre.

HERNALD, *à part.*

Et moi aussi.

RAYMOND.

Votre altesse voudrait-elle que je lui chantasse la victoire du sire de Créqui, délivré des fers de Baudouin ?

(Ferdinand jette sur Raymond un regard qui peint son embarras et son mécontentement. Au même instant Isaure et dame Alix paraissent et se tiennent au fond de la scène, où elles ne sont vues que de Raymond.)

SCENE VII.

FERDINAND, RAYMOND, ISAURE, Dame ALIX, HERNALD.

RAYMOND, *appercevant* Isaure, *se reprend bien vîte.*

Mais, non, seigneur, un sujet plus riant et plus doux vous intéressera sans doute davantage. Je vais vous chanter une romance d'amour, car l'amour ainsi que la gloire fut toujours l'objet de mes chants. Il est l'ame des guerriers et des arts, il est le dieu de l'univers. C'est un amant qui adresse ces paroles à la noble dame de ses pensées.

HERNALD, *à part.*

Je gage que ce sont mes couplets pour madame Alix.

ROMANCE.

RAYMOND, *s'accompagnant de son luth.*

O vous ! qu'il m'est si doux d'aimer
Connaissez toute ma tendresse ;
Mais dans le trouble qui m'oppresse
Comment pouvoir vous l'exprimer ?
D'un coupable au bord de l'abyme,
Le cœur éprouve moins d'effroi;
Quel coupable l'est plus que moi
Si l'excès d'amour est un crime?

Ensemble.

FERDINAND, HERNALD, *chacun à part.*
Oh !
Mais c'est charmant, en vérité.

RAYMOND, *à part.*
Ah ! que mon cœur est enchanté !
Peindre ses feux à ce qu'on aime,
En présence d'un tuteur même,
Quelle douce félicité !

ISAURE, Dame ALIX, *entr'elles.*
Vous voyez combien il vous aime.
Oui, je vois à quel point il m'aime.
Quelle douce félicité !
Il est charmant en vérité.

FERDINAND, HERNALD, *chacun à part*
Le trait est fort bien !

Second couplet.

Je sais qu'un lâche usurpateur
Vous persécute et vous opprime ;
Vous ne serez point sa victime
J'en jure par le ciel vengeur.
En ce jour daignez tout attendre
D'un cœur que vous savez charmer ;
Mon bonheur est de vous aimer,
Mon devoir est de vous défendre.

(*ils répètent les* a partes *qui suivent le premier couplet. Ferdinand se lève, Hernald fuit, Isaure et Dame Alix se retirent dans la galerie.*)

SCENE VIII.

FERDINAND, RAYMOND.

FERDINAND.

Je ne le cache point : je suis satisfait de votre talent. Je vais donc vous faire part de mes intentions. Epris des charmes de ma pupille, je me propose de l'épouser incessamment ; les plus nobles de mes vassaux doivent être invités à cette fête ; et comme l'union de Ferdinand avec l'héritière de Brunswick ne saurait être célébrée d'une manière trop pompeuse, je veux que vous et les vôtres contribuiez à l'embellir encore par la réunion de vos talens... Vous attendrez ici mes ordres. (*il sort par la gauche.*)

RAYMOND, *à part.*

Je suis anéanti !

SCENE IX.

RAYMOND, ISAURE, Dame ALIX,
entrant par la galerie.

ISAURE.

Ah ! Raymond, suis-je assez malheureuse !

RAYMOND.

Ma chère Isaure !

ISAURE.

Vous venez d'entendre Ferdinand ?

RAYMOND.

Que trop.

Dame ALIX, *à Raymond.*

Que vous avais-je dit ? Mais pour prévenir de la part de ce tyran une surprise dont les suites seraient affreuses, je vais observer ses démarches, suivre ses pas, pleine d'une juste confiance dans la loyauté d'un amant qui sait qu'auprès de la beauté qu'il aime, l'honnête homme a toujours pour témoins et le ciel et l'honneur. (*elle sort par la gauche.*)

SCENE X.

RAYMOND, ISAURE.

RAYMOND.

En m'applaudissant de mon bonheur, puis-je ne pas gémir sur vos peines ? Mais daignez m'apprendre pourquoi Ferdinand commande encore en ces lieux ; a moins que le trépas n'ait terminé les jours de Rodolphe, car depuis plus de deux ans que ce prince a quitté l'armée chrétienne, après la défaite de tous les siens, il devrait être de retour au sein de ses sujets.

ISAURE.

Depuis plus de deux ans, dites-vous, mon père a quitté l'armée ?

RAYMOND.

Qui peut mieux vous l'assurer qu'un ami fidèle qui l'a pressé dans ses bras lors de son départ ?

ISAURE.

Et comment se fait-il que Ferdinand ainsi que le bruit public m'ayent assurée qu'à cette même époque, il était mort dans la Palestine, les armes à la main ?

RAYMOND.

La renommée a mal instruit Ferdinand, et le bruit public se trouve démenti par un fait dont mes compagnons d'armes ont été témoins comme moi.

ISAURE.

Ah Raymond ! que Rodolphe ait péri sous les coups des Sarrasins ou qu'il ait succombé sous ceux d'un ennemi perfide, je n'en ai pas moins à regretter le plus tendre, le plus vertueux des pères. Je vais devenir la victime d'un monstre pour qui la force n'est qu'un moyen de plus de persécuter l'innocence. Ah! pour me soustraire au joug odieux qui m'attend, il n'est rien, non rien, que l'excès de mes peines ne me fasse entreprendre.

RAYMOND.

Une branche de votre maison règne à Lunebourg ; elle fut témoin et garant des promesses de votre père ; venez, Isaure, j'y puis guider vos pas, et le même hymen qui nous assurera ma tendresse et mes biens saura venger vos droits.

ISAURE.

Mais comment fuir ce château ?

RAYMOND.

Trente chevaliers prêts à verser leur sang pour vous et pour moi...

ISAURE.

Eh! que peut la valeur contre la force ? Ignorez-vous qu'une garde nombreuse veille au-dedans et au-dehors de ces murs ?.... Non, le ciel m'inspire un moyen plus sûr d'effectuer ma fuite...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, Dame ALIX, *accourant.*

Dame ALIX.

Ah ! madame, ah ! seigneur, de quelle horreur tous mes sens sont frappés !

RAYMOND.

Expliquez-vous.

ISAURE.

Viens-tu m'annoncer quelque nouveau malheur ?

Dame ALIX.

Fuyons cet horrible séjour.

RAYMOND.

Parlez, Alix.

ISAURE.

Qu'avons-nous encore à redouter ?

Dame ALIX.

Vous allez frémir. J'observais, de l'appartement voisin, toutes les démarches de Ferdinand, lorsque je le vois traverser mystérieusement le passage obscur qui conduit à la vieille tour. Hernald le précède, muni d'un casque et d'un flambeau. Un sentiment plus fort que la curiosité m'attache à leurs pas, et je me perds bientôt avec eux à travers les sombres détours de ces voûtes. Dieu! qu'entends-je! . . . les sons lents et plaintifs d'une voix sépulcrale partent d'un cachot souterrain et viennent retentir jusqu'au fond de mon cœur. Frappée d'étonnement et d'effroi, je demeure immobile contre l'un des piliers de la voûte. Cependant Ferdinand s'arrête, prend son casque, en baisse la visière, s'arme du flambeau, prescrit à Hernald, avec un jurement effroyable, de l'attendre en ce lieu, et s'éloigne rapidement. Mes yeux dévorant l'espace qu'il parcourait l'ont suivi jusqu'à ce que, demeurée dans une obscurité profonde, il n'a plus été en mon pouvoir que d'écouter.

ISAURE.

Eh bien ?

Dame ALIX.

Un bruit affreux de clefs et de verroux m'a bientôt fait connaître que le bourreau touchait au cachot de sa victime. J'ai bien distinctement entendu la porte se fermer sur lui. Aussitôt, m'élançant vers Hernald, je le presse, au nom de son amour, de me dire quel est le nom, l'état, le crime de l'infortuné que Ferdinand traite d'une manière si cruelle. Encore tremblant des menaces de son maître, il refuse de me satisfaire; j'insiste, enfin il m'apprend que Ferdinand, qui le tenait enfermé à Wolfemberg, l'a fait conduire ici pendant la nuit qui a précédé notre retour. Hernald ne l'a entrevu que cette fois; seul témoin de son arrivée, c'est lui qui l'a aidé à descendre de la litière dans laquelle Ferdinand, armé de pied en cap, s'était renfermé avec lui.

ISAURE.

Poursuivez, Alix.

Dame ALIX.

C'est, m'a-t-il dit, un vieillard dont les traits majestueux et les cheveux blanchis par l'âge ou le malheur, inspirent à la

fois le respect et la pitié. Il était chargé de fers et respirait à peine ; un soupir s'est échappé de ses lèvres, quelques larmes ont coulé de ses yeux ; mais Ferdinand, loin d'en être ému, n'a fait que presser plus rudement sa marche, et l'a conduit dans un cachot humide et profond où personne que lui ne pénètre.

RAYMOND.

Quelle horreur !

ISAURE.

Quel est son nom ?

Dame ALIX.

Je l'ignore.

RAYMOND.

Son rang ?

Dame ALIX.

Je l'ignore.

ISAURE.

Son âge ?

Dame ALIX.

Je l'ignore.

RAYMOND.

Depuis quel tems est-il au pouvoir de Ferdinand ?

Dame ALIX.

Deux ans.

RAYMOND.

Deux ans !... un vieillard !

ISAURE.

Quel soupçon !

RAYMOND.

Courons éclaircir cet odieux mystère.

Dame ALIX.

Paix !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, HERNALD.

HERNALD, *bas à dame Alix.*

Motus, je vous prie ; songez qu'un mot me coûterait la vie. (*il poursuit son chemin.*)

Dame ALIX.

Vous nous quittez déjà ?

HERNALD.

Pardon ; je ne saurais m'arrèter. Monseigneur, qui vient sur mes pas, m'a ordonné d'aller au plutòt prévenir madame Amélie qu'il désirait l'entretenir dans ces lieux, et j'y cours.

Dame ALIX.

Au revoir, donc.

SCENE XIII.

ISAURE, RAYMOND, Dame ALIX.

RAYMOND.

N'en doutez point, Isaure, le ciel commence à nous seconder. Ou je me trompe fort, ou je puis tirer parti de l'avis utile qu'Hernald vient de nous donner.

ISAURE.

Comment ?

RAYMOND.

Si le prisonnier de Ferdinand n'est point l'unique objet de cet entretien, du moins il est certain qu'il s'agira de lui. J'ai un moyen infaillible de m'en assurer.

ISAURE.

Quel est-il ?

RAYMOND.

Caché derrière ce trophée d'armes qui peut aisément me soustraire à leurs regards, je véux connaître enfin quelles peuvent être vos espérances et les miennes.

ISAURE.

Vous vous perdez, seigneur.

Dame ALIX.

Si Ferdinand vous découvre...

RAYMOND.

J'aurai mon amour pour m'inspirer et mon bras pour lui répondre.

ISAURE.

On vient.

Dame ALIX.

C'est Amélie.

RAYMOND.

Retirez-vous.

(*Isaure et dame Alix sortent par le fond, Raymond se cache.*)

SCENE XIV.

RAYMOND, *caché*, AMÉLIE, HERNALD, *entrant par la droite.*

HERNALD.

Je vais prévenir monseigneur de votre arrivée; veuillez l'attendre ici. (*il sort.*)

SCENE XV.

RAYMOND, *caché*, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Enfin, je serai vengée! ingrat Rodolphe! tu connaîtras bientôt ce que peut l'amour outragé. Les tourmens d'une longue et étroite captivité satisfont peu mon cœur; c'est ta mort que je désire, elle seule peut assouvir la haine que je te porte. Jalousie! fureur! vengeance! versez tous vos poisons dans mon sein; périsse l'ingrat qui méprisa mes vœux! Mais Ferdinand s'avance, dissimulons et sachons l'amener avec art à servir mes projets.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND, HERNALD.

FERDINAND, *à Hernald qui avance des siéges.*

Que ces portes soient toutes fermées et qu'on veille à celle-là. (*il montre celle de la galerie. Hernald se retire.*) Nous pouvons parler librement.

AMÉLIE.

Vous venez de visiter votre prisonnier?

FERDINAND.

Je voulais m'assurer encore de ses dispositions.

AMÉLIE.

Apprenez-moi donc enfin ce que vous prétendez faire de cet homme, et quels motifs vous ont déterminé à le conduire dans ces mêmes lieux où vous voulez succéder à ses droits en devenant l'époux de sa fille?

FERDINAND.

La pitié jusqu'alors avait retenu mon bras; la nécessité vient de l'armer. Des avis certains m'apprennent que des

chevaliers vainqueurs des Sarrasins doivent traverser ces domaines ; j'ai tout à craindre des vasseaux de Rodolphe, s'ils étaient détrompés sur sa mort. Je suis las des inquiétudes continuelles qu'il me cause, il est tems de m'en affranchir et j'y suis résolu. Le sacrifice que je veux faire de ses jours à ma propre sûreté me coûtera d'autant moins que, passés ainsi dans les fers et la douleur, ils ne sont pour lui qu'autant de supplices de plus.

AMÉLIE.

C'est ce que j'ai toujours pensé ; mais il eût été plus prudent, ce me semble, de choisir un autre lieu pour l'exécution de votre projet.

FERDINAND.

Oui, sans doute, si j'eusse voulu en remettre le soin à un autre que moi ; mais, excepté vous, personne au monde ne soupçonne ce secret : et à qui me serait-il possible de le confier sans danger ?

AMÉLIE.

Aurez-vous la force de lui présenter vous-même le fatal breuvage ?

FERDINAND.

Pourquoi hésiterais-je, quand il invoque chaque jour la mort comme un bienfait, et que, méconnaissant la main qui la lui présente, il croira la recevoir de celles de la pitié ?

AMÉLIE.

A ce trait de politique sublime, je reconnais mon frère. Eh bien ! qui peut vous retenir encore ?

FERDINAND.

Une crainte à laquelle je ne puis m'empêcher de céder, et c'est principalement sur ce point que je désirais vous consulter.

AMÉLIE.

Hâtez-vous de m'instruire. (*à part.*) Je tremble.

FERDINAND.

Rodolphe est entièrement résigné à la mort ; mais, plus fidèle à la loi de ses pères qu'attachés à la vie, il voudrait, dit-il, à ses derniers momens, déposer ses fautes dans le sein d'un ministre des autels.

AMÉLIE, *à part.*

Je respire. (*haut.*) Je conçois votre embarras ; le lui refuser....

FERDINAND.

Est difficile.

AMÉLIE.

Le lui accorder est dangéreux ; cependant il est un moyen de le satisfaire et d'en prévenir les inconvéniens.

FERDINAND.

Quel est-il !

AMÉLIE.

Qu'Hernald, votre confident, soit introduit dans le cachot de Rodolphe, sous le nom et les habits du père Anselme, cet obscur cénobite qui demeure près d'ici.

FERDINAND.

Hernald m'est dévoué ; j'ai reçu mainte preuve de son zèle et de son obéissance, mais je craindrais d'éprouver un refus qui me priverait d'un serviteur fidèle, en lui proposant une démarche que son esprit étroit et superstitieux lui ferait envisager comme un crime.

AMÉLIE.

Il est au moins parmi vos vassaux ?

FERDINAND.

Personne à qui j'ose confier un secret de cette importance ou qui soit en état de remplir nos vues.

AMÉLIE.

Sans chercher ici plus long-tems, vous avez ici l'homme qu'il vous faut.

FERDINAND.

Qui ?

AMÉLIE.

Le Troubadour....

FERDINAND.

Ce jeune étranger ?

AMÉLIE.

Séduit par l'aspect d'une forte récompense et trompé sur vos véritables motifs, il ne refusera point de faire ce que nous appellerons une bonne action.

FERDINAND.

Qui nous répondra de sa discrétion ?

AMÉLIE.

La mort.

FERDINAND.

La mort !

AMÉLIE.

Le même coup qui doit frapper votre victime immolera son confident.

FERDINAND.

Si ses compagnons le reclament ?

AMÉLIE.

Vous ne l'avez pas vu.

FERDINAND.

S'ils insistent ?

AMÉLIE.

N'êtes-vous pas le plus fort ? allons, mon frère.

DUO.

AMÉLIE.

Point de délais superflus ;
C'est trop montrer de foiblesse.

FERDINAND.

Non, je ne balance plus ;
Il périra.

AMÉLIE, *a part.*

Jour d'ivresse !
Laissez la crainte et le remord
Au peuple ignorant et volage.
Qu'importe après tout au plus fort
D'avoir son blâme ou son suffrage ?

ENSEMBLE.

FERDINAND.

Laissons la crainte et le remord
Au peuple ignorant et volage :
Qu'importe après tout au plus fort
D'avoir son blâme ou son suffrage ?

AMÉLIE, *a part.*

Point de crainte, point de remord,
Qu'il meure et que je sois vengée :
Oui, qu'on apprenne par sa mort
Ce que peut une femme outragée.

(*ils sortent par la droite. Avant la fin du duo, Raymond sort de derrière le trophée d'armes et s'échappe par la galerie, après avoir témoigné qu'il saura déjouer leurs odieux projets.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un souterrain bas et obscur, éclairé par une lampe.

SCENE PREMIERE.

RODOLPHE, *se réveillant; il est chargé de chaînes et couché sur de la paille auprès d'un banc de pierre.*

Sommeil bienfaisant! pourquoi fuis-tu ma paupière? Depuis deux ans ce n'est qu'avec toi que j'ai goûté quelques instans de repos. Un songe heureux me présentait ma fille... elle souriait à son vieux père.... essuyait ses larmes... consolait sa douleur... mais le réveil détruit bientôt ce charme passager, et je suis de nouveau rendu au malheur! Toi qui me donnas la vie et de qui je la reçus comme un bienfait; grand dieu, m'avais-tu donc réservé à cet excès d'infortune? Tandis que tant de scélérats jouissent paisiblement du fruit de leurs crimes; peux-tu voir si long-tems l'innocent dans les fers et la vertu persécutée? Non, sans doute, ta justice éclatera tôt ou tard, et les monstres resteront seuls chargés de la honte et de l'opprobre.

AIR.

Toi, qui punis les attentats,
Dieu des vengeances, je t'invoque!
Contre ces lâches scélérats,
Dont l'insolence te provoque.
Arme ton bras,
Dieu des vengeances, je t'invoque!
A la fureur ils n'échapperont pas.

O toi, qui me fus toujours chère,
Ma fille, reçois mes adieux;
Que n'entends-tu les derniers vœux
De ton tendre et malheureux père!
Oui, je bénirais mon trépas,
Il aurait pour moi mille charmes,
Si je pouvais te serrer dans mes bras
Et baigner ton sein de mes larmes;
Mais on enchaîne ici mes pas,
Et chaque instant redouble mes alarmes.

Toi, qui punis les attentats, etc.

SCENE II.

RODOLPHE, FERDINAND,
il a la visière baissée.

FERDINAND.

Vous serez satisfait, Rodolphe. Cette porte va s'ouvrir au ministre des autels dont vous reclamez l'assistance ; mais ses jours sont entre vos mains ; c'est fait de lui si vous avez la coupable indiscrétion de lui déclarer qui vous êtes, ou si vous le pressez de vous apprendre mon nom.

RODOLPHE.

Ah ! qui que vous soyez, cessez d'opposer une infléxibilité barbare aux larmes d'un malheureux qui ne vous a jamais fait de mal ; si j'ai pu vous offenser ou vous nuire, veuillez me le rappeller, que je connaisse mon crime, et j'en subirai la peine avec moins de regret.

FERDINAND.

Toujours le même langage !

RODOLPHE.

Homme féroce ! ma plainte t'importune ! Si la raison du plus fort te donne le pouvoir d'opprimer le plus faible, te donne-t-elle aussi le droit d'insulter à ses larmes et de lui ravir jusqu'à la douceur de se plaindre ? Ah ! si les miens... si Ferdinand savait !.... O Ferdinand ! que ne peux-tu connaître le sort de ton malheureux ami !

FERDINAND, *à part.*

Que sa personne m'est insupportable !

RODOLPHE.

Mais, que dis-je ?... pardonnez à ma douleur. Je le vois, je vous irrite en voulant vous calmer. Je vous l'ai déjà dit ; je suis dès long-tems resigné à la mort puisqu'elle est, dans mon infortune, l'unique ressource qui me soit offerte. Mais d'un mot, d'un seul mot, vous pouvez en adoucir l'amertume.

FERDINAND.

Le tems presse ; parlez, que désirez-vous ?

RODOLPHE.

Ces lieux ne sauraient être assez éloignés des Etats de Brunswick pour que le nom de ma fille ne soit point parvenu jusqu'à vous : puisqu'il ne m'est plus permis d'espérer la

voir, la presser sur mon sein paternel, daignez m'apprendre au moins si elle respire encore; puisse-t-elle être heureuse par l'amitié de Ferdinand, et je descendrai satisfait dans la tombe !

FERDINAND, *à part.*

Frappons le dernier coup. (*haut.*) Votre fille...

RODOLPHE.

Eh bien ?... (*à part.*) Je tremble.

FERDINAND.

N'est plus.

RODOLPHE, *tombant à la renverse.*

Dieu !

(*On frappe, Ferdinand va ouvrir.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND, *en cénobite.*

FERDINAND.

C'est vous, mon père; mon prisonnier et moi vous attendions avec impatience.

(*Ferdinand s'éloigne un peu.*)

RODOLPHE.

Approchez, homme respectable, venez m'aider à mourir; vos consolations me sont bien nécessaires.

RAYMOND.

Bon vieillard, vous trouverez en moi tous les secours que la religion et l'amitié peuvent procurer.

RODOLPHE.

Vous n'avez à faire ni à un homme faible, ni à un coupable.

RAYMOND, *bas.*

Je le sais.

RODOLPHE.

Mes malheurs...

RAYMOND, *bas.*

Je les connais.

RODOLPHE.

Comment ?...

RAYMOND, *bas et vivement.*

Parlez bas, on nous observe. (*haut.*) Oui, sans doute, je sais que le sort de la guerre vous a fait tomber aux mains de

votre ennemi et que vous devez bientôt expier le crime d'avoir été assez puissant pour nuire à ses nobles desseins.

RODOLPHE.

Moi ! l'avoir offensé ! eh ! je ne le connais pas.

RAYMOND.

Vous n'en devez pas moins vous soumettre avec résignation à la volonté du ciel et bénir ses décrets.... (*bas.*) sûr que l'instant de la justice arrive tôt ou tard.

RODOLPHE.

Il ne me reste d'espoir que la mort. J'ai tout perdu ; c'est la mort, la mort seule que je desire. (*il tombe dans un accablement profond.*)

FERDINAND, *à part.*

Tu l'auras.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE.

(*Amélie paraît à la porte du cachot st fait signe à Ferdinand de sortir.*)

FERDINAND, *à Raymond.*

Pour qu'il agisse plus librement avec vous, je consens à me retirer, et, sûr de votre probité, je le confie à vos soins. (*il passe près de Rodolphe et lui dit bas.*) Vous le voyez, je suis fidèle à ma parole ; craignez de ne point l'être à la vôtre. (*bas à Raymond*) Faites votre devoir et rien de plus ; votre vie en dépend.

RAYMOND.

Je le ferai. (*à part.*) Mon cœur bat d'indignation et de joie.

(*Pendant cet à parte Amélie entre furtivement et se cache derrière la porte. Raymond se retourne, suit Ferdinand jusqu'au dehors, et revient précipitemment vers Rodolphe sans avoir vu Amélie, qui s'approche de lui, par derrière, autant que la prudence le permet.*)

SCENE V.

RODOLPHE, RAYMOND, AMÉLIE.

RAYMOND, *avec énergie.*

Non, non, il ne mourra point... Rodolphe ! ... seigneur ! ...

RODOLPHE.

Eh bien ?

RAYMOND.

Les momens sont précieux... fuyons...

RODOLPHE.

Qui êtes vous ?

RAYMOND.

Votre ami.

(*Tout en parlant Raymond détache les fers de Rodolphe.*)

RODOLPHE.

Quoi ! vous me connaissez ?...

RAYMOND.

Ah ! je vous dois la vie.

RODOLPHE.

Se peut-il ?

RAYMOND.

Rappellez-vous ce français que vous associâtes en Asie à vos glorieux travaux...

RODOLPHE.

C'était le brave Raymond.

RAYMOND.

Eh bien, ce Raymond...

RODOLPHE.

Achevez...

RAYMOND.

C'est-lui que vous voyez.

RODOLPHE, *l'embrassant.*

Vous, Raymond !... vous, mon ami ! (*s'arrêtant tout-à-coup, et avec une expression douloureuse.*) Ne me trompez-vous pas au moins ?

RAYMOND.

Moi ! vous tromper !

RODOLPHE.

Mais enfin, dans quels lieux ?...

RAYMOND.

Ah ! malheureux ami ! craignez d'entendre la vérité.... Ferdinand....

RODOLPHE.

Eh bien...

RAYMOND.

Est le tyran de Rodolphe, d'Isaure, et de tous vos sujets. (*ici Amélie sort furtivement.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté AMÉLIE.

RODOLPHE.

Qu'entends-je ?...

RAYMOND.

C'est au sein de vos domaines, dans votre château, qu'il ose vous tenir dans les fers ; c'est lui dont un casque derobe chaque jour les traits à vos regards.

RODOLPHE.

Et ma fille...

RAYMOND.

Elle respire...

RODOLPHE.

Elle respire !... ah !... cette nouvelle qui me rend la vie me devient encore plus chère, donnée par la bouche d'un ami...

RAYMOND, *il défait la robe dont il est couvert.*

Mais le tems presse... couvrez-vous de cette robe. Au moyen de ce déguisement, vous échapperez facilement à la vigilance des gardes et ne tarderez pas à vous faire reconnaître par ceux de vos sujets qui vous sont demeurés fidèles.

RODOLPHE.

Et vous, Raymond ?

RAYMOND.

Je demeure.

RODOLPHE.

Que je vous laisse ici !... l'avez-vous pu croire ?

RAYMOND.

J'aurai sauvé mon ami, le ciel fera le reste ; fuyez, vous dis-je.... (*il le conduit vers la porte.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE, FERDINAND, Gardes.

FINALE.

CHOEUR, *en dehors*

Vengeance !

RAYMOND et RODOLPHE.

Qu'entend-je ! et d'où partent ces cris ?

CHŒUR, *en entrant.*

Vengeance !

RAYMOND, *se jetant dans les bras de Rodolphe.*

O le plus tendre des amis.
C'en est donc fait !... plus d'espérance.

AMÉLIE, *entrant avec Ferdinand.*

RÉCITATIF.

Accourez tous et sachez l'attentat
Dont, envers nous, ce monstre fut coupable.
Ce criminel sous l'habit d'un soldat,
Pour consommer un trait abominable
Et délivrer un prisonnier d'état,
S'est introduit en ce lieu par surprise.
J'ai voulu, connoissant cette noire entreprise
Vous en instruire et sortir de ces lieux ;
Mais cet audacieux
Osa bientôt sur moi porter sa main hardie,
Et mon zèle pour vous m'allait coûter la vie.

(Les soldats se partagent en deux parties, dont l'une s'approche de Rodolphe et paroissent se rallier à lui.)

Ier. CHŒUR.

Quel horrible attentat !...

IIe. CHŒUR, *entr'eux et a demi-voix.*

Quel est ce prisonnier d'état ?

FERDINAND, *a Raymond.*

Bientôt tu porteras la peine
Qu'ont mérité tes attentats ;
Mais quel motif guidait tes pas ?

RAYMOND, *avec la plus noble énergie.*

L'amitié, l'amour et la haine.

AMÉLIE, *a Ferdinand.*

Qu'il périsse à l'instant.
Punissez son audace.

FERDINAND.

Premier chœur.

Qu'il périsse à l'instant.
Punissons / Punissez son audace.

RODOLPHE.

Seigneur, faites lui grace.

RAYMOND.

Grace auprès d'un tyran!

AMÉLIE, FERDINAND.

Premier chœur.

Qu'il périsse à l'instant.

Punissons son audace.
Punissez

Amélie excite les soldats qui sont demeurés près de Ferdinand.

FERDINAND.

Parle : quel est ton nom ?

Second chœur.

Sachons son nom.

RAYMOND.

Mon nom !...
Tremble !... je suis Raymond.

FERDINAND, *à part.*

O ciel !... Raymond !...

Second chœur.

Qui ? lui Raymond!

RAYMOND.

Oui, je viens délivrer Rodolphe
Des fers de ce tyran.

Second chœur.

Serait-ce là Rodolphe ?

RAYMOND.

Oui, c'est Rodolphe.

au second chœur.

Sachez amis...

FERDINAND.

Qu'on l'entraîne à l'instant.

AMÉLIE.

Premier chœur.

C'est un imposteur ; qu'il périsse !...

Second chœur.

Serait-ce un artifice ?

RAYMOND.

Sachez, amis...

FERDINAND.

Qu'on l'entraîne à l'instant.

AMÉLIE,

Premier chœur.

C'est un imposteur, qu'il périsse !

RAYMOND.

Tremble, lâche tyran,
Que bientôt ton règne ne passe.

RODOLPHE.

Seigneur, faites lui grace.

FERDINAND, AMÉLIE,

Premier chœur.

Non, non, non, point de grace.

RAYMOND.

Tremble, lâche tyran !

RODOLPHE.

Second chœur.

Seigneur, faites lui grace.

FERDINAND, AMÉLIE.

Premier chœur.

Non, non, non, point de grace

Qu'on l'entraine
Qu'il périsse à l'instant.

(On entraîne Raymond, les soldats qui composent le second chœur semble prendre pitié de Rodolphe.)

(La toile tombe sur un tableau.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'un château fort. Sur le devant, à gauche du spectateur, est une haute tour surmontée de créneaux, au bas de laquelle est un banc de pierre et une porte; plus loin, du même côté, un rempart qui s'étend obliquement jusqu'au fond du théâtre et se termine par une tour semblable à l'autre. Au haut de la tour du devant, on voit une fenêtre ronde fermée par des barreaux.

A droite, une aile du château au-devant de laquelle est un grand balcon. L'intervalle qui est entre le château et le rempart est rempli par un mur à hauteur d'appui derrière lequel est le fossé, et qui laisse entrevoir dans le fond la campagne qui s'étend jusqu'au pied des murailles.

(*Le jour commence à poindre.*)

SCENE PREMIERE.

HERNALD, *en sentinelle*, Soldats.

(*Une patrouille venant de la tour de gauche, traverse lentement le théâtre, et sort par le château.*)

SCENE II.

HERNALD.

Cruel Ferdinand! jusqu'à quand serai-je le ministre de tes volontés? Mais, que dis-je?... ne dois-je pas plutôt m'en réjouir puisque cet emploi me donne aujourd'hui les moyens de secourir le brave Raymond et d'obliger ma jeune maîtresse?... Fasse le ciel que je ne sois point découvert, car je n'échapperais point à la vengeance de Ferdinand; et qu'im-

porte !. . Plus il est de méchans dans le monde, plus nous devons nous efforcer de devenir meilleurs. Oui, dussions-nous ne rencontrer jamais que des ingrats, obligeons toujours nos semblables ; c'est le plus beau droit de l'humanité.

COUPLETS.

Si des plaisirs de la jeunesse
L'âge nous défend de jouir,
Si de l'amour la douce ivresse
Doit tôt ou tard s'évanouir,
En nous ôtant ces avantages,
La nature aux cœurs vertueux,
Laissa du moins dans tous les âges
Celui de faire des heureux.

L'éternel nous mit sur la terre
Pour servir au bonheur de tous,
C'est lui qui fit l'ami sincère,
Les tendres fils, les bons époux.
Craignons d'accuser sa justice
S'il souffrit l'homme corrompu ;
Le jour qu'il toléra le vice,
Il avait créé la vertu.

SCENE III.

HERNALD, Dame ALIX, *sortant du château.*

(*Il doit régner dans cette scène un ton mystérieux. Hernald paraît inquiet et ne parle qu'à demi-voix. Il s'est rapproché de la tour afin d'écouter ce qui se passedans l'intérieur.*)

HERNALD.

Qui vient ici ?

Dame ALIX, *à voix basse.*

C'est moi.

HERNALD.

Vous, madame Alix !.... parlez bas... on pourrait nous surprendre.

Dame ALIX.

Isaure, tremblante pour les jours de son père et de son amant, m'envoie savoir ce que vous avez tenté pour eux et quel succès vous vous promettez.

HERNALD.

Le plus complet, si le ciel nous seconde.

Dame ALIX.

Par quel moyen ?

HERNALD.

Un soldat qui ne doit son avancement qu'à la confiance dont je jouis auprès de Ferdinand, se trouvait de garde à la porte extérieure du château; je lui ai remis une lettre dans laquelle j'ai tracé tous les évènemens de cette nuit. Je ne doute pas qu'il n'ait trouvé moyen de la faire tenir aux compagnons d'armes de Raymond, rassemblés à peu de distance de ces lieux; ils ne tarderont point, j'espère, à voler à la défense de leur chef.

Dame ALIX.

Généreux Hernald! que ne vous devrons-nous point!...

HERNALD.

S'il était permis de mettre un prix à une action aussi simple, votre cœur serait le seul où j'oserais aspirer.

Dame ALIX.

Ma reconnaissance vous l'assure. Mais Raymond, renfermé dans cette tour, que va-t-il devenir?... Je tremble que Ferdinand, plus prompt dans sa vengeance, ne hâte l'instant de sa mort.

HERNALD.

J'ai sollicité à dessein la faveur de le garder. Cette fausse marque de zèle en a imposé à l'œil soupçonneux du tyran, et j'ai obtenu ce que je désirais.

Dame ALIX.

O ciel! je te remercie!

HERNALD.

J'ai saisi le moment où j'étais seul près de lui pour lui remettre une lime et une corde; il a travaillé toute la nuit à scier les barreaux que vous voyez, et je ne doute pas qu'il ne parvienne bientôt à s'échapper... Paix... j'entends du bruit.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ISAURE, *sur le balcon.*

ISAURE.

Alix, êtes-vous là?

Dame ALIX.

Oui, mademoiselle.

HERNALD, *à dame Alix.*

A qui parlez-vous ?

Dame ALIX.

A ma maîtresse.

ISAURE.

Eh bien, Hernald, à quoi dois-je m'attendre ?

TRIO.

(*Dans ce trio, madame Alix, placée entre Hernald et Isaure, répète à celle-ci tout ce qu'Hernald lui dit à demi-voix.*)

HERNALD.
Belle Isaure,
Dame ALIX.
Bonne Isaure.
HERNALD.
Avant peu,
Dame ALIX.
Avant peu.
ISAURE.
Avant peu ?
Dame ALIX.
Avant peu.

HERNALD.
Espérez,
Dame ALIX.
Espérez.
HERNALD.
Vous verrez,
Dame ALIX.
Vous verrez.
HERNALD.
Fut-ce même,
Dame ALIX.
Fut-ce même.

ISAURE.
Que faut-il que j'espère?
HERNALD.
Votre amant, votre père,
Dame ALIX.
Votre amant, votre père,
HERNALD.
Aux dépens de mes jours!
Dame ALIX.
Aux dépens de ses jours!

ENSEMBLE.

Des vrais amans, déïté tutélaire,
Entends ma voix, prête nous ton secours.

ISAURE.

Vous en qui mon espoir réside...

Dame ALIX.

Vous en qui notre espoir réside...

ISAURE.
Brave Hernald,
Dame ALIX.
Brave Hernald.
ISAURE.
Vous comptez,
Dame ALIX.
Vous pourrez.

ISAURE.
Dites moi,
Dame ALIX.
Dites lui.
ISAURE.
Les sauver,
Dame ALIX.
Les sauver.

ISAURE.
Par quel heureux moyen.
Dame ALIX.
Par quel heureux moyen.
ISAURE.
Des fers de ce perfide,
Dame ALIX.
Des fers de ce perfide.

HERNALD.
Le voici,
Dame ALIX.
Ecoutez.
ISAURE.
Ecoutons.

HERNALD.
Paix! on vient.
Dame ALIX.
Cachez vous.
ISAURE.
Cachons nous.

(*La patrouille reparaît par le vieux bâtiment et traverse le théâtre pour rentrer par la tour : Hernald est demeuré immobile près de la porte. Madame Alix s'est cachée derrière un des pilliers qui soutiennent le balcon. Dès que la patrouille a disparu, Hernald continue et Isaure est à genoux sur le balcon.* Tableau.)

HERNALD.

Quittons cet entretien.
Prions le ciel qu'il nous seconde
Et favorise nos projets.
Dans nos revers ne l'oublions jamais,
Qu'en lui tout notre espoir se fonde,
Nous serons certains du succès.
Malheur à celui qui l'outrage !
Il punit toujours les forfaits.

ENSEMBLE.

Prions le ciel qu'il nous seconde, etc.

HERNALD.	Adieu.	Conservez.	Du courage.
Dame ALIX.	Adieu.	Conservez.	Du courage.
ISAURE.	Adieu.	Conservons.	Du courage.

(*Dame Alix rentre et Isaure se retire.*)

SCENE V.

HERNALD.

Ah ! vraiment, si le courage est nécessaire au succès d'une pareille entreprise, il ne faut pas moins d'adresse pour échappar à la vigilance du maître féroce que je sers !... Mais Raymond tarde bien... il me semble cependant qu'il devrait avoir terminé...

SCENE VI.

HERNALD, RAYMOND, *paraissant à la fenêtre de la tour.*

RAYMOND.

Hernald !

HERNALD.

Seigneur ?

RAYMOND.

Vois si persònne ne m'observe.

HERNALD.

Non, vous pouvez descendre ; sur tout point de bruit.

RAYMOND.

Veille toujours.

HERNALD.

Reposez-vous sur moi.

(*Raymond jette une corde en-dehors de la tour, l'attache et se met en devoir de descendre. Hernald court d'une porte à l'autre et prête une oreille attentive.*)

Arrêtez!... je crois entendre... non... hâtez-vous.

(*Raymond est à moitié de la hauteur de la tour en-dehors, lorsqu'on entend dans l'intérieur un son de trompe en signe d'allarme.*)

Tout est perdu!

(*Raymond se pend aux crénaux et tombe dans la cour.*)

Le malheureux! c'est fait de lui. (*Raymond se relève.*) N'êtes-vous point blessé?...

RAYMOND.

Légèrement.

HERNALD.

Comment vous sauver?

RAYMOND.

Je ne vois aucun moyen... Cher Rodolphe!.... Isaure!.... qu'allez-vous devenir?...

HERNALD.

Attendez.... Heureux stratagême!... c'est le ciel qui me l'inspire... Vîte... là... sous ce banc... sur-tout demeurez immobile.

RAYMOND.

Que je m'abaisse ainsi!... non... arme mon bras...

HERNALD.

Vous me perdez... seigneur.

RAYMOND.

Fuis...

HERNALD.

Que je vous abandonne!... non.

RAYMOND.

Tu te perds.

HERNALD.

Je sauve un honnête homme. Vîte! vîte!...

(*Raymond se cache sous le banc qui est au pied de la tour.*)

FINALE.

CHOEUR *de soldats dans l'intérieur.*

Aux armes! aux armes! aux armes!

HERNALD.

On vient.

(*il va s'étendre à terre devant le banc comme s'il était blessé et de manière a cacher entiérement Raymond.*)

AUTRE CHŒUR, *plus loin.*

Quelles sont ces allarmes ?

LE 1er. CŒUR, *tout près.*

Aux armes ! aux armes !

HERNALD, *d'une voix foible.*

Aux armes !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND, Gardes.

FERDINAND, *à Hernald.*

Mon prisonnier a fui ; s'il n'est point arrêté
Tu m'en répondras sur ta tête.

HERNALD, *d'une voix foible.*

Las ! quand à me frapper la foudre serait prête,
Je ne trahirais point, seigneur, la vérité.
Je dormais, lorsqu'a mon oreille
Se fait entendre un son aigu ;
Alors, en sursaut je m'éveille ;
Un homme, à mes pieds étendu,
Se relève : entre nous un vif combat s'engage,
Je le tenais entre mes bras
Quand il me frappe, se dégage,
Et c'est de ce côté qu'il a porté ses pas.

(Il indique la porte du bâtiment de droite que dame Alix a laissée ouverte.)

FERDINAND.

Volons tous sur ses pas,
Il ne m'échappera pas.

CHOEUR, des gardes.

Volons tous sur ses pas,
Il n'échappera pas.

(ils sortent par la porte qu'Hernald a indiquée; dès qu'ils sont partis il se relève et tend la main a Raymond qui sort de dessous le banc.)

SCENE VIII.

HERNALD, RAYMOND.

HERNALD.

Fuyez, seigneur, il en est tems encore. Pendant qu'on vous cherche de ce côté, entrez dans les sombres détours de ces voûtes, cachez-vous à tous les regards, et attendez votre délivrance du ciel qui n'abandonne jamais les malheureux ; et d'un serviteur fidèle qui répandra, s'il le faut, tout son sang pour nous sauver.

RAYMOND.

Brave homme ! comment reconnaître ?...

HERNALD.

Nous n'avons pas le tems de parler de cela... fuyez...

RAYMOND.

Par où !

HERNALD.

Par cette porte.

RAYMOND.

Adieu, généreux Hernald...

(Comme il va pour entrer dans la tour, il entend le chœur suivant, et revient précipitemment auprès d'Hernald.)

CHŒUR DE GARDES, *dans la tour.*

Volons tous sur ses pas,
Il n'échappera pas.

HERNALD.

O revers !

RAYMOND.

Plus d'espoir ! Hernald arme mon bras.
(il arrache l'épée d'Hernald.)

HERNALD.

Vous voulez...

RAYMOND.

Les venger et trouver le trépas.

(il veut s'élancer au-devant des gardes, Hernald le retient.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GARDES.

CHOEUR, *en voyant Raymond.*

C'est lui ! c'est lui ! frapons le, qu'il périsse.

HERNALD.

Arrêtez ! vous allez commettre une injustice.

CHOEUR.

C'est toi qui le défends ?

HERNALD.

N'est il pas malheureux !
Reconnaissez en lui ce guerrier généreux,
A qui la main d'Isaure
Autrefois fut promise. Il accourt en ces lieux
Pour revoir celle qu'il adore,
Et rendre Rodolphe à vos vœux.

CHOEUR.

Rodolphe est mort.

HERNALD.

Il vit.

CHOEUR.

Frappez le, qu'il périsse !
Frappons le,

HERNALD, *couvrant Raymond de son corps, reculant à mesure que les gardes avancent.*

Arrêtez

CHOEUR.

Vous mourrez tous deux.

HERNALD.

Arrêtez !

CHOEUR.

Non, frappez, / frappons, Hernald, c'est son complice,

Hâtons nos pas.

HERNALD

N'approchez pas.

CHOEUR.

Frappons.

(Les gardes fondent sur eux sans chanter.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ISAURE.

ISAURE, *accourant et se jetant au-devant des coups.*

Ne frapez pas.

Lâches soldats,

Qu'allez vous faire ?

C'est Raymond, c'est l'ami de mon père,

Il vient se rendre à votre amour.

CHOEUR.

Votre père n'est plus.

ISAURE.

Il vit ; je vous proteste...

CHOEUR.

Et dans quels lieux ?

ISAURE.

Au fond de cette tour.

CHOEUR.

Depuis quel tems ?

ISAURE.

Deux ans.

(Hernald quitte Raymond et entre dans la tour où est Rodolphe avec quelques soldats qui ont paru prendre intérêt à Rodolphe.)

CHOEUR.

Se peut-il ?

ISAURE, *d'un ton solemnel.*

Je l'atteste.

CHOEUR.

Qui l'y retient ?

ISAURE.

Un tigre.

CHOEUR.

Et son nom ?

ISAURE, *montrant Ferdinand qui rentre par le vieux bâtiment.*

Le voilà.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND, sa Suite.

CHOEUR.

Ferdinand nous trompait !

FERDINAND.

Qui donc vous retient là ?

CHOEUR.

O ruse abominable !
Fuis loin de nous, vil imposteur !...

FERDINAND.

De quel crime suis-je coupable ?

ISAURE, *avec énergie.*

Il l'ose demander !

FERDINAND.

Quel est l'accusateur ?...
Qu'il ose se montrer.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, HERNALD, RAYMOND, RODOLPHE.

HERNALD, *suivi des soldats qui soutiennent Rodolphe.*

Le voilà.

FERDINAND.

Ciel !

ISAURE, *courant à Rodolphe.*

Mon père !

FERDINAND, *tirant son épée, excitant les gardes de sa suite.*

Qu'il meure ! mes amis, frappez...

CHOEUR.

Scélérat !

HERNALD, *au milieu d'eux contemple ce double tableau et dit d'un ton solemnel :*

De celui qui là-haut gouverne chaque état,
On n'évite jamais la justice sévère.

CHOEUR, *à Rodolphe.*

Quel châtiment mérite un pareil attentat ?

RAYMOND.

Qu'on l'entraîne.

SCENE XIII ET DERNIERE.

RODOLPHE, RAYMOND, ISAURE, HERNALD, Dame ALIX, Gardes.

Dame ALIX.

Seigneur la perfide Amélie
Exhale dans l'instant sa détestable vie.

CHOEUR.

Du bonheur chantons le retour.

RODOLPHE, *à Raymond et à Isaure.*

Quand à vos vœux rien ne s'oppose,
Soyez unis en ce beau jour :
L'amitié doit tout à l'amour,
Qu'il est bien juste qu'à son tour
L'amour lui doive quelque chose.

CHOEUR, GÉNÉRAL.

Du bonheur chantons le retour,
Chantons ce brillant hyménée,
Ainsi que l'heureuse journée,
Qui rend Rodolphe à notre amour.

FIN.

